LE SIECLE
DE
LOUIS XIV.

PUBLIÉ

Par M. DE FRANCHEVILLE, *Conseiller-aulique de sa Majesté, & membre de l'Académie royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse.*

TOME PREMIER, I. PARTIE.

Troisième Edition.



A LEYPSIC.

M. DCC. LIV.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



PREFACE
DE
L'ÉDITEUR.

LE manuscrit de cet ouvrage m'aiant été remis par l'auteur, je le lus avec une très-grande attention; j'y remarquai un amour extrême de la vérité, & une impartialité entiere sur toutes les matieres qui y sont traitées. C'est sur-tout par ces raisons que je me suis fait un devoir de le faire imprimer, sous les auspices d'un monarque à qui la vérité n'est pas moins chére que la gloire, & qui, de l'aveu de l'europe, est aussi capable d'instruire les hommes, que de juger de leurs ouvrages.

J'ai préféré une édition commode à une plus magnifique & plus

 grande;

grande ; & j'ose assurer, qu'on y trouvera plus de faits intéressans, & plus d'anecdotes curieuses, que dans les collections immenses qu'on nous a données jusqu'ici sur le régne de LOUIS XIV.

Au reste, quoiqu'il soit question à la fin de cet ouvrage des choses que Louis XV a exécutées par lui-même, & que plus d'un établissement de Louis XIV ait été perfectionné par son successeur ; cependant il a paru que le titre du SIÉCLE DE LOUIS XIV devait subsister, non-seulement parce que c'est l'histoire d'environ quatre-vingts années, mais parce que la plûpart des grands changemens dont il est parlé, ont été commencés sous ce régne.

AVIS DU LIBRAIRE.

NOUS donnons cette nouvelle édition du Siécle de Louis xiv, *quoiqu'on en ait déja fait huit en moins de dix mois, ou plûtôt parce qu'on les a faites. Les additions intéressantes & en grand nombre y ont déterminés. L'auteur aiant envoié de tous côtés des additions à tant de personnes, nous les avons recueillies avec la plus grande exactitude. On y verra de nouvelles particularités sur l'homme au masque de fer ; sur la cour de Louis* XIV *; sur la paix de riswick ; sur la maniere dont Louis* XIV *reconnut le fils de Jacques second roi d'angleterre ; sur le testament de Charles second roi d'espagne ; & enfin jusqu'à des mémoires très-curieux, écrits de la propre main du feu roi.*

La liste des écrivains est augmentée d'un grand tiers, & on y trouve les plus

plus curieuſes anecdotes ; deſorte qu'il ne faut compter pour édition veritable que celle-ci, à laquelle nous avons donné tous les ſoins dont nous ſommes capables, pour la beauté des caractères & pour l'exactitude.

TABLE

TABLE DES CHAPITRES.

TOME I. PARTIE I.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

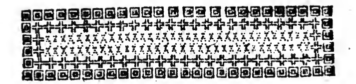
CHAPITRE IX.

CHAPITRE X.

CHAPITRE XI.

Fin de la Table des chapitres.

LE



LE SIECLE DE LOUIS XIV.

CHAPITRE PREMIER.

INTRODUCTION.

CE n'eſt pas ſeulement la VIE DE LOUIS XIV. qu'on prétend écrire : on ſe propoſe un plus grand objet. On veut eſſayer de peindre à la poſtérité, non les actions d'un ſeul homme, mais l'eſprit des hommes dans le ſiécle le plus éclairé qui fût jamais.

Tous les temps ont produit des héros & des politiques : tous les peuples ont éprouvé des révolutions : toutes les hiſtoires ſont preſque égales pour qui ne veut mettre que des faits dans ſa mémoire. Mais quiconque

penſe, &, ce qui eſt encor plus rare, quiconque a du goût, ne compte que quatre ſiécles dans l'hiſtoire du monde. Ces quatre âges heureux ſont ceux où les arts ont été perfectionnés, & qui ſervant d'époque à la grandeur de l'eſprit humain, ſont l'exemple de la poſtérité.

Le premier de ces ſiécles à qui la véritable gloire eſt attachée, eſt celui de Philippe & d'Alexandre, ou celui des Périclès, des Démóſthène, des Ariſtote, des Platon, des Apelles, des Phidias, des Praxitéles ; & cet honneur a été renfermé dans les limites de la grèce ; le reſte de la terre était barbare.

Le ſecond âge eſt celui de Céſar & d'Auguſte, déſigné encore par les noms de Lucrèce, de Cicéron, de Tite-Live, de Virgile, d'Horace, d'Ovide, de Varron, de Vitruve.

Le troiſiéme, eſt celui qui ſuivit la priſe de Conſtantinople par Mahomet II. Alors on vit en italie une famille de ſimples citoiens faire ce que devaient entreprendre les rois de l'europe. Les Médicis appellérent à florence les ſavans que les turcs chaſſaient de la grèce : c'était le tems de la gloire de l'italie. Les beaux arts y avaient déja repris une vie nouvelle ; les italiens les honorérent du nom

nom de *vertu*, comme les premiers grecs les avaient caractérisés du nom de *sagesse*. Tout tendait à la perfection : les Michel-Ange, les Raphaël, les Titien, les Tasse, les Arioste fleurirent. La gravûre fut inventée ; la belle architecture reparut plus admirable encore que dans rome triomphante ; & la barbarie gothique, qui défigurait l'europe en tout genre, fut chassée de l'italie pour faire en tout place au bon goût.

Les arts toujours transplantés de grèce en italie, se trouvaient dans un terrein favorable, où ils fructifiaient tout-à-coup. La france, l'angleterre, l'allemagne, l'espagne, voulurent à leur tour avoir de ces fruits ; mais, ou ils ne vinrent point dans ces climats, ou bien ils dégénérérent trop vîte.

François premier encouragea des savans, mais qui ne furent que savans : il eut des architectes ; mais il n'eut ni des Michel-Ange ni des Palladio : il voulut en vain établir des écoles de peinture : les peintres italiens qu'il appella ne firent point d'éléves français. Quelques épigrammes & quelques contes libres composaient toute notre poësie : Rabelais était notre seul livre de prose à la mode, du tems de Henri II.

En un mot, les italiens seuls avaient

tout, si vous en exceptez la musique, qui n'était encor qu'informe; & la philosophie expérimentale, qui était inconnue par tout également.

Enfin, le quatriéme siécle est celui qu'on nomme le siécle de Louis XIV; & c'est peut-être celui des quatre qui approche le plus de la perfection. Enrichi des découvertes des trois autres, il a plus fait en certains genres que les trois ensemble. Tous les arts à la vérité n'ont point été poussés plus loin que sous les Médicis, sous les Auguste & les Aléxandre; mais la raison humaine en général s'est perfectionnée. La saine philosophie n'a été connuë que dans ce tems: & il est vrai de dire, qu'à commencer depuis les derniéres années du cardinal de Richelieu, jusqu'à celles qui ont suivi la mort de Louis XIV. il s'est fait dans nos arts, dans nos esprits, dans nos mœurs, comme dans notre gouvernement, une révolution générale qui doit servir de marque éternelle à la véritable gloire de notre patrie. Cette heureuse influence ne s'est pas même arrêtée en france; elle s'est étenduë en angleterre: elle a excité l'émulation dont avoit alors besoin cette nation spirituelle & profonde; elle a porté le goût en allemagne, les sciences en Russie; elle a même ranimé l'italie qui

languissait,

languissait, & l'europe a dû sa politesse & l'esprit de société à la cour de Louis XIV.

Avant ce tems, les italiens appellaient tous les ultramontains du nom de barbares : il faut avouer que les français méritaient en quelque sorte cette injure. Nos peres joignaient la galanterie romanesque des maures à la grossiéreté gothique; ils n'avaient presque aucun des arts aimables; ce qui prouve que les arts utiles étaient négligés : car lorsqu'on a perfectionné ce qui est nécessaire, on trouve bientôt le beau & l'agréable; & il n'est pas étonnant que la peinture, la sculpture, la poësie, l'éloquence, la philosophie, fussent presque inconnuës à une nation, qui aiant des ports sur l'océan & sur la méditerranée, n'avait pourtant point de flote, & qui aimant le luxe à l'excès, avait à peine quelques manufactures grossiéres.

Les juifs, les génois, les vénitiens, les portugais, les flamans, les hollandais, les anglais, firent tour-à-tour notre commerce, dont nous ignorions les principes. Louis XIII à son avénement à la couronne n'avait pas un vaisseau; paris ne contenait pas quatre-cent-mille hommes, & n'était pas décoré de quatre beaux édifices; les autres villes du roiaume ressemblaient à ces bourgs

qu'on voit au-delà de la loire. Toute la noblesse cantonnée à la campagne dans des donjons entourés de fossés, opprimait ceux qui cultivent la terre. Les grands chemins étaient presque impraticables ; les villes étaient sans police, l'état sans argent, & le gouvernement presque toujours sans crédit parmi les nations étrangéres.

On ne doit pas se dissimuler que depuis la décadence de la famille de Charlemagne, la france avait langui plus ou moins dans cette faiblesse, parce qu'elle n'avait presque jamais joui d'un bon gouvernement.

Il faut, pour qu'un état soit puissant, ou que le peuple ait une liberté fondée sur les loix, ou que l'autorité souveraine soit affermie sans contradiction. En france les peuples furent esclaves jusques vers le tems de Philippe-Auguste ; les seigneurs furent tyrans jusqu'à Louis XI ; & les rois, toûjours occupés à soûtenir leur autorité contre leurs vassaux, n'eurent jamais ni le tems de songer au bonheur de leurs sujets, ni le pouvoir de les rendre heureux. Louis XI fit beaucoup pour la puissance roiale, mais rien pour la félicité & la gloire de la nation. François I fit naître le commerce, la navigation, les lettres, & tous les arts ; mais il fut trop malheureux pour leur faire

prendre racine en france, & tous périrent avec lui. Henri le grand voulait retirer la france des calamités & de la barbarie où trente ans de discorde l'avaient replongée, quand il fut assassiné dans sa capitale, au milieu du peuple dont il commençait à faire le bonheur. Le cardinal de Richelieu, occupé d'abaisser la maison d'autriche, le calvinisme & les grands, ne jouit point d'une puissance assez paisible pour réformer la nation; mais au moins il commença cet heureux ouvrage.

Ainsi pendant neuf cens années, notre génie a été presque toûjours rétréci sous un gouvernement gothique, au milieu des divisions & des guerres civiles, n'aiant ni loix ni coûtumes fixes, changeant de deux siécles en deux siécles un langage toûjours grossier; les nobles sans discipline, ne connaissant que la guerre & l'oisiveté; les ecclésiastiques vivant dans le désordre & dans l'ignorance; & les peuples sans industrie, croupissant dans leur misére.

Les français n'eurent part, ni aux grandes découvertes, ni aux inventions admirables des autres nations: l'imprimerie, la poudre, les glaces, les télescopes, le compas de proportion, la machine pneumatique, le vrai systême de l'univers, ne leur

appartiennent point : ils faisaient des tournois, pendant que les portugais & les espagnols découvraient & conquéraient de nouveaux mondes à l'orient & à l'occident du monde connu. Charles-quint prodiguait déja en europe les trésors du méxique, avant que quelques sujets de François premier eussent découvert la contrée inculte du canada ; mais par le peu même que firent les français dans le commencement du seiziéme siécle, on vit de quoi ils sont capables quand ils sont conduits.

On se propose de montrer ici ce qu'ils ont été sous Louis XIV ; & l'on souhaite que la postérité de ce monarque, & celle de ses peuples, également animées d'une heureuse émulation, s'efforcent de surpasser leurs ancêtres.

Il ne faut pas qu'on s'attende à trouver ici les détails presque infinis des guerres entreprises dans ce siécle ; on est obligé de laisser aux annalistes le soin de ramasser avec exactitude tous ces petits faits, qui ne serviraient qu'à détourner la vuë de l'objet principal. C'est à eux à marquer les marches, les contremarches des armées, & les jours où les tranchées furent ouvertes devant des villes, prises & reprises par les armes, données & rendues par des traités :

mille

mille circonſtances intéreſſantes pour les contemporains ſe perdent aux yeux de la poſtérité, & diſparaiſſent pour ne laiſſer voir que les grands événemens, qui ont fixé la deſtinée des empires; tout ce qui s'eſt fait ne mérite pas d'être écrit. On ne s'attachera dans cette hiſtoire qu'à ce qui mérite l'attention de tous les tems, à ce qui peut peindre le génie & les mœurs des hommes, à ce qui peut ſervir d'inſtruction, & conſeiller l'amour de la vertu, des arts & de la patrie.

On eſſaiera de faire voir ce qu'étaient & la france & les autres états de l'europe avant la naiſſance de Louis XIV; enſuite on décrira les grands événemens politiques & militaires de ſon régne. Le gouvernement intérieur du royaume, objet plus important pour les peuples, ſera traité à part. La vie privée de Louis XIV, les particularités de ſa cour & de ſon régne, tiendront une grande place. D'autres articles ſeront pour les arts, pour les ſciences, pour les progrès de l'eſprit humain dans ce ſiécle. Enfin on parlera de l'égliſe, qui depuis ſi long-tems eſt liée au gouvernement, qui tantôt l'inquiéte & tantôt le fortifie; & qui inſtituée pour enſeigner la morale, ſe livre ſouvent à la politique & aux paſſions humaines.

DES ÉTATS DE L'EUROPE AVANT LOUIS XIV.

IL y avoit déja long-tems qu'on pouvoit regarder l'europe chrétienne (à la moscovie près) comme une grande république partagée en plusieurs états, les uns monarchiques, les autres mixtes; ceux-ci aristocratiques, ceux-là populaires, mais tous correspondans les uns avec les autres; tous ayant un même fonds de religion, quoique divisés en plusieurs sectes; tous ayant les mêmes principes de droit public & de politique, inconnus dans les autres parties du monde. C'est par ces principes que les nations européanes ne font point esclaves leurs prisonniers; qu'elles respectent les ambassadeurs de leurs ennemis;

ennemis; qu'elles conviennent ensemble de la prééminence & de quelques droits de certains Princes, comme de l'empereur, des rois & des autres moindres potentats ; & qu'elles s'accordent sur-tout dans la sage politique de tenir entr'elles, autant qu'elles peuvent, une balance égale de pouvoir, emploiant sans cesse les négociations, même au milieu de la guerre, & entretenant les unes chez les autres des ambassadeurs, ou des espions moins honorables, qui peuvent avertir toutes les cours des desseins d'une seule, donner à la fois l'alarme à l'europe, & garantir les plus faibles des invasions que le plus fort est toûjours prêt d'entreprendre.

Depuis Charles-quint la balance penchait trop du côté de la maison d'autriche. Cette maison puissante était, vers l'an 1630, maîtresse de l'espagne, du portugal, & des trésors de l'amérique ; les païs-bas, le milanais, le roiaume de naples, la bohême, la hongrie, l'allemagne même (si on peut le dire) étaient devenus son patrimoine ; & si tant d'états avaient été réunis sous un seul chef de cette maison, il est à croire que l'europe lui aurait enfin été asservie.

DE L'ALLEMAGNE.

L'empire d'allemagne eſt le plus puiſſant voiſin qu'ait la france : il eſt à peu-près de la même étendue ; moins riche peut-être en argent, mais plus fécond en hommes robuſtes & patiens dans le travail. La nation allemande eſt gouvernée, peu s'en faut, comme l'était la france ſous les premiers rois capétiens, qui étaient des chefs ſouvent mal obéis, de pluſieurs grands vaſſaux, & d'un grand nombre de petits. Aujourd'hui ſoixante villes libres, & qu'on nomme impériales, environ autant de ſouverains ſéculiers, près de quarante princes eccléſiaſtiques, ſoit abbés, ſoit évêques, neuf électeurs, parmi leſquels on peut compter quatre rois, enfin l'empereur, chef de tous ces potentats, compoſent ce grand corps germanique, que le flegme allemand fait ſubſiſter avec preſque autant d'ordre, qu'il y avait autrefois de confuſion dans le gouvernement français.

Chaque membre de l'empire a ſes droits, ſes privileges, ſes obligations ; & la connaiſſance difficile de tant de loix, ſouvent conteſtées, fait ce que l'on appelle en allemagne, *l'étude du droit public*, pour

A

pour laquelle la nation germanique est si renommée.

L'empereur lui-même ne serait guéres à la vérité plus puissant, ni plus riche qu'un doge de venise. L'allemagne partagée en villes libres & en principautés, ne laisse au chef de tant d'états, que la prééminence avec d'extrêmes honneurs, sans domaines, sans argent, & par conséquent sans pouvoir. Il ne possede pas à titre d'empereur un seul village; cependant cette dignité aussi vaine que suprême, était devenuë si puissante entre les mains des autrichiens, qu'on a craint souvent qu'ils ne convertissent en monarchie absoluë cette république de princes.

Deux partis divisoient alors & partagent encore aujourd'hui l'europe chrétienne, & sur-tout l'allemagne. Le premier est celui des catholiques plus ou moins soumis au pape; le second est celui des ennemis de la domination spirituelle & temporelle du pape & des prélats catholiques. Nous appellons ceux de ce parti du nom général de protestans, quoiqu'ils soient divisés en luthériens, calvinistes & autres, qui se haïssent entr'eux, presque autant qu'ils haïssent rome.

En allemagne, la saxe, le brandebourg, le palatinat, une partie de la bohême, de la hongrie,

hongrie, les états de la maison de brunswic, le wirtemberg, suivent la religion luthérienne, qu'on nomme évangélique. Toutes les villes libres impériales ont embrassé cette secte, qui a semblé plus convenable que la religion catholique à des peuples jaloux de leur liberté.

Les calvinistes, répandus parmi les luthériens qui sont les plus forts, ne sont qu'un parti médiocre; les catholiques composent le reste de l'empire, & aiant à leur tête la maison d'autriche, ils étaient sans doute les plus puissants.

Non-seulement l'allemagne, mais tous les états chrétiens, saignaient encore des plaies qu'ils avaient reçues de tant de guerres de religion; fureur particuliere aux chrétiens, ignorée des idolâtres, & suite malheureuse de l'esprit dogmatique introduit depuis si long-tems dans toutes les conditions. Il y a peu de points de controverse qui n'aient causé une guerre civile, & les nations étrangeres (peut-être notre postérité) ne pourront un jour comprendre que nos péres se soient égorgés mutuellement pendant tant d'années en prêchant la patience.

En 1619 l'empereur Mathias étant mort sans enfans, le parti protestant se remua pour

pour ôter l'empire à la maison d'autriche & à la communion romaine ; mais Ferdinand archiduc de grats, cousin de Mathias, n'en fut pas moins élu empereur. Il était déja roi de bohême & de hongrie, par la démission de Mathias, & par le choix forcé que firent de lui ces deux roiaumes.

Ce Ferdinand II continua d'abattre le parti protestant : il se vit quelque-tems le plus puissant & le plus heureux monarque de la chrétienté, moins par lui-même que par le succès de ses deux grands généraux, Valstein & Tilly, à l'exemple de beaucoup de princes de la maison d'autriche, conquérans sans être guerriers, & heureux par le mérite de ceux qu'ils savaient choisir. Cette puissance menaçait déja du joug, & les protestans & les catholiques : l'alarme fut même portée jusqu'à rome, sur laquelle ce titre d'empereur & de roi des romains donne des droits chimériques, que la moindre occasion peut rendre trop réels. Rome, qui de son côté prétendait autrefois un droit plus chimérique sur l'empire, s'unit alors avec la france contre la maison d'autriche. L'argent des français, les intrigues de rome & les cris de tous les protestans, appellérent enfin du fond de la suéde Gustave-Adolphe, le seul roi de ce tems-là qui pût prétendre

au nom de héros, & le seul qui pût renverser la puissance autrichienne.

L'arrivée de Gustave en allemagne changea la face de l'europe. Il gagna en 1631 contre le général Tilly la bataille de leipsic, si célébre par les nouvelles manœuvres de guerre que ce roi mit en usage, & qui passent encore pour le chef-d'œuvre de l'art militaire.

L'empereur Ferdinand se vit en 1632 prêt à perdre la bohême, la hongrie & l'empire : son bonheur le sauva ; Gustave-Adolphe fut tué à la bataille de lutzen, au milieu de sa victoire ; & la mort d'un seul homme rétablit ce que lui seul pouvait détruire.

La politiqne de la maison d'autriche, qui avait succombé sous les armes d'Adolphe, se trouva forte contre tout le reste ; elle détacha les princes les plus puissans de l'empire, de l'alliance des suédois. Ces troupes victorieuses, abandonnées de leurs alliés & privées de leur roi, furent battues à norlingue ; & quoique plus heureuses ensuite, elles furent toûjours moins à craindre que sous Gustave.

Ferdinand II, mort dans ces conjonctures, laissa tous ses états à son fils Ferdinand III, qui hérita de sa politique, & fit comme lui la guerre de son cabinet :

il régna pendant la minorité de Louis XIV.

L'allemagne n'était point alors aussi florissante qu'elle l'est devenue depuis; le luxe y était inconnu, & les commodités de la vie étaient encor très-rares chez les plus grands seigneurs. Elles n'y ont été portées que vers l'an 1686, par les réfugiés français, qui allérent y établir leurs manufactures. Ce pays fertile & peuplé manquait de commerce & d'argent: la gravité des mœurs & la lenteur particuliére aux allemans, les privaient de ces plaisirs & de ces arts agréables, que la sagacité italienne cultivait depuis tant d'années, & que l'industrie française commençait dès-lors à perfectionner. Les allemans, riches chez eux, étaient pauvres ailleurs; & cette pauvreté, jointe à la difficulté de réunir en peu de tems sous les mêmes étendarts tant de peuples différens, les mettait à peu-près comme aujourd'hui dans l'impossibilité de porter & de soûtenir long-tems la guerre chez leurs voisins. Aussi c'est presque toûjours dans l'empire que les français ont fait la guerre contre l'empire. La différence du gouvernement & du génie rend les français plus propres pour l'attaque, & les allemans pour la défense.

DE

DE L'ESPAGNE.

L'espagne, gouvernée par la branche aînée de la maison d'autriche, avait imprimé après la mort de Charles-quint, plus de terreur que la nation germanique. Les rois d'espagne étaient incomparablement plus absolus & plus riches. Les mines du mexique & du potosi semblaient leur fournir dequoi acheter la liberté de l'europe. Ce projet de la monarchie ou plûtôt de la supériorité universelle de notre continent chrétien, commencé par Charles-quint, fut d'abord soûtenu par Philippe II. Il voulut du fond de l'escurial, asservir la chrétienté par les négociations & par la guerre. Il envahit le portugal; il désola la france; il menaça l'angleterre: mais plus propre peut-être à marchander de loin des esclaves, qu'à combattre de près ses ennemis, il n'ajoûta aucune conquête à la facile invasion du portugal: il sacrifia de son aveu quinze cens millions, qui font aujourd'hui plus de trois mille millions de notre monnoie, pour asservir la france, & pour regagner la hollande. Mais ses trésors ne servirent qu'à enrichir ces païs qu'il voulait domter.

Philippe III son fils, moins guerrier encor, & moins sage, eut peu de vertus de

roi,

roi. La superstition, ce vice des ames faibles, ternit son regne & affaiblit la monarchie espagnole. Son roiaume commençait à s'épuiser d'habitans, par les nombreuses colonies que l'avarice transplantait dans le nouveau monde; & ce fut dans ces circonstances que ce roi chassa de ses états près de huit cens milles maures, lui qui aurait dû au contraire en faire venir davantage, s'il est vrai que le nombre des sujets soit le trésor des monarques. L'espagne fut presque déserte depuis ce tems: la fierté oisive des habitans laissa passer en d'autres mains les richesses du nouveau monde, l'or du pérou devint le partage de tous les marchands de l'europe: en vain une loi sévére, & presque toujours éxécutée, ferme les ports de l'amérique espagnole aux autres nations, les négocians de france, d'angleterre, d'italie, chargent de leurs marchandises les gallions, en rapportent le principal avantage, & c'est pour eux que le pérou & le mexique ont été conquis.

La grandeur espagnole ne fut donc plus sous Philippe III, qu'un vaste corps sans substance, qui avait plus de réputation que de force.

Philippe IV, héritier de la faiblesse de son pére, perdit le portugal par sa négligence, le roussillon par la faiblesse de ses armes,

armes, & la catalogne par l'abus du despotisme. C'est ce même roi à qui le comte-duc d'Olivarès, son favori & son ministre, fit prendre le nom de grand à son avénement à la couronne, peut être pour l'exciter à mériter ce titre, dont il fut si indigne, que tout roi qu'il était, personne n'osa le lui donner. De tels rois ne pouvaient être longtems heureux dans leurs guerres contre la france. Si nos divisions & nos fautes leur donnaient quelques avantages, ils en perdaient le fruit par leur incapacité. De plus, ils commandaient à des peuples que leurs priviléges mettaient en droit de mal servir. Les castillans avaient la prérogative de ne point combattre hors de leur patrie; les arragonois disputaient sans cesse leur liberté contre le conseil royal; & les catalans, qui regardaient leurs rois comme leurs ennemis, ne leur permettaient pas même de lever des milices dans leurs provinces. Ainsi ce beau roiaume était alors peu puissant au-dehors, & misérable au-dedans; nulle industrie ne secondait, dans ces climats heureux, les présens de la nature: ni les soies de valence, ni les belles laines de l'andalousie & de la castille, n'étaient préparées par les mains espagnoles: les toiles fines étaient un luxe très-peu connu: les manufactures

factures flamandes, reste des monumens de la maison de bourgogne, fournissaient à madrid ce que l'on connaissait alors de magnificence : les étoffes d'or & d'argent étaient défendues dans cette monarchie, comme elles le seraient dans une république indigente, qui craindrait de s'appauvrir. En effet, malgré les mines du nouveau monde, l'espagne était si pauvre, que le ministére de Philippe IV se trouva réduit à la nécessité de faire de la monnoie de cuivre, à laquelle on donna un prix presque aussi fort qu'à l'argent : il fallut que le maître du mexique & du pérou fît de la fausse monnoie pour paier les charges de l'état. On n'osait, si on en croit le sage Gourville, imposer des taxes personnelles ; parce que ni les bourgeois, ni les gens de la campagne, n'aiant presque point de meubles, n'auraient jamais pû être contraints à paier. Tel était l'état de l'espagne ; & cependant réunie avec l'empire, elle mettait un poids redoutable dans la balance de l'europe.

DU PORTUGAL.

Le portugal redevenoit alors un roiaume. Jean, duc de bragance, prince qui passait pour faible, avoit arraché cette province à un roi plus faible que lui ; les portugais cultivaient

cultivaient par nécessité le commerce que l'espagne négligeait par fierté : ils venaient de se liguer avec la france & la hollande en 1641 contre l'espagne. Cette révolution du portugal valut à la france plus que n'eussent fait les plus signalées victoires. Le ministére français, qui n'avait contribué en rien à cet événement, en retira sans peine le plus grand avantage qu'on puisse avoir contre son ennemi ; celui de le voir attaqué par une puissance irréconciliable.

Le portugal secouant le joug de l'espagne, étendant son commerce & augmentant sa puissance, rappelle ici l'idée de la hollande, qui jouissait des mêmes avantages d'une maniere bien différente.

DE LA HOLLANDE.

Ce petit état de sept provinces unies, païs fertile en pâturages, mais stérile en grains, mal-sain, & presque submergé par la mer, était depuis environ un demi-siecle, un exemple presque unique sur la terre, de ce que peuvent l'amour de la liberté & le travail infatigable. Ces peuples pauvres, peu nombreux, bien moins aguerris que les moindres milices espagnoles, & qui n'étaient comptés encore pour rien dans l'europe, résistérent à toutes les forces

de leur maître & de leur tyran Philippe II; éludérent les desseins de plusieurs princes, qui voulaient les secourir pour les asservir, & fondérent une puissance, que nous avons vu balancer le pouvoir de l'espagne même. Le désespoir qu'inspire la tyrannie les avait d'abord armés; la liberté avait élevé leur courage, & les princes de la maison d'Orange en avaient fait d'excellens soldats. A peine vainqueurs de leurs maîtres, ils établirent une forme de gouvernement, qui conserve, autant qu'il est possible, l'égalité; le droit le plus naturel des hommes.

La douceur de ce gouvernement & la tolérance de toutes les maniéres d'adorer Dieu, dangereuse peut-être ailleurs, mais là nécessaire, peuplérent la hollande d'une foule d'étrangers, sur-tout de wallons, que l'inquisition persécutait dans leur patrie, & qui d'esclaves devinrent citoiens.

La religion calviniste dominant dans la hollande, servit encor à sa puissance. Ce païs alors si pauvre, n'aurait pu ni suffire à la magnificence des prélats, ni nourrir des ordres religieux, & cette terre où il fallait des hommes, ne pouvait admettre ceux qui s'engagent par serment à laisser périr, autant qu'il est en eux, l'espéce humaine. On avait l'exemple de l'angleterre, qui était

d'un

d'un tiers plus peuplée, depuis que les ministres des autels jouissaient de la douceur du mariage, & que les espérances des familles n'étaient point ensevelies dans le célibat du cloître.

Tandis que les hollandais établissaient, les armes à la main, ce gouvernement nouveau, ils se soûtenaient par le négoce. Ils allérent attaquer au fond de l'asie ces mêmes maîtres, qui jouissaient alors des découvertes des portugais; ils leur enlevérent les îles où croissent ces épiceries précieuses, trésors aussi réels que ceux du pérou, & dont la culture est aussi salutaire à la santé, que le travail des mines est mortel aux hommes.

La compagnie des indes orientales, établie en 1602, gagnait déja près de trois-cens pour cent en 1620. Ce gain augmentait chaque année. Bientôt cette société de marchands, devenue une puissance formidable, bâtit dans l'île de java, la ville de batavia, la plus belle de l'asie, & le centre du commerce, dans laquelle résident à présent plus de dix mille chinois, & où abordent toutes les nations de l'univers. La compagnie peut y armer trente vaisseaux de guerre de quarante piéces de canon, & mettre au moins trente mille hommes sous les armes. Un

Un ſimple marchand gouverneur de cette colonie, y paroît avec la pompe des plus grands rois, ſans que ce faſte aſiatique corrompe la frugale ſimplicité des hollandais en europe. Ce commerce & cette frugalité firent la grandeur des ſept provinces.

Anvers, ſi long-tems floriſſante, & qui avait englouti le commerce de veniſe, ne fut plus qu'un déſert. Amſterdam, malgré les incommodités de ſon port, devint à ſon tour le magaſin du monde. Toute la hollande s'enrichit & s'embellit par des travaux immenſes. Les eaux de la mer furent contenues par de doubles digues. Des canaux creuſés dans toutes les villes, furent revêtus de pierre ; les ruës devinrent de larges quais, ornés de grands arbres. Les barques chargées de marchandiſes abordérent aux portes des particuliers, & les étrangers ne ſe laſſent point d'admirer ce mélange ſingulier, formé par les faîtes des maiſons, les cimes des arbres, & les banderoles des vaiſſeaux, qui donnent à la fois dans un même lieu, le ſpectacle de la mer, de la ville & de la campagne.

Cet état d'une eſpece ſi nouvelle, était depuis ſa fondation, attaché intimement à la france ; l'intérêt les réuniſſait ; ils avaient les mêmes ennemis ; Henri le

 grand

grand & Louis XIII avaient été ses alliés & ses protecteurs.

DE L'ANGLETERRE.

L'angleterre beaucoup plus puissante, affectait la souveraineté des mers, & prétendait mettre une balance entre les dominations de l'europe; mais Charles I, qui régnait depuis 1625, loin de pouvoir soûtenir le poids de cette balance, sentait le sceptre échapper déja de sa main; il avait voulu rendre son pouvoir en angleterre indépendant des loix, & changer la religion en écosse. Trop opiniâtre pour se désister de ses desseins, & trop faible pour les exécuter; bon mari, bon maître, bon pére, honnête-homme, mais monarque mal conseillé: il s'engagea dans une guerre civile, qui lui fit perdre enfin le trône & la vie sur un échafaut, par une révolution presque inouie.

Cette guerre civile commencée dans la minorité de Louis XIV, empêcha pour un tems l'angleterre d'entrer dans les intérêts de ses voisins: elle perdit sa considération avec son bonheur: son commerce fut interrompu; les autres nations la crurent ensévelie sous ses ruines, jusqu'au tems où elle devint tout-à-coup plus formidable que jamais sous la domination de Cromwel, qui

qui l'assujettit en portant l'évangile dans une main, l'épée dans l'autre, le masque de la religion sur le visage, & qui dans son gouvernement, couvrit des qualités d'un grand roi tous les crimes d'un usurpateur.

DE ROME.

Cette balance, que l'angleterre s'était longtems flattée de maintenir entre les rois par sa puissance, la cour de rome essaiait de la tenir par sa politique. L'italie était divisée, comme aujourd'hui, en plusieurs souverainetés : celle que posséde le pape est assez grande pour le rendre respectable comme prince, & trop petite pour le rendre redoutable. La nature du gouvernement ne sert pas à peupler son païs, qui d'ailleurs a peu d'argent & de commerce; son autorité spirituelle, toûjours un peu mêlée de temporel, est détruite & abhorrée dans la moitié de la chrétienté; & si dans l'autre il est regardé comme un pére, il a des enfans qui lui résistent quelquefois avec raison & avec succès. La maxime de la france est de le regarder comme une personne sacrée, mais entreprenante, à laquelle il faut baiser les pieds, & lier quelquefois les mains. On voit

encor dans tous les païs catholiques, les traces des pas que la cour de rome a faits autrefois vers la monarchie universelle. Tous les princes de la religion catholique envoient au pape, à leur avenement, des ambassades qu'on nomme d'*obédience*. Chaque couronne a dans rome un cardinal, qui prend le nom de protecteur. Le pape donne des bulles de tous les évêchés, & s'exprime dans ses bulles, comme s'il conférait ces dignités de sa seule puissance. Tous les évêques italiens, espagnols, flamans, & même quelques français, se nomment évêques par la permission divine, & par celle du saint siége. Il n'y a point de roiaume dans lequel il n'y ait beaucoup de bénéfices à sa nomination; il reçoit en tribut les revenus de la premiere année des bénéfices consistoriaux.

Les religieux dont les chefs résident à rome, sont encor autant de sujets immédiats du pape, répandus dans tous les états. La coûtume qui fait tout, & qui est cause que le monde est gouverné par des abus comme par des loix, n'a pas toûjours permis aux princes de remédier entiérement à un danger, qui tient d'ailleurs à des choses utiles & sacrées. Prêter serment à un autre qu'à son souverain, est un crime de

de leze-majesté dans un laïque; c'est dans le cloître un acte de religion. La difficulté de savoir à quel point on doit obéir à ce souverain étranger, la facilité de se laisser séduire, le plaisir de secouer un joug naturel pour en prendre un qu'on se donne à soi-même, l'esprit de trouble, le malheur des tems, n'ont que trop souvent porté des ordres entiers de religieux à servir rome contre leur patrie.

L'esprit éclairé qui régne en france depuis un siécle, & qui s'est étendu dans presque toutes les conditions, a été le meilleur reméde à cet abus. Les bons livres écrits sur cette matiere sont de vrais services rendus aux rois & aux peuples : & un des grands changemens qui se soient faits par ce moien dans nos mœurs sous Louis XIV, c'est la persuasion dans laquelle es religieux commencent tous à être, ju'ils sont sujets du roi, avant que d'être erviteurs du pape. La jurisdiction, cette narque essentielle de la souveraineté, est ncore demeurée au pontife romain. La ance même, malgré toutes les libertés : l'église gallicane, souffre que l'on appelle ı pape en dernier ressort dans les causes cléfiastiques.

Si on veut dissoudre un mariage, épouser

sa cousine ou sa niéce, se faire relever de ses vœux, c'est à rome, & non à son évêque, qu'on s'adresse; les graces y sont taxées, & les particuliers de tous les états y achétent des dispenses à tout prix.

Ces avantages, regardés par beaucoup de personnes comme la suite des plus grands abus, & par d'autres comme les restes des droits les plus sacrés, sont toûjours soûtenus avec art. Rome ménage son crédit avec autant de politique, que la république romaine en mit à conquérir la moitié du monde connu.

Jamais cour ne fut mieux se conduire selon les hommes & selon les tems. Les papes sont presque toûjours des italiens, blanchis dans les affaires, sans passions qui les aveuglent: leur conseil est composé de cardinaux, qui leur ressemblent, & qui sont tous animés du même esprit. De ce conseil émanent des ordres, qui vont jusqu'à la chine & à l'amérique: il embrasse en ce sens l'univers, & on peut dire ce que disait autrefois un étranger du sénat romain: *J'ai vû un consistoire de rois.* La plûpart de nos écrivains se sont élevés avec raison contre l'ambition de cette cour; mais je n'en vois point qui ait rendu assez de justice à sa prudence. Je ne sais si une

autre

utre nation eût pû conserver si longtems dans l'europe tant de prérogatives toûjours combattues : toute autre cour les eût peut-être perdues, ou par sa fierté, ou par sa mollesse, ou par sa lenteur, ou par sa vivacité : mais rome employant presque toûjours à propos la fermeté & la souplesse, a conservé tout ce qu'elle a pû humainement garder. On la vit ramper sous Charles-quint, terrible à notre roi Henri III, ennemie & amie tour à tour de Henri IV, adroite avec Louis XIII, opposée ouvertement à Louis XIV dans le tems qu'il fut à craindre, & souvent ennemie secrette des empereurs, dont elle se défiait plus que du sultan des turcs.

Quelques droits, beaucoup de prétentions, de la politique, & de la patience, voilà ce qui reste aujourd'hui à rome de cette ancienne puissance, qui six siécles auparavant avait voulu soumettre l'empire & l'europe à la tiâre.

Naples est un témoignage subsistant encor de ce droit que les papes sûrent prendre autrefois avec tant d'art & de grandeur, de créer & de donner des roiaumes. Mais le roi d'espagne, possesseur de cet état, ne laissait à la cour romaine que l'honneur & le danger d'avoir un vassal trop puissant.

 DU

DU RESTE DE L'ITALIE.

Au reſte, l'état du pape était dans une paix heureuſe, qui n'avait été altérée que par une petite guerre entre les cardinaux Barberin, neveux du pape Urbain VIII, & le duc de parme; guerre peu ſanglante & paſſagere, telle qu'on la devait attendre de ces nouveaux romains, dont les mœurs doivent être néceſſairement conformes à l'eſprit de leur gouvernement. Le cardinal Barberin, auteur de ces troubles, marchait à la tête de ſa petite armée avec des indulgences. La plus forte bataille qui ſe donna, fut entre quatre ou cinq cens hommes de chaque parti. La fortereſſe de piégaia ſe rendit à diſcrétion, dès qu'elle vit approcher l'artillerie : cette artillerie conſiſtait en deux coulevrines. Cependant il fallut, pour étouffer ces troubles, qui ne méritent point de place dans l'hiſtoire, plus de négociations que s'il s'était agi de l'ancienne rome & de carthage. On ne rapporte cet événement que pour faire connaître le génie de rome moderne, qui finit tout par la négociation, comme l'ancienne rome finiſſait tout par des victoires.

Les autres provinces d'italie écoutaient des

des intérêts divers. Venise craignait les turcs & l'empereur : elle défendait à peine ses états de terre-ferme, des prétentions de l'allemagne & de l'invasion du grand-seigneur. Ce n'était plus cette venise autrefois la maîtresse du commerce du monde, qui cent-cinquante ans auparavant avait excité la jalousie de tant de rois. La sagesse de son gouvernement subsistait ; mais son grand commerce anéanti lui ôtait presque toute sa force ; & la ville de venise était, par sa situation, incapable d'être domtée, & par sa faiblesse, incapable de faire des conquêtes.

L'état de florence jouissait de la tranquillité & de l'abondance sous le gouvernement des Médicis : les lettres, les arts, & la politesse, que les Médicis avaient fait naître, florissaient encor. La toscane alors était en italie ce qu'athènes avait été en grèce.

La savoie déchirée par une guerre civile, & par les troupes françaises & espagnoles, s'était enfin réunie toute entiére en faveur de la france, & contribuait en italie à l'affaiblissement de la puissance autrichienne.

Les suisses conservaient, comme aujourd'hui, leur liberté, sans chercher à oppri-

mer perſonne. Ils vendaient leurs troupes à leurs voiſins plus riches qu'eux : ils étaient pauvres; ils ignoraient les ſciences & tous les arts que le luxe a fait naître; mais ils étaient ſages & heureux.

DES ETATS DU NORD.

Les nations du nord de l'europe, la pologne, la ſuéde, le danemark, la moſcovie, étaient, comme les autres puiſſances, toûjours en défiance ou en guerre entre elles. On voiait, comme aujourd'hui, dans la pologne les mœurs & le gouvernement des goths & des francs, un roi electif, des nobles partageans ſa puiſſance, un peuple eſclave, une faible infanterie, une cavalerie compoſée de nobles, point de villes fortifiées, preſque point de commerce. Ces peuples étaient tantôt attaqués par les ſuédois, ou par les moſcovites, & tantôt par les turcs. Les ſuédois, nation plus libre encore par ſa conſtitution, qui admet les païſans même dans les états-généraux, mais alors plus ſoumiſe à ſes rois que la pologne; furent victorieux preſque par tout. Le danemark, autrefois formidable à la ſuéde, ne l'était plus à perſonne. La moſcovie n'était encore que barbare.

DES

DES TURCS.

Les turcs n'étaient pas ce qu'ils avaient sous les Sélims, les Mahomets, & les limans ; la mollesse corrompait le Sérail, is en bannir la cruauté. Les sultans ient en même-tems, & les plus despo ues des souverains, & les moins assurés leur trône & de leur vie. Osman & ahim venaient de mourir par le cordeau. ıstapha avait été deux fois déposé. L'em e turc ébranlé par ces secousses, était core attaqué par les persans ; mais quand persans le laissaient respirer, & que les 'olutions du sérail étaient finies, cet ıpire redevenait formidable à la chré nté : car depuis l'embouchure du boris :ne jusqu'aux états de venise, on voiait nofcovie, la hongrie, la grèce, les îles, ır-à-tour en proie aux armes des turcs : dès l'an 1644, ils faisaient constam :nt cette guerre de candie si funeste aux :étiens. Telles étaient la situation, les ces, & l'intérêt des principales nations ropéanes, vers le tems de la mort du de france Louis XIII.

ITUATION DE LA FRANCE.

La france alliée à la suéde, à la hollande,

à la savoie, au portugal, & aiant pour elle les vœux des autres peuples demeurés dans l'inaction, soûtenait contre l'empire & l'espagne, une guerre ruineuse aux deux partis, & funeste à la maison d'autriche. Cette guerre était semblable à toutes celles qui se font depuis tant de siécles entre les princes chrétiens, dans lesquelles des millions d'hommes sont sacrifiés, & des provinces ravagées, pour obtenir enfin quelques petites villes frontiéres, dont la possession vaut rarement ce qu'a coûté la conquête.

Les généraux de Louis XIII avaient pris le roussillon : les catalans venaient de se donner à la france, protectrice de la liberté qu'ils défendaient contre leurs rois; mais ces succès n'avaient pas empêché que les ennemis n'eussent pris corbie en 1637, & ne fussent venus jusqu'à pontoise. La peur avait chassé de paris la moitié de ses habitans; & le cardinal de Richelieu, au milieu de ses vastes projets d'abaisser la puissance autrichienne, avait été réduit à taxer les portes cochéres de paris à fournir chacune un laquais pour aller à la guerre, & pour repousser les ennemis des portes de la capitale.

Les français avaient donc fait beaucoup de

le mal aux espagnols & aux allemans, & n'en avaient pas moins essuié.

MŒURS DU TEMS.

Les guerres avaient produit des généraux illustres, tels qu'un Gustave-Adolphe, un Valstein, un duc de Veimar, Picolomini, Jean de Vert, le maréchal de Guébriant, les princes d'Orange, le comte d'Harcourt. Des ministres d'état ne s'étaient pas moins signalés. Le chancelier Oxenstiern, le comte duc d'Olivarès, mais sur-tout le cardinal duc de Richelieu, avaient attiré sur eux l'attention de l'europe. Il n'y a aucun siécle qui n'ait eu des hommes d'état & de guerre célébres : la politique & les armes semblent malheureusement être les deux professions les plus naturelles à l'homme : il faut toûjours ou négocier, ou se battre. Le plus heureux passe pour le plus grand, & le public attribue souvent au mérite tous les succès de la fortune.

La guerre ne se faisait pas comme nous l'avons vû faire du tems de Louis XIV; les armées n'étaient pas si nombreuses : aucun général, depuis le siége de metz par Charles-quint, ne s'était vû à la tête de cinquante-mille hommes : on assiégeait &

& on défendait les places avec moins de canons qu'aujourd'hui. L'art des fortifications était encor dans son enfance. Les piques & les arquebuses étaient en usage : on se servait beaucoup de l'épée, devenue inutile aujourd'hui. Il restait encor, des anciennes loix des nations, celle de déclarer la guerre par un héraut. Louis XIII fut le dernier qui observa cette coûtume. Il envoia un héraut-d'armes à bruxelles, déclarer la guerre à l'espagne en 1635.

Rien n'était plus commun alors que de voir des prêtres commander des armées : le cardinal infant, le cardinal de savoie, Richelieu, la Valette, Sourdis archevêque de bordeaux, avaient endossé la cuirasse, & fait la guerre eux-mêmes. Les papes menacérent quelquefois d'excommunication des prêtres guerriers. Le pape Urbain VIII fâché contre la france, fit dire au cardinal de la Valette, qu'il le dépouillerait du cardinalat, s'il ne quittait les armes : mais réuni avec la france, il le combla de bénédictions.

Les ambassadeurs, non moins ministres de paix que les ecclésiastiques, ne faisaient nulle difficulté de servir dans les armées des puissances alliées, auprès desquelles ils étaient emploiés. Charnacé, envoié de

france

rance en hollande, y commandait un ré-
iment en 1637; & depuis même, l'am-
aſſadeur d'Eſtrade fut colonel à leur ſer-
ice.

La france n'avait en tout qu'environ
uatre-vingt-mille hommes effectifs ſur
ied. La marine anéantie depuis des ſié-
les, rétablie un peu par le cardinal de
.ichelieu, fut ruinée ſous Mazarin. Louis
111 n'avait qu'environ quarante-cinq
nillions réels de revenu ordinaire; mais
argent était à vingt-ſix livres le marc:
es quarante-cinq millions revenaient à
nviron quatre-vingt-cinq millions de ce
ms, où la valeur arbitraire du marc d'ar-
ent eſt pouſſée juſqu'à quarante-neuf livres
demie; valeur numéraire exorbitante,
que l'intérêt public & la juſtice deman-
ent qui ne ſoit jamais augmentée.

Le commerce, généralement répandu
ıjourd'hui, était en très-peu de mains;
police du roiaume était entiérement né-
igée, preuve certaine d'une adminiſtra-
on peu heureuſe. Le cardinal de Ri-
ıelieu, occupé de ſa propre grandeur at-
chée à celle de l'état, avait commencé à
ndre la france formidable au-dehors,
ns avoir encor pû la rendre bien flo-
ſſante au-dedans. Les grands chemins n'é-
taient

talent ni réparés, ni gardés; les brigands les infestaient; les ruës de paris, étroites, mal pavées, & couvertes d'immondices dégoutantes, étaient remplies de voleurs. On voit par les registres du parlement, que le guet de cette ville était réduit alors à quarante-cinq hommes mal paiés, & qui même ne servaient pas.

Depuis la mort de François II, la france avait été toûjours ou déchirée par des guerres civiles, ou troublée par des factions. Jamais le joug n'avait été porté d'une maniére paisible & volontaire. Les seigneurs avaient été élevés dans les conspirations: c'était l'art de la cour, comme celui de plaire au souverain l'a été depuis.

Cet esprit de discorde & de faction avait passé de la cour jusqu'aux moindres villes, & possédait toutes les communautés du roiaume: on se disputait tout, parce qu'il n'y avait rien de réglé. Il n'y avait pas jusqu'aux paroisses de paris qui n'en vinssent aux mains; les processions se battaient les unes contre les autres, pour l'honneur de leurs banniéres. On avait vû souvent les chanoines de notre-dame aux prises avec ceux de la sainte-chapelle: le parlement & la chambre des comptes s'étaient

tus pour le pas, dans l'Eglise de notre-
ne, le jour que Louis XIII mit son
aume sous la protection de la vierge
ırie.

Presque toutes les communautés du
aume étaient armées; presque tous les
rticuliers respiraient la fureur du duël.
tte barbarie gothique, autorisée autre-
s par les rois même, & devenuë le
ractére de la nation, contribuait encore
tant que les guerres civiles & étrangé-
s, à dépeupler le païs. Ce n'est pas trop
re, que dans le cours de vingt années,
nt dix avaient été troublées par la guerre,
était mort plus de gentilshommes fran-
is de la main des français même, que de
lles des ennemis.

On ne dira rien ici de la maniére
nt les arts & les sciences étaient culti-
s: on trouvera cette partie de l'histoire
nos mœurs à sa place. On remarquera
ulement que la nation française était plon-
e dans l'ignorance, sans excepter ceux
ıi croient n'être point peuple.

On consultait les astrologues, & on y
oiait. Tous les mémoires de ce tems-
, à commencer par l'histoire du prési-
ent de Thou, sont remplis de prédic-
ons. Le grave & sévére duc de Sully rap-
porte

porte férieufement celles qui furent faites à Henri IV : cette crédulité, la marque la plus infaillible de l'ignorance, était si accréditée, qu'on eut foin de tenir un aftrologue caché près de la chambre de la reine Anne d'autriche, au moment de la naiffance de Louis XIV.

Ce que l'on croira à peine, & ce qui eft pourtant rapporté par l'abbé Vittorio Siry, auteur contemporain, très-inftruit; c'eft que Louis XIII eut dès fon enfance le furnom de jufte, parce qu'il était né fous le figne de la balance.

La même faibleffe, qui mettait en vogue cette chimére abfurde de l'aftrologie judiciaire, faifait croire aux poffeffions, & aux fortiléges : on en faifait un point de religion ; l'on ne voiait que des prêtres qui conjuraient des démons. Les tribunaux compofés de magiftrats, qui devaient être plus éclairés que le vulgaire, étaient occûpés à juger des forciers. On reprochera toûjours à la mémoire du cardinal de Richelieu, la mort de ce fameux curé de loudun, Urbain grandier, condamné au feu comme magicien par une commiffion du confeil. On s'indigne que le miniftre & les juges aient eû la faibleffe de croire aux diables de loudun, ou la barbarie d'avoir fait

t périr un innocent dans les flâmes. On
souviendra avec étonnement jusqu'à la
rniére postérité, que la maréchale d'An-
e fut brûlée en place de gréve comme
rciére, & que le conseiller Courtin, in-
:rogeant cette femme infortunée, lui
manda de quel sortilége elle s'était ser-
e pour gouverner l'esprit de Marie de
édicis; que la maréchale lui répondit : *Je
suis servie du pouvoir qu'ont les ames
rtes sur les esprits faibles;* & qu'enfin
tte réponse ne servit qu'à précipiter l'ar-
t de sa mort.

On voit encore dans une copie de quel-
es régistres du châtelet, un procès com-
encé en 1601, au sujet d'un cheval,
d'un maître industrieux avait dressé à-
u près de la maniere dont nous avons
des exemples à la foire : on voulait
ire brûler & le maître & le cheval comme
rciers.

En voilà assez pour faire connaître en
néral les mœurs & l'esprit du siécle qui
écéda celui de Louis XIV.

Ce défaut de lumiéres dans tous les or-
es de l'état, fomentait chez les plus hon-
ètes gens des pratiques superstitieuses,
ui deshonoraient la religion. Les calvi-
stes, confondant avec le culte raisonna-
ble

ble des catholiques les abus qu'on faiſait de ce culte, n'en étaient que plus affermis dans leur haine contre notre égliſe. Ils oppoſaient à nos ſuperſtitions populaires, ſouvent remplies de débauches, une dureté farouche & des mœurs féroces, caractére de preſque tous les réformateurs : ainſi l'eſprit de parti déchirait & aviliſſait la france ; & l'eſprit de ſociété, qui rend aujourd'hui cette nation ſi célébre & ſi aimable, était abſolument inconnu. Point de maiſons où les gens de mérite s'aſſemblaſſent pour ſe communiquer leurs lumiéres ; point d'académies, point de théâtres. Enfin, les mœurs, les loix, la ſociété, la religion, la paix & la guerre, n'avaient rien de ce qu'on vit depuis dans le ſiécle qu'on appelle le ſiécle de Louis XIV.



CHAPITRE

CHAPITRE SECOND.

›rité de LOUIS XIV: victoires des ançais sous le grand Condé, alors duc d'Enguien.

E cardinal de Richelieu & Louis XIII venaient de mourir; l'un admiré & l'autre déja oublié. Ils avaient laissé français, alors très-inquiets, de l'a-ion pour le nom seul du ministére, eu de respect pour le trône. Louis XIII son testament établissait un conseil de ›nce. Ce monarque, mal obéi pendant ›ie, se flatta de l'être mieux après sa ›t; mais la premiere démarche de sa ve Anne d'autriche, fut de faire an-er les volontés de son mari, par un ›t du parlement de paris. Ce corps, 18 août g-tems opposé à la cour, & qui avait 1643. eine conservé sous Louis, la liberté faire des remontrances, cassa le testa-nt de son roi, avec la même facilité il aurait jugé la cause d'un citoien, ne d'autriche s'adressa à cette compa-e, pour avoir la régence illimitée, parce que

que Marie de Médicis s'était servie du même tribunal après la mort de Henri IV; & Marie de Médicis avait donné cet exemple, parce que toute autre voie eût été longue & incertaine; que le parlement entouré de ses gardes, ne pouvait résister à ses volontés; & qu'un arrêt rendu au parlement & par les pairs, semblait assurer un droit incontestable. *

L'usage qui donne la régence aux méres des rois, parut donc alors aux français une loi presque aussi fondamentale que celle qui prive les femmes de la couronne. Le parlement de paris aiant décidé deux fois cette question, c'est-à-dire, aiant seul déclaré par des arrêts ce droit des méres, parut en effet avoir donné la régence: il se regarda, non sans quelque vraisemblance, comme le tuteur des rois, & chaque conseiller crut être une partie de la souveraineté. Par le même arrêt Gaston duc d'Orléans, frére du feu roi, eut le vain titre de lieutenant général du roiaume sous la régente absolue. Anne

* Riencourt, dans son histoire de Louis XIV, dit que le testament de Louis XIII fut vérifié au parlement. Ce qui trompa cet écrivain, c'est qu'en effet Louis XIII avait déclaré la reine régente; ce qui fut confirmé: mais il avait limité son autorité; ce qui fut cassé.

ıne d'autriche fut obligée d'abord de
nuer la guerre contre le roi d'espagne
ppe IV son frére, qu'elle aimait. Il
ıfficile de dire précisément pourquoi
aisait cette guerre; on ne demandait
à l'espagne, pas même la navarre,
ıurait dû être le patrimoine des rois
ınce. On se battait depuis 1635, parce
e cardinal de Richelieu l'avait voulu,
est à croire qu'il l'avait voulu pour
ndre nécessaire. Il s'était lié contre
›ereur avec la suéde, & avec le duc
ard de saxe-veimar, l'un de ces géné-
que les italiens nommaient *condot-*
, c'est-à-dire, qui vendaient des trou-
Il attaquait aussi la branche autri-
ıne-espagnole dans ces dix provinces
nous appellons en général du nom de
re; & il avait partagé avec les hollan-
alors nos alliés, cette flandre qu'on
onquit point.

e fort de la guerre était du côté de la
re; les troupes espagnoles sortirent
frontiéres du hainaut au nombre de
t-six mille hommes, sous la conduite
vieux général expérimenté, nommé
Francisco de Mélos. Ils vinrent ra-
r les frontiéres de champagne: ils
juérent rocroi, & ils crurent pénétrer
bientôt

bientôt jusqu'aux portes de paris ; comme ils avaient fait huit ans auparavant. La mort de Louis XIII, la faibleſſe d'une minorité, relevaient leurs eſpérances ; & quand ils virent qu'on ne leur oppoſait qu'une armée inférieure en nombre, commandée par un jeune homme de 21 ans, leur eſpérance ſe changea en ſécurité.

Ce jeune homme ſans expérience, qu'ils mépriſaient, était Louis de Bourbon alors duc d'Enguien, connu depuis ſous le nom du grand Condé. La plûpart des grands capitaines ſont devenus tels par dégrez. Ce prince était né général ; l'art de la guerre ſemblait en lui un inſtinct naturel : il n'y avait en europe que lui & le ſuédois Torſtenſon, qui euſſent eû à vingt ans ce génie qui peut ſe paſſer de l'expérience.

Le duc d'Enguien avait reçu, avec la nouvelle de la mort de Louis XIII, l'ordre de ne point hazarder de bataille. Le maréchal de l'Hôpital, qui lui avait été donné pour le conſeiller & pour le conduire, ſecondait par ſa circonſpection ces ordres timides. Le prince ne crut ni le maréchal ni la cour : il ne confia ſon deſſein qu'à Gaſſion maréchal de camp, digne d'être conſulté par lui : ils forcérent le maréchal à trouver la bataille néceſſaire.

On

On remarque que le prince aiant tout ẻglé le ſoir, veille de la bataille, s'endorrit ſi profondément, qu'il fallut le réveiler pour la donner. On conte la même 19 mai
hoſe d'Alexandre : il eſt naturel qu'un 1643.
une homme, épuiſé des fatigues que deiande l'arrangement d'un ſi grand jour, mbe enſuite dans un ſommeil plein : il ſt auſſi, qu'un génie fait pour la guerre, giſſant ſans inquiétude, laiſſe au corps ſez de calme pour dormir. Le prince gaa la bataille par lui-même, par un coup œil qui voiait à la fois le danger & la ſſource, par ſon activité exemte de troue, qui le portait à propos dans tous les droits. Ce fut lui qui avec de la cavaie, attaqua cette infanterie eſpagnole ſques-là invincible, auſſi forte, auſſi ſere que la phalange ancienne ſi eſtimée, qui s'ouvrait avec une agilité que la alange n'avait pas, pour laiſſer partir la charge de dix-huit canons, qu'elle renmait au milieu d'elle. Le prince l'enira, & l'attaqua trois fois. A peine vicieux, il arrêta le carnage. Les officiers agnols ſe jettaient à ſes genoux, pour uver auprès de lui un azile contre la eur du ſoldat vainqueur. Le duc d'Enen eut autant de ſoin de les épargner,

 qu'il

qu'il en avait pris pour les vaincre.

Le vieux comte de Fuentes, qui commandait cette infanterie espagnole, mourut percé de coups. Condé en l'apprenant, dit *qu'il voudrait être mort comme lui, s'il n'avait pas vaincu.*

Le respect qu'on avait en europe pour les armées espagnoles se tourna du côté des armées françaises, qui n'avaient point depuis cent ans gagné de bataille si célèbre; car la sanglante journée de marignan, disputée plutôt que gagnée par françois premier contre les suisses, avait été l'ouvrage des bandes noires allemandes, autant que des troupes françaises. Les journées de pavie & de saint-quentin, étaient encor des époques fatales à la réputation de la france. Henri IV avait eu le malheur de ne remporter des avantages mémorables que sur sa propre nation. Sous Louis XIII, le maréchal de Guébriant avait eû de petits succès, mais toûjours balancés par des pertes. Les grandes batailles, qui ébranlent les états, & qui restent à jamais dans la mémoire des hommes, n'avaient été données en ce tems que par Gustave-Adolphe.

Cette journée de rocroi devint l'époque de la gloire française, & de celle de Condé; il

ut vaincre & profiter de la victoire. Ses
tres à la cour firent résoudre le siége de
onville, que le cardinal de Richelieu
vait pas osé hazarder; & au retour de ses
riers, tout était déja préparé pour cette
édition.

Le prince de Condé passa à travers le 8 août
ennemi, trompa la vigilance du gé- 1643.
l Beck, & prit enfin thionville. De-là il
ut mettre le siége devant cirq, & s'en
lre maître. Il fit repasser le rhin aux al-
ıns; il le passa après eux; il courut ré-
r les pertes & les défaites que les fran-
ıvaient essuiées sur ces frontiéres après
ort du maréchal de Guébriant. Il trouva
ırg pris, & le général Merci sous ses
avec une armée supérieure encor à la
e. Condé avait sous lui deux maréchaux
ınce, dont l'un était Grammont, &
ce Turenne, fait maréchal depuis
le mois, après avoir servi heureuse-
contre les espagnols. Il jettait alors
demens de la grande réputation qu'il
puis. Le prince, avec ces deux géné- 31 août
attaqua le camp de Merci, retranché 1644.
ux éminences. Le combat recom-
trois fois, à trois jours différens. On
le duc d'Enguien jetta son bâton de
ındement dans les retranchemens

des ennemis, & marcha pour le reprendre l'épée à la main à la tête du régiment de Conti. Il fallait peut-être des actions aussi hardies pour mener les troupes à des attaques si difficiles. Cette bataille de fribourg, plus meurtriere que décisive, fut la seconde victoire de ce prince. Merci décampa quatre jours après. Philipsbourg & mayence rendus, furent la preuve & le fruit de la victoire.

Le duc d'Enguien retourne à paris, reçoit les acclamations du peuple, & demande des récompenses à la cour; il laisse son armée au maréchal de Turenne. Mais ce général, tout habile qu'il est déja, est battu à
avril 1645. mariendal. Le prince revole à l'armée, reprend le commandement, & joint à la gloire de commander encore Turenne, celle de réparer sa défaite. Il attaqua Merci dans les plaines de norlingue. Il y gagne
3 août 1645. une bataille complette. Le maréchal de Grammont y est pris; mais le général Gléen qui commandait sous Merci, est fait prisonnier, & Merci est au nombre des morts. Ce général regardé comme un des plus grands capitaines, fut enterré dans le champ de bataille; & on grava sur sa tombe : *sta, viator, heroem calcas* : arrête, voiageur, tu foules un héros.

Le nom du duc d'Enguien éclipsait alors tous les autres noms. Il assiégea ensuite dunkerque à la vûe de l'armée espagnole, & il fut le premier qui donna cette place à la france. 7 oct. 1646.

Tant de succès & de services, moins récompensés que suspects à la cour, le faisaient craindre du ministére autant que des ennemis. On le tira du théâtre de ses conquêtes & de sa gloire, & on l'envoia en catalogne avec de mauvaises troupes mal paiées ; il assiégea lérida, & fut obligé de lever le siége. On l'accuse dans quelques livres de fanfaronade, pour avoir ouvert la tranchée avec des violons. On ne savait pas que c'était l'usage en espagne. 1647.

Bientôt les affaires chancelantes forcérent la cour de rappeller Condé en flandre. L'archiduc Léopold, frere de l'empereur Ferdinand III, assiégeait lens en artois. Condé rendu à ses troupes qui avaient toûjours vaincu sous lui, les mena droit à l'archiduc. C'était pour la troisiéme fois qu'il donnait bataille avec le désavantage du nombre. Il dit à ses soldats ces seules paroles : *amis, souvenez-vous de rocroi, de fribourg, & de norlingue.* Cette bataille de lens mit le comble à sa gloire. Turenne eut l'honneur dans cette journée, d'aider puissamment le prince

de Condé, & de contribuer à une victoire qui pouvait l'humilier. Peut-être ne fut-il jamais si grand qu'en servant ainsi son émule.

20 août 1648. Il dégagea lui-même le maréchal de Grammont, qui pliait avec l'aile gauche; il prit le général Beck. L'archiduc se sauva à peine avec le comte de Fuensaldagne. Les impériaux & les espagnols, qui composaient cette armée, furent dissipés; ils perdirent plus de cent drapéaux, trente-huit piéces de canon: ce qui était alors très-considérable. On leur fit cinq mille prisonniers; on leur tua trois mille hommes: le reste déserta, & l'archiduc demeura sans armée.

Tandis que le prince de Condé * comptait ainsi les années de sa jeunesse par des victoires, & que le duc d'Orléans, frere de juillet 1634. Louis XIII, avait aussi soûtenu la réputation d'un fils de Henri IV & celle de la france, par la prise de gravelines, par celle de courtrai & de mardik: le vicomte de Turenne nov. 1644. avoit pris landau; il avait chassé les espagnols de trèves & rétabli l'électeur.

Il gagna avec les suédois la bataille de nov. 1647. lavinghen, celle de sommerhausen, & contraignit le duc de baviére à sortir de ses états à

* Son pére était mort en 1646.

à l'âge de près de quatre-vingts ans. Le comte 1645.
de Harcourt prit balaguier, & battit les espagnols. Ils perdirent en italie portolongone. Vingt vaisseaux & vingt galéres de 1646.
france, qui composaient presque toute la marine, rétablie par Richelieu, battirent la flote espagnole sur la côte d'italie.

Ce n'était pas tout ; les armes françaises avaient encor envahi la lorraine sur le duc Charles IV, prince guerrier, mais inconstant, imprudent & malheureux, qui se vit à la fois dépouillé de son état par la france, & retenu prisonnier par les espagnols. Les mai
alliés de la france pressaient la puissance 1645.
autrichienne au midi & au nord. Le duc d'Albuquerque, général des portugais, gagna contre l'espagne la bataille de badajox. Torstenson défit les impériaux près de ta- mars
bor, & remporta une victoire complette. 1645.
Le prince d'Orange à la tête des hollandais, pénétra jusques dans le brabant.

Le roi d'espagne, battu de tous côtés ; voiait le roussillon & la catalogne entre les mains des français. Naples révoltée contre 1647.
lui, venait de se donner au duc de Guise, dernier prince de cette branche d'une maison si féconde en hommes illustres & dangereux. Celui-ci qui ne passa que pour un avanturier audacieux, parce qu'il ne réussit

pas, avait eû du moins la gloire d'aborder seul dans une barque au milieu de la flote d'espagne ; & de défendre naples sans autre secours que son courage.

A voir tant de malheurs qui fondaient sur la maison d'autriche, tant de victoires accumulées par les français, & secondées des succès de leurs alliés, on croirait que vienne & madrid n'attendaient que le moment d'ouvrir leurs portes, & que l'empereur & le roi d'espagne étaient presque sans états : cependant cinq années de gloire à peine traversées par quelques revers, ne produisirent que très-peu d'avantages réels, beaucoup de sang répandu, & nulle révolution. S'il y en eut une à craindre, ce fut pour la france : elle touchait à sa ruine au milieu de ces prospérités apparentes.



CHAPITRE

CHAPITRE TROISIEME.

GUERRE CIVILE.

LA reine Anne d'autriche, régente absolue, avait fait du cardinal Mazarin, le maître de la france, & le sien. Il avait sur elle cet empire, qu'un homme adroit devait avoir sur une femme née avec assez de faiblesse pour être dominée, & avec assez de fermeté pour persister dans son choix.

On lit dans quelques mémoires de ces tems-là, que la reine ne donna sa confiance à Mazarin, qu'au défaut de *Potier*, évêque de beauvais, qu'elle avait d'abord choisi pour son ministre. On peint cet évêque comme un homme incapable : il est à croire qu'il l'était, & que la reine ne s'en était servie quelque tems que comme d'un fantôme, pour ne pas effaroucher d'abord la nation par le choix d'un second cardinal & d'un étranger. Mais ce qu'il ne faut pas croire, c'est que Potier eût commencé son ministére passager par déclarer aux hollandais : *qu'il fallait qu'ils se fissent catholiques s'ils voulaient demeurer dans l'al-*

liance de la france. Il auroit donc dû faire la même propoſition aux ſuédois. Preſque tous les hiſtoriens rapportent cette abſurdité, parce qu'ils l'ont lue dans les mémoires des courtiſans & des frondeurs. Il n'y a que trop de traits dans ces mémoires, ou falſifiés par la paſſion, ou rapportés ſur des bruits populaires. Le puérile ne doit pas être cité, & l'abſurde ne peut être cru.

Mazarin uſa d'abord avec modération de ſa puiſſance. Il faudrait avoir vécu longtems avec un miniſtre, pour peindre ſon caractére, pour dire quel dégré de courage ou de faibleſſe il avait dans l'eſprit, à quel point il était ou prudent ou fourbe. Ainſi ſans vouloir deviner ce qu'était Mazarin, on dira ſeulement ce qu'il fit. Il affecta dans les commencemens de ſa grandeur, autant de ſimplicité que Richelieu avait déploié de hauteur. Loin de prendre des gardes & de marcher avec un faſte roial, il eut d'abord le train le plus modeſte; il mit de l'affabilité & même de la moleſſe par-tout où ſon prédéceſſeur avait fait paraître une fierté inflexible. La reine voulait faire aimer ſa régence & ſa perſonne, de la cour & des peuples, & elle y réuſſiſſait. Gaſton, duc d'Orléans, frere

de Louis XIII, & le prince de Condé, appuiaient ſon pouvoir, & n'avaient d'émulation que pour ſervir l'état.

Il fallait des impôts pour soûtenir la guerre contre l'eſpagne & contre l'empire; on en établit quelques-uns bien modérés ſans doute en comparaiſon de ce que nous avons paié depuis, & bien peu ſuffiſans pour les beſoins de la monarchie.

Le parlement en poſſeſſion de vérifier les édits de ces taxes, s'oppoſa vivement à l'édit du tarif: il acquit la confiance des peuples, par les contradictions dont il fatigua le miniſtére. 1647.

Enfin, douze charges de maîtres des requêtes nouvellement créées, & environ quatre-vingt mille écus de gages des compagnies ſupérieures, retenus, ſoulevérent toute la robe, & avec la robe tout paris: ce qui ferait à peine aujourd'hui dans le roiaume la matiére d'une nouvelle, excita alors une guerre civile.

Brouſſel, conſeiller-clerc de la grand'-chambre, homme de nulle capacité, & qui n'avait d'autre mérite, que d'ouvrir toûjours les avis contre la cour, aiant été arrêté, le peuple en montra plus de douleur, que la mort d'un bon roi n'en a jamais cauſé. On vit renouveller les bar-

ricades de la ligue; le feu de la sédition parut allumé dans un instant, & difficile à éteindre; il fut attisé par la main du coadjuteur, depuis cardinal de Retz : c'est le premier évêque qui ait fait une guerre civile sans avoir la religion pour prétexte. Cet homme singulier s'est peint lui-même dans ses mémoires, écrits avec un air de grandeur, une impétuosité de génie, & une inégalité, qui sont l'image de sa conduite. C'était un homme qui du sein de la débauche, & languissant encor des suites qu'elle entraîne, prêchait le peuple & s'en faisait idolâtrer. Il respirait la faction & les complots : il avait été, à l'âge de 23 ans, l'ame d'une conspiration contre la vie de Richelieu; il fut l'auteur des barricades; il précipita le parlement dans les cabales, & le peuple dans les séditions. Ce qui paraît surprenant, c'est que le parlement entraîné par lui, leva l'étendart contre la cour, avant même d'être appuié par aucun prince.

Cette compagnie depuis long-tems était regardée bien différemment par la cour & par le peuple. Si l'on en croiait la voix de tous les ministres & de la cour, le parlement de paris était une cour de justice, faite pour juger les causes des citoiens : il

tenait

tenait cette prérogative de la ſeule volonté des rois; il n'avait ſur les autres parlemens du roiaume d'autre prééminence que celle de l'ancienneté, & d'un reſſort plus conſidérable; il n'était la cour des pairs que parce que la cour réſidait à paris: il n'avait pas plus de droit de faire des remontrances que les autres corps, & ce droit était encor une pure grace: il avait ſuccédé à ces parlemens qui repréſentaient autrefois la nation françaiſe; mais il n'avait de ces anciennes aſſemblées rien que le ſeul nom: & pour preuve inconteſtable, c'eſt qu'en effet les états-généraux étaient ſubſtitués à la place des aſſemblées de la nation; & le parlement de paris ne reſſemblait pas plus aux parlemens tenus par nos premiers rois, qu'un conſul de ſmyrne ou d'alep ne reſſemble à un conſul romain.

Cette ſeule erreur de nom était le prétexte des prétentions ambitieuſes d'une compagnie d'hommes de loi, qui tous pour avoir acheté leur office de robe, penſaient tenir la place des conquérans des gaules, & des ſeigneurs des fiefs de la couronne. Ce corps en tous les tems avait abuſé du pouvoir que s'arroge néceſſairement un premier tribunal, toûjours ſubſiſtant dans

une

une capitale. Il avait osé donner un arrêt contre Charles VII & le bannir du roiaume : il avait commencé un procès criminel contre Henri III : il avait en tous les tems résisté, autant qu'il l'avait pû, à ses souverains ; & dans cette minorité de Louis XIV, sous le plus doux des gouvernemens, & sous la plus indulgente des reines, il voulait faire la guerre civile à son prince, à l'exemple de ce parlement d'angleterre, qui tenait alors son roi prisonnier, & qui lui fit trancher la tête. Tels étaient les discours & les pensées du cabinet.

Mais les citoiens de paris, & tout ce qui tenait à la robe, voiaient dans le parlement un corps auguste, qui avait rendu la justice avec une intégrité respectable, qui n'aimait que le bien de l'état, & qui l'aimait au péril de sa fortune, qui bornait son ambition à la gloire de réprimer l'ambition des favoris, qui marchait d'un pas égal entre le roi & le peuple ; & sans examiner l'origine de ses droits & de son pouvoir, on lui supposait les droits les plus sacrés, & le pouvoir le plus incontestable : quand on le voiait soûtenir la cause du peuple contre des ministres détestés, on l'appellait *le pere de l'état*, & on faisait peu de

de différence entre le droit qui donne la couronne aux rois, & celui qui donnait au parlement le pouvoir de modérer les volontés des rois.

Entre ces deux extrémités un milieu juste était impossible à trouver; car enfin il n'y avait de loi bien reconnue, que celle de l'occasion & du tems. Sous un gouvernement vigoureux le parlement n'était rien : il était tout sous un roi faible, & l'on pouvait lui appliquer ce que dit monsieur de Guimené, quand cette compagnie se plaignit sous Louis XIII d'avoir été précédée par les députés de la noblesse : *messieurs, vous prendrez bien votre revanche dans la minorité.*

On ne veut point répéter tout ce qui a été écrit sur ces troubles, & copier des livres, pour remettre sous les yeux tant de détails alors si chers & si importans, & aujourd'hui presque oubliés · mais on doit dire ce qui caractérise l'esprit de la nation, & moins ce qui appartient à toutes les guerres civiles, que ce qui distingue celle de la fronde.

Deux pouvoirs établis chez les hommes, uniquement pour le maintien de la paix, un archevêque & un parlement de paris aiant commencé les troubles, le peuple crut

crut tous ses emportemens justifiés. La reine ne pouvait paraître en public sans être outragée; on ne l'appellait que *dame Anne*; & si on ajoutait quelque titre, c'était un opprobre. Le peuple lui reprochait avec fureur de sacrifier l'état à son amitié pour Mazarin; & ce qu'il y avait de plus insupportable, elle entendait de tous côtés ces chansons & ces vaudevilles, monumens de plaisanterie & de malignité, qui semblaient devoir éterniser le doute où l'on affectait d'être de sa vertu.

9 janv. 1649. Elle s'enfuit de paris avec ses enfans, son ministre, le duc d'Orléans, frere de Louis XIII, le grand Condé lui-même, & alla à saint germain : on fut obligé de mettre en gage chez des usuriers les pierreries de la couronne. Le roi manqua souvent du nécessaire. Les pages de sa chambre furent congédiés, parce qu'on n'avait pas de quoi les nourrir. En ce tems-là même la tante de Louis XIV, fille de Henri le grand, femme du roi d'angleterre, réfugiée à paris, y était réduite aux extrémités de la pauvreté; & sa fille, depuis mariée au frére de Louis XIV, restait au lit n'aiant pas dequoi se chauffer, sans que le peuple de paris, enivré de ses fureurs, fit seulement attention aux afflictions de tant de personnes roiales. La

La reine, les larmes aux yeux, pressa le prince de Condé de servir de protecteur au roi. Le vainqueur de rocroi, de fribourg, de lens & de norlingue, ne put démentir tant de services passés : il fut flatté de l'honneur de défendre une cour qu'il croiait ingrate, contre la fronde qui recherchait son appui. Le parlement eut donc le grand Condé à combattre, & il osa soutenir la guerre.

Le prince de Conti, frere du grand Condé, aussi jaloux de son aîné, qu'incapable de l'égaler, le duc de Longueville, le duc de Beaufort, le duc de Bouillon, animés par l'esprit remuant du coadjuteur & avides de nouveautés, se flatant d'élever leur grandeur sur les ruines de l'état, & de faire servir à leurs desseins particuliers les mouvemens aveugles du parlement, vinrent lui offrir leurs services. On nomma dans la grand-chambre les généraux d'une armée qu'on n'avait pas. Chacun se taxa pour lever des troupes : il y avait vingt conseillers pourvus de charges nouvelles, créées par le cardinal de Richelieu. Leurs confréres, par une petitesse d'esprit, dont toute société est susceptible, semblaient poursuivre sur eux la mémoire de Richelieu ; ils les accablaient de dégoûts, & ne les regardaient pas

pas comme membres du parlement : il fallut qu'ils donnassent chacun 15000 livres pour les frais de la guerre, & pour acheter la tolérance de leurs confréres.

La grand-chambre, les enquêtes, les requêtes, la chambre des comptes, la cour des aides, qui avaient tant crié contre un impôt faible & nécessaire, qui n'allait pas à cent mille écus, fournirent une somme de près de dix millions de notre monnoie d'aujourd'hui, pour la subversion de la patrie. On leva douze mille hommes par arrêt du parlement : chaque porte cochére fournit un homme & un cheval. Cette cavalerie fut appellée *la cavalerie des portes cochéres*. Le coadjuteur avait un régiment à lui, qu'on nommait *le régiment de corinthe*, parce que le coadjuteur était archevêque titulaire de corinthe.

Sans les noms de roi de france, de grand Condé, de capitale du roiaume, cette guerre de la fronde eût été aussi ridicule que celle des Barberins ; on ne savait pourquoi on était en armes. Le prince de Condé assiégea cinq cens mille bourgeois avec huit mille soldats. Les parisiens sortaient en campagne ornés de plumes & de rubans ; leurs évolutions étaient le sujet de plaisanterie des gens du métier. Ils fuiaient dès qu'ils ren-

rencontraient deux cens hommes de l'armée roiale. Tout ſe tournait en raillerie : le régiment de *corinthe* ayant été battu par un petit parti, on appella cet échec *la première aux corinthiens.*

Ces vingt conſeillers, qui avaient fourni chacun quinze mille livres, n'eurent d'autres honneurs que d'être appellés les *quinzévingts.*

Le duc de Beaufort, l'idole du peuple & l'inſtrument dont on ſe ſervit pour le ſoulever, prince populaire, mais d'un eſprit borné, était publiquement l'objet des railleries de la cour & de la fronde même. On ne parlait jamais de lui que ſous le nom de roi des halles. Les troupes pariſiennes, qui ſortaient de paris & qui revenaient toûjours battues, étaient reçues avec des huées & des éclats de rire. On ne réparait ces petits échecs que par des couplets & des épigrammes. Les cabarets, & les autres maiſons de débauche, étaient les tentes où l'on tenait les conſeils de guerre, au milieu des plaiſanteries, des chanſons, & de la gaieté la plus diſſolue. La licence était ſi effrénée, qu'une nuit les principaux officiers de la fronde, aiant rencontré le ſaint ſacrement qu'on portait dans les ruës à un homme qu'on ſoupçonnait d'être mazarin, recon-

duiſi-

duisirent les prêtres à coups de plat d'épée.

. Enfin on vit le coadjuteur, archevêque de paris, venir prendre séance au parlement avec un poignard dans sa poche, dont on appercevait la poignée, & on criait : *voilà le bréviaire de notre archevêque.*

Au milieu de tous ces troubles, la noblesse s'assembla en corps aux augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût crû que c'était pour réformer l'état, & pour assembler les états généraux. C'était uniquement pour un tabouret, que la reine avait accordé à madame de Pons : peut-être n'y a-t-il jamais eû une preuve plus sensible de la légéreté d'esprit, qu'on reprochait alors aux français.

Les discordes civiles, qui désolaient l'angleterre précisément en même tems, servent bien à faire voir les caractéres des deux nations. Les anglais avaient mis dans leurs troubles civils, un acharnement mélancolique & une fureur raisonnée : ils donnaient de sanglantes batailles ; le fer décidait tout ; les échaffauts étaient dressés pour les vaincus ; leur roi pris en combattant fut amené devant une cour de justice, interrogé sur l'abus qu'on lui reprochait d'avoir
9 févr fait de son pouvoir, condamné à perdre la
1649. tête, & exécuté devant tout son peuple,

avec

avec autant d'ordre & avec les mêmes formalités de justice, que si on avait condamné un citoien criminel; sans que dans le cours de ces troubles horribles, londres se fût ressentie un moment des calamités attachées aux guerres civiles.

Les français au contraire se précipitaient dans les séditions, par caprice & en riant; les femmes étaient à la tête des factions; l'amour faisait & rompait les cabales. La duchesse de Longueville engagea Turenne, à peine maréchal de france, à faire révolter l'armée qu'il commandait pour le roi. Turenne n'y réussit pas : il quitta en fugitif l'armée dont il était général, pour plaire à une femme qui se moquait de sa passion : il devint de général du roi de france, lieutenant de dom Estevan de Gamarre, avec lequel il fut battu à retel par le maréchal du Plessis-Pralin. On connait ce billet du maréchal d'Hoquincourt à la duchesse de Montbazon, *Peronne est à la belle des belles.* On sait ces vers du duc de la Rochefoucault pour la duchesse de Longueville, lorsqu'il reçut au combat de saint antoine un coup de mousquet qui lui fit perdre quelque-tems la vue :

Pour mériter son cœur, pour plaire à ses beaux yeux,

J'ai

J'ai fait la guerre aux rois ; je l'aurais faite aux dieux.

La guerre finit & recommença à plusieurs reprises ; il n'y eut personne qui ne changeât souvent de parti. Le prince de Condé aiant ramené dans paris la cour triomphante, se livra au plaisir de la mépriser après l'avoir défendue, & ne trouvant pas qu'on lui donnât des récompenses proportionnées à sa gloire & à ses services, il fut le premier à tourner Mazarin en ridicule, à braver la reine, & à insulter le gouvernement qu'il dédaignait. Il écrivit, à ce qu'on prétend, au cardinal, *à l'illustrissimo signor faquino.* Il lui dit un jour, *adieu mars.* Il encouragea un marquis de Jarsai à faire une déclaration d'amour à la reine, & trouva mauvais qu'elle osât s'en offenser. Il se ligua avec le prince de Conti son frere, & le duc de Longueville, qui abandonnérent le parti de la fronde. On avait appellé la cabale du duc de Beaufort au commencement de la régence, celle des importans : on appellait celle de Condé, le parti des petits maîtres, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres traces que ce nom de petit Maître, qu'on applique aujourd'hui à la jeunesse avantageuse

avantageuſe & mal élevée, & le nom de frondeurs qu'on donne aux cenſeurs du gouvernement.

Le coadjuteur, qui s'était déclaré l'implacable ennemi du miniſtére, ſe réunit ſecrettement avec la cour, pour avoir un chapeau de cardinal, & il ſacrifia le prince de Condé au reſſentiment du miniſtre. Enfin ce prince, qui avait défendu l'état contre les ennemis, & la cour contre les révoltés; Condé couvert de gloire, s'étant toûjours conduit en héros, & jamais en homme habile, ſe vit arrêté priſonnier avec le prince de Conti & le duc de Longueville. Il eût pû gouverner l'état, s'il avait ſeulement voulu plaire; mais il ſe contentait d'être admiré. Le peuple de paris, qui avait fait des barricades pour un conſeiller-clerc preſque imbécile, fit des feux de joie lorſqu'on mena au donjon de vincennes le défenſeur & le héros de la france.

le 18 janvier 1650.

Un an après, ces mêmes frondeurs qui avaient vendu le grand Condé & les princes à la vengeance timide de Mazarin, forcérent la reine à ouvrir leurs priſons, & à chaſſer du roiaume ſon premier miniſtre. Condé revint aux acclamations de ce même peuple, qui l'avait tant haï. Sa pré-

préſence renouvella les cabales & les diſſenſions.

Le roiaume reſta dans cette combuſtion encor quelques années. Le gouvernement ne prit preſque jamais que des partis faibles & incertains : il ſemblait devoir ſuccomber ; mais les révoltés furent toûjours déſunis, & c'eſt ce qui ſauva la cour. Le coadjuteur, tantôt ami, tantôt ennemi du prince de Condé, ſuſcita contre lui une partie du parlement & du peuple : il oſa en même tems ſervir la reine en tenant tête à ce prince, & l'outrager en la forçant d'éloigner le cardinal Mazarin, qui ſe retira à cologne. La reine, par une contradiction trop ordinaire aux gouvernemens faibles, fut obligée de recevoir à la fois ſes ſervices & ſes offenſes, & de nommer au cardinalat ce même coadjuteur, l'auteur des barricades, qui avait contraint la famille roiale à ſortir de la capitale & à l'aſſiéger.



CHAPITRE

CHAPITRE QUATRIEME.

Suite de la guerre civile, jusqu'à la fin de la rebellion en 1654.

ENfin le prince de Condé se résout à une guerre, qu'il eût dû commencer du tems de la fronde, s'il avait voulu être le maître de l'état, ou qu'il n'aurait dû jamais faire, s'il avait été citoien. Il part de paris; il va soulever la guienne, le poitou & l'anjou; & mandier contre la france des secours des espagnols, dont il avait été le fléau le plus terrible.

Rien ne marque mieux la manie de ce tems, & le déréglement qui déterminait toutes les démarches, que ce qui arriva alors à ce prince. On lui envoia un courier de paris, avec des propositions qui devaient l'engager au retour & à la paix. Le courier se trompa; & au lieu d'aller à angerville, où était le prince, il alla à *augerville*. La lettre vint trop tard. Condé dit que s'il l'avait reçue plûtôt, il aurait accepté les propositions de paix; mais puisqu'il était déja assez loin de paris, ce n'était pas la peine d'y retour-

ner. Ainſi l'équivoque d'un courier, & le pur caprice de ce prince, replongérent la france dans la guerre civile.

déc. 1651. Alors le cardinal Mazarin, qui du fond de ſon exil à cologne avait gouverné la cour, rentra dans le roiaume, moins en miniſtre qui revenait reprendre ſon poſte, qu'en ſouverain qui ſe remettait en poſſeſſion de ſes états : il était conduit par une petite armée de ſept-mille hommes levés à ſes dépens, c'eſt-à-dire, avec l'argent du roiaume, qu'il s'était approprié.

On fait dire au roi dans une déclaration de ce tems-là, que le cardinal avait en effet levé ces troupes de ſon argent : ce qui doit confondre l'opinion de ceux qui ont écrit qu'à ſa premiére ſortie du roiaume, Mazarin s'était trouvé dans l'indigence. Il donna le commandement de ſa petite armée au maréchal d'Hoquincourt. Tous les officiers portaient des écharpes vertes ; c'était la couleur des livrées du cardinal. Chaque parti avait alors ſon écharpe. La blanche était celle du roi ; l'iſabelle, celle du prince de Condé. Il était étonnant que le cardinal Mazarin, qui avait juſques alors affecté tant de modeſtie, eût la hardieſſe de faire porter ſes livrées à une armée, comme s'il

avait

avait un parti différent de celui de son maître : mais il ne put résister à cette vanité. La reine l'approuva. Le roi, déja majeur, & son frere, allérent au-devant de lui.

Aux premiéres nouvelles de son retour, Gaston d'Orléans, frere de Louis XIII, qui avait demandé l'éloignement du cardinal, leva des troupes dans paris, sans trop savoir à quoi elles feraient emploiées. Le parlement renouvella ses arrêts : il proscrivit Mazarin, & mit sa tête à prix. Il fallut chercher dans les regiftres, quel était le prix d'une tête ennemie du roiaume. On trouva que sous Charles IX, on avait promis par arrêt cinquante-mille écus à celui qui représenterait l'amiral Coligni mort ou vif. On crut très-sérieusement procéder en régle en mettant ce même prix à l'assassinat d'un cardinal premier ministre. Cette proscription ne donna à personne la tentation de mériter les cinquante-mille écus, qui après tout n'eussent point été paiés. Chez une autre nation & dans un autre tems, un tel arrêt eût trouvé des exécuteurs ; mais il ne servit qu'à faire de nouvelles plaisanteries. Les Blots & les Marigny, beaux esprits qui portaient la gaieté dans les tumultes

de ces troubles, firent afficher dans paris une répartition de cent-cinquante mille livres; tant, pour qui couperait le nez au cardinal; tant, pour une oreille; tant, pour un œil; tant, pour le faire eunuque. Ce ridicule fut tout l'effet de la proscription. Le cardinal de son côté, n'emploiait contre ses ennemis, ni le poison, ni l'assassinat; & malgré l'aigreur & la manie de tant de partis & de tant de haines, on ne commit pas beaucoup de grands crimes. Les chefs de partis furent peu cruels, & les peuples peu furieux: car ce n'était pas une guerre de religion.

déc. 1651. L'esprit de vertige qui régnait en ce tems posséda si bien tout le corps du parlement de paris, qu'après avoir solennellement ordonné un assassinat dont on se moquait, il rendit un arrêt, par lequel plusieurs conseillers devaient se transporter sur la frontiére, pour informer contre l'armée du cardinal Mazarin, c'est-à-dire, contre l'armée roiale.

Deux conseillers furent assez imprudens pour aller avec quelques plaisans, faire rompre les ponts par où le cardinal devait passer: ils furent faits prisonniers par les troupes du roi, relâchés avec indulgence, & moqués de tous les partis.

Précisément

Précisément dans le tems que cette compagnie s'abandonnait à ces extrémités contre le ministre du roi, elle déclarait criminel de leze-majesté le prince de Condé, qui n'était armé que contre ce ministre ; & par un renversement d'esprit, que toutes les démarches précédentes rendent croiable, elle ordonna que les nouvelles troupes de Gaston duc d'Orléans marcheraient contre Mazarin ; & elle défendit en même-tems qu'on prît aucuns deniers dans les recettes publiques pour les soudoier.

On ne pouvait attendre autre chose d'une compagnie de magistrats, qui jettée hors de sa sphére, & ne connaissant ni ses droits, ni son pouvoir réel, ni les affaires politiques, ni la guerre, s'assemblant & décidant en tumulte, prenait des partis ausquels elle n'avait pas pensé le jour d'auparavant, & dont elle-même s'étonnait ensuite.

Le parlement de bordeaux servait alors le prince de Condé ; mais il tint une conduite plus uniforme, parce qu'étant plus éloigné de la cour, il était moins agité par des factions opposées. Des objets plus considérables intéressaient toute la france.

Condé, ligué avec les espagnols, était en campagne contre le roi ; & Turenne aiant quitté ces mêmes espagnols, avec lesquels il avait été battu à rétel, venait de faire sa paix avec la cour, & commandait l'armée roiale. L'épuisement des finances ne permettait ni à l'un ni à l'autre des deux partis, d'avoir de grandes armées ; mais de petites ne décidaient pas moins du sort de l'état. Il y a des tems où cent-mille hommes en campagne peuvent à peine prendre deux villes : il y en a d'autres où une bataille entre sept ou huit-mille hommes peut renverser un trône ou l'affermir.

Louis XIV, élevé dans l'adversité, allait avec sa mére, son frére, & le cardinal Mazarin, de province en province, n'aiant pas autant de troupes autour de sa personne, à beaucoup-près, qu'il en eut depuis en tems de paix pour sa seule garde. Cinq à six-mille hommes, les uns envoiés d'espagne, les autres levés par les partisans du prince de Condé, le poursuivaient au cœur de son roiaume.

Le prince de Condé courait cependant de bordeaux à montauban, prenait des villes, & grossissait par-tout son parti.

Toute l'espérance de la cour était dans

le

le maréchal de Turenne. L'armée roiale se trouva auprès de gien, sur la loire. Celle du prince de Condé était à quelques lieuës sous les ordres du duc de Nemours & du duc de Beaufort. Les divisions de ces deux généraux allaient être funestes au parti du prince. Le duc de Beaufort était incapable du moindre commandement. Le duc de Nemours passait pour être plus brave & plus aimable qu'habile. Tous deux ensemble ruinaient leur armée. Les soldats savaient que le grand Condé était à cent lieuës de-là & se croiaient perdus, lorsqu'au milieu de la nuit un courier se présenta dans la forêt d'Orléans devant les grandes gardes. Les sentinelles reconnurent dans ce courier le prince de Condé lui-même, qui venait d'agen à travers mille avantures, & toûjours déguisé, se mettre à la tête de son armée.

Sa présence faisait beaucoup, & cette arrivée imprévûë encor davantage. Il savait que tout ce qui est soudain & inespéré, transporte les hommes. Il profita à l'instant de la confiance & de l'audace qu'il venait d'inspirer. Le grand talent de ce prince dans la guerre était de prendre en un instant les résolutions les plus hardies, & de les exécuter avec non moins de

prudence que de promptitude.

avril 1652. L'armée roiale était séparée en deux corps. Condé fondit sur celui qui était à blenau, commandé par le maréchal d'Hoquincourt; & ce corps fut dissipé en même-tems qu'attaqué. Turenne n'en put être averti. Le cardinal Mazarin effraié, courut à gien au milieu de la nuit, réveiller le roi qui dormait, pour lui apprendre cette nouvelle. Sa petite cour fut consternée; on proposa de sauver le roi par la fuite, & de le conduire secrettement à bourges. Le prince de Condé victorieux, approchait de gien; la désolation & la crainte augmentaient. Turenne par sa fermeté rassura les esprits, & sauva la cour par son habileté: il fit, avec le peu qui lui restait de troupes, des mouvemens si heureux, profita si bien du terrein & du tems, qu'il empêcha Condé de poursuivre son avantage. Il fut difficile alors de décider, lequel avait acquis plus d'honneur, ou de Condé victorieux, ou de Turenne, qui lui avait arraché le prix de sa victoire. Il est vrai que dans ce combat de blenau, si long-tems célébre en france, il n'y avait pas eû quatre-cens hommes de tués; mais le prince de Condé n'en fut pas moins sur le point de se rendre maître de toute la famille

famille roiale, & d'avoir entre ses mains son ennemi, le cardinal Mazarin. On ne pouvait guéres voir un plus petit combat, de plus grands intérêts, & un danger plus pressant.

Condé, qui ne se flatait pas de surprendre Turenne, comme il avait surpris d'Hoquincourt, fit marcher son armée vers paris : il se hâta d'aller dans cette ville jouir de sa gloire, & des dispositions favorables d'un peuple aveugle. L'admiration qu'on avait pour ce dernier combat, dont on éxagérait encor toutes les circonstances, la haine qu'on portait à Mazarin, le nom & la présence du grand Condé, semblaient d'abord le rendre maître absolu de la capitale. Mais dans le fond, tous les esprits étaient divisés ; chaque parti était subdivisé en factions, comme il arrive dans tous les troubles. Le coadjuteur devenu cardinal de Retz, raccommodé en apparence avec la cour qui le craignait & dont il se défiait, n'était plus le maître du peuple, & ne jouait plus le principal rôle. Il gouvernait le duc d'Orléans, & était opposé à Condé. Le parlement flotait entre la cour, le duc d'Orléans, & le prince, quoique tout le monde s'accordât à crier contre Mazarin. Chacun ménageait en se-

cret des intérêts particuliers; le peuple était une mer orageuse, dont les vagues étaient poussées au hazard par tant de vents contraires. On fit promener dans paris la châsse de sainte Géneviéve, pour obtenir l'expulsion du cardinal ministre; & la populace ne doura pas que cette sainte n'opérât ce miracle comme elle donne de la pluie.

On ne voiait que négociations entre les chefs des partis, députations du parlement, assemblées des chambres, séditions dans la populace, gens de guerre dans la campagne. On montait la garde à la porte des monastéres. Le prince avait appellé les espagnols à son secours. Charles IV, ce duc de lorraine, chassé de ses états, & à qui il restait pour tout bien une armée de huit-mille hommes, qu'il vendait tous les ans au roi d'espagne, vint auprès de paris, avec cette armée. Le cardinal Mazarin lui offrit plus d'argent pour s'en retourner que le prince de Condé ne lui en avait donné pour venir. Le duc de Lorraine quitta bientôt la france après l'avoir désolée sur son passage, emportant l'argent des deux partis.

Condé resta donc dans paris, avec un pouvoir qui diminua tous les jours, & une armée plus faible encor. Turenne mena le

le roi & sa cour vers paris. Le roi, à l'âge de quinze ans, vit de la hauteur de charonne la bataille saint-antoine, où ces deux généraux firent avec si peu de troupes de si grandes choses, que la réputation de l'un & de l'autre, qui semblait ne pouvoir plus croître, en fut augmentée.

Le prince de Condé avec un petit nombre des seigneurs de son parti, suivi de peu de soldats, soûtint & repoussa l'effort de l'armée roiale. Le roi regardait ce combat du haut d'une éminence avec Mazarin. Le duc d'Orléans, incertain du parti qu'il devait prendre, restait dans son palais du luxembourg. Le cardinal de Retz était cantonné dans son archevêché. Le parlement attendait l'issue de la bataille, pour donner quelque arrêt. La reine en larmes était prosternée dans sa chapelle. Le peuple, qui craignait alors également, & les troupes du roi & celles de monsieur le prince, avait fermé les portes de la ville, & ne laissait plus entrer ni sortir personne, pendant que ce qu'il y avait de plus grand en france, s'acharnait au combat & versait son sang dans le faubourg. Ce fut là que le duc de la Rochefoucault, juillet si illustre par son courage & par son es- 1652. prit, reçut un coup au-dessus des yeux,

qui lui fit perdre la vuë pour quelque tems. On ne voiait que jeunes seigneurs tués ou blessés, qu'on rapportait à la porte sainte-antoine, qui ne s'ouvrait point.

Enfin mademoiselle, fille de Gaston, prenant le parti de Condé, que son pére n'osa secourir, fit ouvrir les portes aux blessés, & eut la hardiesse de faire tirer sur les troupes du roi le canon de la bastille. L'armée roiale se retira : Condé n'acquit que de la gloire ; mais mademoiselle se perdit pour jamais dans l'esprit du roi son cousin par cette action violente ; & le cardinal Mazarin, qui savait l'extrême envie qu'avait mademoiselle d'épouser une tête couronnée, dit alors : *ce canon - là vient de tuer son mari.*

La plûpart de nos historiens n'étalent à leurs lecteurs que ces combats & ces prodiges de courage & de politique : mais qui saurait quels ressorts honteux il fallait faire jouer, dans quelles miséres on était obligé de plonger les peuples, & à quelles bassesses on était réduit, verrait la gloire des héros de ce tems-là avec plus de pitié que d'admiration. On en peut juger par les seuls traits que rapporte Gourville, homme attaché à monsieur le prince. Il avoue que lui-même, pour lui procurer de l'argent

gent, vola celui d'une recette, & qu'il alla prendre dans son logis un directeur des postes, à qui il fit paier une rançon : & il rapporte ces violences comme des choses ordinaires.

Après le sanglant & inutile combat de saint-antoine, le roi ne put rentrer dans paris, & le prince n'y put demeurer longtems. Une émotion populaire, & le meurtre de plusieurs citoiens dont on le crut l'auteur, le rendirent odieux au peuple. Cependant il avait encor sa brigue au parlement. Ce corps, peu intimidé alors par une cour errante, & chassée en quelque façon de la capitale, pressé par les cabales du duc d'Orléans & du prince, déclara par un arrêt le duc d'Orléans lieutenant-général du roiaume, quoique le roi fût majeur : c'était le même titre qu'on avait donné au duc de Maienne du tems de la ligue. Le prince de Condé fut nommé généralissime des armées. La cour irritée ordonna au parlement de se transférer à pontoise : quelques conseillers obéirent. On vit ainsi deux parlemens, qui se contestaient l'un à l'autre leur autorité ; qui donnaient des arrêts contraires, & qui par-là se seraient rendus le mépris du peuple, s'ils ne s'étaient toûjours accordés à de-

20 juillet 1652.

mander

mander l'expulsion de Mazarin : tant la haine contre ce ministre semblait alors le devoir essentiel d'un français.

Il ne se trouva dans ce tems aucun parti qui ne fût faible : celui de la cour l'était autant que les autres : l'argent & les forces manquaient à tous : les factions se multipliaient : les combats n'avaient produit de chaque côté que des pertes & des regrets. La cour se vit obligée de sacrifier encor Mazarin, que tout le monde appellait la cause des troubles, & qui n'en

12 avril 1652. était que le prétexte. Il sortit une seconde fois du roiaume : pour surcroît de honte, il fallut que le roi donnât une déclaration publique, par laquelle il renvoiait son ministre, en vantant ses services, & en se plaignant de son exil.

9 févr 1649. Charles premier, roi d'angleterre, venait de perdre la tête sur un échafaut, pour avoir dans le commencement des troubles, abandonné le sang de Strafford son ami, à son parlement. Louis XIV, au contraire, devint le maître paisible de son roiaume en souffrant l'exil de Mazarin. Ainsi les mêmes faiblesses eurent des succès bien différens. Le roi d'angleterre, en abandonnant son favori, enhardit un peuple qui respirait la guerre & qui haïs-

sait

fait les rois : & Louis XIV, ou plûtôt la reine mere, en renvoiant le cardinal, ôta tout prétexte de révolte à un peuple las de la guerre, & qui aimait la roiauté.

Le cardinal à peine parti pour aller à bouillon, lieu de sa nouvelle retraite ; les citoiens de paris, de leur seul mouvement, députérent au roi pour le supplier de revenir dans sa capitale. Il y entra ; & tout y fut si paisible, qu'il eût été difficile d'imaginer que quelques jours auparavant tout avait été dans la confusion. Gaston d'Orléans, malheureux dans ses entreprises qu'il ne sut jamais soûtenir, fut relégué à blois, où il passa le reste de sa vie dans le repentir ; & il fut le deuxiéme fils de Henri le grand, qui mourut sans beaucoup de gloire. Le cardinal de Retz, peut-être aussi imprudent que sublime & audacieux, fut arrêté dans le louvre ; & après avoir été conduit de prison en prison, il mena long-tems une vie errante, qu'il finit enfin dans la retraite, où il acquit des vertus que son grand courage n'avait pû connaître dans les agitations de sa fortune.

Quelques conseillers, qui avaient le plus abusé de leur ministére, paiérent leurs démarches

marches par l'exil : les autres ſe renfermérent dans les bornes de la magiſtrature ; & quelques-uns s'attachérent à leur devoir par une gratification annuelle de cinq cens écus, que Fouquet, procureur-général & ſurintendant des finances, leur fit donner ſous-main. *

Le prince de Condé cependant, abandonné en france de preſque tous ſes partiſans & mal ſecouru des eſpagnols, continuait ſur les frontiéres de la champagne une guerre malheureuſe. Il reſtait encor des factions dans bordeaux ; mais elles furent bientôt appaiſées.

mars 1653. Ce calme du roiaume était l'effet du banniſſement du cardinal Mazarin : cependant à peine fut-il chaſſé par le cri général des français, & par une déclaration du roi, que le roi le fit revenir. Il fut étonné de rentrer dans paris, tout-puiſſant & tranquille. Louis XIV le reçut comme un pére, & le peuple comme un maître. On lui fit un feſtin à l'hôtel-de-ville, au milieu des acclamations des citoiens : il jetta de l'argent à la populace ; mais on dit que dans la joie d'un ſi heureux changement, il marqua du mépris pour notre inconſtance

* Mémoires de Gourville.

tance. Les officiers du parlement après avoir mis ſa tête à prix comme celle d'un voleur public, briguérent preſque tous l'honneur de venir lui demander ſa protection ; & ce même parlement peu de tems après 27 mars 1653.
condamna par contumace le prince de Condé à perdre la vie ; changement ordinaire dans de pareils tems, & d'autant plus humiliant, que l'on condamnait par des arrêts celui dont on avait ſi long-tems partagé les fautes.

On vit le cardinal, qui preſſait cette condamnation de Condé, marier au prince de Conti ſon frére l'une de ſes niéces ; preuve que le pouvoir de ce miniſtre allait être ſans bornes.



CHAPITRE CINQUIEME.

Etat de la france, jusqu'à la mort du cardinal Mazarin en 1661.

PEndant que l'état avait été ainsi déchiré au-dedans, il avait été attaqué & affaibli au-dehors. Tout le fruit des batailles de rocroi, de lens & de norlingue fut perdu. La place importante de dunkerque fut reprise par les espagnols : ils chassérent les français de barcelone; ils reprirent casal en italie. Cependant, malgré les tumultes d'une guerre civile, & le poids d'une guerre étrangére, le cardinal Mazarin avait été assez habile & assez heureux pour conclure cette célébre paix de Westphalie, par laquelle l'empereur & l'empire vendírent au roi & à la couronne de france, la souveraineté de l'alsace, pour trois millions de livres paiables à l'archiduc; c'est-à-dire, pour six millions d'aujourd'hui. Par ce traité, devenu pour l'avenir la base de tous les traités, un nouvel électorat fut créé pour la maison de baviére. Les droits de tous les princes & des

des villes impériales, les priviléges des moindres gentils-hommes allemans furent confirmés. Le pouvoir de l'empereur fut restraint dans des bornes étroites, & les français joints aux suédois devinrent les législateurs de l'empire. Cette gloire de la france était au moins en partie dûë aux armes de la suéde. Gustave-Adolphe avait commencé d'ébranler l'empire. Ses généraux avaient encor poussé allez loin leurs conquêtes sous le gouvernement de sa fille Christine. Son général Vrangel était près d'entrer en autriche. Le comte de Konigsmark était maître de la moitié de la ville de prague, & assiégeait l'autre, lorsque cette paix fut concluë. Pour accabler ainsi l'empereur, il n'en coûta guéres à la france qu'un million par an donné aux suédois.

Aussi la suéde obtint par ces traités de plus grands avantages que la france: elle eut la poméranie, beaucoup de places, & de l'argent. Elle força l'empereur de faire passer entre les mains des luthériens des bénéfices qui appartenaient aux catholiques romains. Rome cria à l'impiété, & dit que la cause de Dieu était trahie. Les protestans se vantérent qu'ils avaient sanctifié l'ouvrage de la paix, en dépouil-

dépouillant des papistes. L'intérêt seul fit parler tout le monde.

L'espagne n'entra point dans cette paix, & avec assez de raison ; car voiant la france plongée dans les guerres civiles, le ministére espagnol espéra profiter de nos divisions. Les troupes allemandes licentiées devinrent aux espagnols un nouveau secours. L'empereur depuis la paix de munster fit passer en flandre, en quatre ans de tems, près de trente-mille hommes. C'était une violation manifeste des traités ; mais ils ne sont presque jamais exécutés autrement.

Les ministres de madrid eûrent, dans ce traité de Westaphlie, l'adresse de faire une paix particuliére avec la hollande. La monarchie espagnóle fut enfin trop heureuse de n'avoir plus pour ennemis ; & de reconnaître pour souverains, ceux qu'elle avait traités si long-tems de rebelles, indignes de pardon. Ces républicains augmentérent leurs richesses, & affermirent leur grandeur & leur tranquilité, en traitant avec l'espagne, sans rompre avec la france.

en 1653. Ils étaient si puissans, que dans une guerre qu'ils eurent quelque-tems après avec l'angleterre, ils mirent en mer cent vaisseaux

vaisseaux de ligne; & la victoire demeura souvent indécise entre Black l'amiral anglais, & Tromp l'amiral de hollande, qui étaient tous deux sur mer ce que les Condé & les Turenne étaient sur terre. La france n'avait pas en ce tems dix vaisseaux de cinquante piéces de canon qu'elle pût mettre en mer : sa marine s'anéantissait de jour en jour.

Louis XIV se trouva donc en 1653 maître absolu du roiaume, encor ébranlé des secousses qu'il avait reçues; rempli de désordres en tout genre d'administration, mais plein de ressources; n'aiant aucun allié, excepté la savoie, pour faire une guerre offensive, & n'aiant plus d'ennemis étrangers que l'espagne, qui était alors en plus mauvais état que la france. Tous les français qui avaient fait la guerre civile, étaient soumis, hors le prince de Condé & quelques-uns de ses partisans, dont un ou deux lui étaient demeurés fidèles par amitié & par grandeur d'ame, comme le comte de Coligni & Bouteville; & les autres, parce que la cour ne voulut pas les acheter assez chérement.

Condé, devenu général des armées espagnoles, ne put relever un parti qu'il avait affaibli lui-même par la destruction de leur

infanterie

infanterie aux journées de rocroi & de lens. Il combattait avec des troupes nouvelles, dont il n'était pas le maître, contre les vieux régimens français, qui avaient appris à vaincre sous lui, & qui étaient commandés par Turenne.

Le sort de Turenne & de Condé fut d'être toûjours vainqueurs, quand ils combattirent ensemble à la tête des français, & d'être battus, quand ils commandérent les espagnols.

Turenne avait à peine sauvé les débris de l'armée d'espagne à la bataille de rétel, lorsque de général du roi de france, il s'était fait le lieutenant d'un général espagnol : le prince de Condé eut le même sort devant arras. L'archiduc & lui assiégeaient
25 août 1654. cette ville. Turenne les assiégea dans leur camp, & força leurs lignes : les troupes de l'archiduc furent mises en fuite. Condé, avec deux régimens de français & de lorrains, soûtint seul les efforts de l'armée de Turenne; & tandis que l'archiduc fuiait, il battit le maréchal d'Hoquincourt, il repoussa le maréchal de la Ferté, & se retira victorieux en couvrant la retraite des espagnols vaincus. Aussi le roi d'espagne lui écrivit ces propres paroles : *J'ai sû que tout était perdu, & que vous avez tout conservé.* Il

Il est difficile de dire ce qui fait perdre ou gagner les batailles ; mais il est certain que Condé était un des grands hommes de guerre qui eussent jamais paru, & que l'archiduc & son conseil ne voulurent rien faire à cette journée de ce que Condé avait proposé.

Arras sauvé, les lignes forcées, & l'archiduc mis en fuite, comblérent Turenne de gloire, & on observa que dans la lettre écrite au nom du roi au parlement * sur cette victoire, on y attribua le succès de toute la campagne au cardinal Mazarin, & qu'on ne fit pas même mention du nom de Turenne. Le cardinal s'était trouvé en effet à quelques lieues d'arras avec le roi. Il était même entré dans le camp au siége de stenai, que Turenne avait pris avant de secourir arras. On avait tenu devant le cardinal des conseils de guerre. Sur ce fondement il s'attribua l'honneur des événemens, & cette vanité lui donna un ridicule que toute l'autorité du ministére ne put effacer.

Le roi ne se trouva point à la bataille d'arras, & aurait pû y être : il était allé à la tranchée au siége de stenai : mais le cardinal

* Dattée de vincennes du 21 septembre 1654.

cardinal Mazarin ne voulut pas qu'il exposât davantage sa personne, à laquelle le repos de l'état & la puissance du ministre semblaient attachés.

D'un côté, Mazarin maître absolu de la france & du jeune roi ; de l'autre, dom Louis de Haro, qui gouvernait l'espagne & Philippe IV, continuaient sous le nom de leurs maîtres cette guerre peu vivement soûtenue. Il n'était pas encor question dans le monde du nom de Louis XIV, & jamais on n'avait parlé du roi d'espagne. Il n'y avait alors aucune tête couronnée en europe qui eût une gloire personnelle. La seule Christine, reine de suéde, gouvernait par elle-même, & soûtenait l'honneur du trône, abandonné, ou flétri, ou inconnu dans les autres états.

Charles II, roi d'angleterre, fugitif en france avec sa mere & son frere, y traînait ses malheurs & ses espérances. Un simple citoien avait subjugué l'angleterre, l'écosse & l'irlande. Cromwel, cet usurpateur digne de régner, avait pris le nom de protecteur, & non celui de roi ; parce que les anglais savaient jusqu'où les droits de leurs rois devaient s'étendre, & ne connaissaient pas quelles étaient les bornes de l'autorité d'un protecteur.

Il affermit son pouvoir en sachant le réprimer à propos : il n'entreprit point sur les priviléges dont le peuple était jaloux : il ne logea jamais de gens de guerre dans la cité de londres : il ne mit aucun impôt dont on pût murmurer : il n'offensa point les yeux par trop de faste : il ne se permit aucun plaisir : il n'accumula point de trésors : il eut soin que la justice fût observée avec cette impartialité impitoiable, qui ne distingue point les grands des petits.

Le frére de *Pantaléon* Sâ ambassadeur de portugal en angleterre, aiant cru que sa licence serait impunie, parce que la personne de son frére était sacrée, insulta des citoiens de londres, & en fit assassiner un pour se venger de la résistance des autres : il fut condamné à être pendu. Cromwel, qui pouvait lui faire grace, le laissa exécuter, & signa le lendemain un traité avec l'ambassadeur.

Jamais le commerce ne fut si libre ni si florissant : jamais l'angleterre n'avait été si riche. Ses flotes victorieuses faisaient respecter son nom dans toutes les mers, tandis que Mazarin, uniquement occupé de dominer & de s'enrichir, laissait languir dans la france la justice, le commerce, la marine, & même les finances. Maître

de la france, comme Cromwel de l'angleterre, après une guerre civile, il eût pû faire pour le païs qu'il gouvernait, ce que Cromwel avait fait pour le sien : mais il était étranger, & l'ame de Mazarin qui n'avait pas la barbarie de celle de Cromwel, n'en avait pas aussi la grandeur.

Toutes les nations de l'europe, qui avaient négligé l'alliance de l'angleterre sous Jacques premier & sous Charles, la briguérent sous le protecteur. La reine Christine elle-même, quoiqu'elle eût détesté le meurtre de Charles premier, entra dans l'alliance d'un tyran qu'elle estimait.

Mazarin & dom Louis de Haro prodiguérent à l'envi leur politique, pour s'unir avec le protecteur. Il goûta quelquetems la satisfaction de se voir courtisé par les deux plus puissants roiaumes de la chrétienté.

Le ministre espagnol lui offrait de l'aider à prendre calais : Mazarin lui proposait d'assiéger dunkerque, & de lui remettre cette ville. Cromwel avait à choisir entre les clés de la france & celles de la flandre. Il fut beaucoup sollicité aussi par Condé : mais il ne voulut point négocier avec un prince, qui n'avait plus pour lui

que

que son nom, & qui était sans parti en france, & sans pouvoir chez les espagnols.

Le protecteur se détermina pour la france, mais sans faire de traité particulier, & sans partager des conquêtes par avance : il voulait illustrer son usurpation par de plus grandes entreprises. Son dessein était d'enlever l'amérique aux espagnols : mais ils furent avertis à tems. Les amiraux de mai
Cromwel leur prirent du moins la jamaïque, province que les anglais possédent 1655.
encor, & qui assure leur commerce dans le nouveau monde. Ce ne fut qu'après l'expédition de la jamaïque, que Cromwel signa son traité avec le roi de france, mais sans faire encore mention de dunkerque. Le protecteur traita d'égal à égal : il força le roi à lui donner le titre de frére dans ses lettres. Son secrétaire signa avant le plénipotentiaire de france, dans la minute du traité, qui resta en angleterre : mais il traita véritablement en supérieur, en obligeant le roi de france de faire sortir nov.
de ses états Charles II & le duc d'York, 1655.
petits fils de Henri IV, à qui la france devait un azile.

Tandis que Mazarin faisait ce traité, Charles II lui demandait une de ses niéces en mariage. Le mauvais état de ses

affaires, qui obligeait ce prince à cette démarche, fut ce qui lui attira un refus. On a même soupçonné le cardinal d'avoir voulu marier au fils de Cromwel celle qu'il refusait au roi d'angleterre. Ce qui est sûr, c'est que lorsqu'il vit ensuite le chemin du trône moins fermé à Charles II, il voulut renouer ce mariage: mais il fut refusé à son tour.

La mére de ces deux princes, Henriette de france, fille de Henri le grand, demeurée en france sans secours, fut réduite à conjurer le cardinal d'obtenir au moins de Cromwel qu'on lui paiât son douaire. C'était le comble des humiliations les plus douloureuses, de demander une subsistance à celui qui avait versé le sang de son mari sur un échafaut. Mazarin fit de faibles instances en angleterre au nom de cette reine, & lui annonça qu'il n'avait rien obtenu. Elle resta à paris dans la pauvreté, & dans la honte d'avoir imploré la pitié de Cromwel, tandis que ses enfans allaient dans l'armée de Condé & de dom Juan d'autriche apprendre le métier de la guerre contre la france qui les abandonnait.

Les enfans de Charles premier chassés de france, se réfugiérent en espagne. Les ministres espagnols éclatérent dans toutes les

les cours, & sur-tout à rome, de vive voix & par écrit, contre un cardinal qui sacrifiait, disaient-ils, les loix divines & humaines, l'honneur & la religion, au meurtrier d'un roi, & qui chassait de france Charles II & le duc d'York, cousins de Louis XIV, pour complaire au bourreau de leur pere. Pour toute réponse aux cris des espagnols, on produisit les offres qu'ils avaient faites eux-mêmes au protecteur.

La guerre continuait toûjours en flandre avec des succès divers. Turenne aiant assiégé valencienne, avec le maréchal de la Ferté, éprouva le même revers que Condé avait essuié devant arras. Le prince, secondé alors de dom Juan d'autriche, 17 juillet 1656.
plus digne de combattre à ses côtés que n'était l'archiduc, força les lignes du maréchal de la Ferté, le prit prisonnier, & délivra valencienne. Turenne fit ce que Condé avait fait dans une déroute pareille. Il sauva l'armée battue, & fit tête partout à l'ennemi : il alla même un mois après assiéger & prendre la petite ville de la capelle. C'était peut-être la premiére fois qu'une armée battue avait osé faire un siége.

Cette marche de Turenne si estimée,

après laquelle la capelle fut prise, fut éclipsée par une marche plus belle encor du prince de Condé. Turenne assiégeait à peine cambrai, que Condé, suivi de deux mille
30 mai 1658. chevaux, perça à travers l'armée des assiégeans; & aiant renversé tout ce qui voulait l'arrêter, il se jetta dans la ville. Les citoiens reçurent à genoux leur libérateur. Ainsi ces deux hommes opposés l'un à l'autre, déploiaient les ressources de leur génie. On les admirait dans leurs retraites comme dans leurs victoires; dans leur bonne conduite, & dans leurs fautes même qu'ils savaient toûjours réparer. Leurs talens arrêtaient tour-à-tour les progrès de l'une & l'autre monarchie : mais le désordre des finances en espagne & en france était encor un plus grand obstacle à leurs succès.

La ligue faite avec Cromwel donna enfin à la france une supériorité plus marquée : d'un côté, l'amiral Blac alla brûler les gallions d'espagne auprès des îles canaries, & leur fit perdre les seuls trésors avec lesquels la guerre pouvait se soûtenir : de l'autre, vingt vaisseaux anglais vinrent bloquer le port de dunkerque, & six mille vieux soldats qui avaient fait la révolution d'angleterre, renforcérent l'armée de Turenne.

Alors

Alors dunkerque, la plus importante place de la flandre, fut assiégée par mer & par terre. Condé & dom Juan d'autriche, aiant ramassé toutes leurs forces, se presentérent pour la secourir. L'europe avait les yeux sur cet événement. Le cardinal Mazarin mena Louis XIV auprès du théâtre de la guerre, sans lui permettre d'y monter, quoiqu'il eût près de vingt ans. Ce prince se tint dans calais, tandis que son armée attaqua celle d'espagne près des dunes, & qu'elle remporta la plus belle victoire dont on eût entendu parler depuis la journée de rocroi.

14 juin 1658.

Le génie du prince de Condé ne put rien ce jour là contre les meilleures troupes de france & d'angleterre. L'armée espagnole fut détruite. Dunkerque se rendit bientôt après. Le roi accourut avec son ministre pour voir passer la garnison. Le cardinal ne laissa paraître Louis XIV, ni comme guerrier, ni comme roi : il n'avait pas d'argent à distribuer aux soldats : à peine était-il servi : il allait manger chez Mazarin, ou chez le vicomte de Turenne, quand il allait à l'armée. Cet oubli de la dignité roiale n'était pas dans Louis XIV l'effet du mépris pour le faste, mais celui du dérangement de ses affai-

res, & du soin que le cardinal avait de réunir pour soi-même la splendeur & l'autorité.

Louis n'entra dans dunkerque que pour la rendre au lord Lockhart, ambassadeur de Cromwel. Mazarin essaia si par quelque finesse il pourrait éluder le Traité, & ne pas remettre la place. Mais Lockhart menaça, & la fermeté anglaise l'emporta sur l'habileté italienne.

Plusieurs personnes ont assuré que le cardinal, qui s'était attribué l'événement d'arras, voulut engager Turenne à lui céder encor l'honneur de la bataille des dunes. Du Bec-crépin comte de Moret vint, dit-on, de la part du ministre proposer au général d'écrire une lettre, par laquelle il parût que le cardinal avait arrangé lui-même tout le plan des opérations. Turenne reçut avec mépris ces insinuations, & ne voulut point donner un aveu, qui eût produit la honte d'un général d'armée, & le ridicule d'un homme d'église. Mazarin, qui avait eû cette faiblesse, eut celle de rester brouillé jusqu'à sa mort avec Turenne.

13 sept. 1658. Quelque tems après le siége de dunkerque, Cromwel mourut à l'âge de 55 ans, au milieu des projets qu'il faisait pour l'affermissement

fermissement de sa puissance, & pour la gloire de sa nation. Il avait humilié la hollande, imposé les conditions d'un traité au portugal, vaincu l'espagne, & forcé la france à briguer son alliance. Il avait dit depuis peu, en apprenant avec quelle hauteur ses amiraux s'étaient conduits à lisbonne : *je veux qu'on respecte la république anglaise, autant qu'on a respecté autre fois la république romaine.* Il est faux qu'il ait fait l'enthousiaste & le prophéte à sa mort, comme l'ont débité quelques écrivains : mais il est sûr qu'il mourut avec la fermeté d'ame qu'il avait montrée toute sa vie. Il fut enterré en monarque légitime, & laissa la réputation du plus habile des fourbes, du plus intrépide des capitaines, d'un usurpateur sanguinaire, & d'un souverain qui avait su régner.

Le chevalier Temple prétend que Cromwel avait voulu avant sa mort s'unir avec l'espagne contre la france, & se faire donner calais avec le secours des espagnols, comme il avait eû dunkerque par les mains des français. Rien n'était plus dans son caractére & dans sa politique. Il eût été l'idole du peuple anglais, en dépouillant ainsi, l'une après l'autre, deux nations que la sienne haïssait également. La mort

 renversa

renversa ses grands desseins, sa tyrannie, & la grandeur de l'angleterre.

Il est à remarquer qu'on porta le deuil de Cromwel a la cour de france, & que mademoiselle fut la seule qui ne rendit point cet hommage à la mémoire du meurtrier d'un roi son parent.

Richard Cromwel succéda paisiblement & sans contradiction au protectorat de son pére, comme un prince de galles aurait succédé à un roi d'angleterre. Richard fit voir que du caractére d'un seul homme dépend souvent la destinée d'un état. Il avait un génie bien contraire à celui d'Olivier Cromwel : toute la douceur des vertus civiles, & rien de cette intrépidité feroce, qui sacrifie tout à ses intérêts. Il eût conservé l'héritage acquis par les travaux de son pére, s'il eût voulu faire tuer trois ou quatre principaux officiers de l'armée qui s'opposaient à son élévation. Il aima mieux se démettre du gouvernement, que de régner par des assassinats : il vécut particulier, & même ignoré, jusqu'à l'âge de 90 ans, dans le païs dont il avait été quelques jours le souverain. Après sa démission du protectorat, il voiagea en france : on sait qu'à Montpélier le prince de Conti, frére du grand Condé, en lui parlant

lant sans le connaître, lui dit un jour : *Olivier Cromwel était un grand homme : mais son fils Richard est un misérable de n'avoir pas sû jouir du fruit des crimes de son pére.* Cependant ce Richard vécut heureux, & son pére n'avait jamais connu le bonheur.

Quelque tems auparavant la france vit un autre exemple bien plus mémorable du mépris d'une couronne. Christine reine de suéde vint à paris. On admira en elle une jeune reine, qui à vingt-sept ans avait renoncé à la souveraineté dont elle était digne, pour vivre libre & tranquille. Il est honteux aux écrivains protestans d'avoir osé dire, sans la moindre preuve, qu'elle ne quitta sa couronne que parce qu'elle ne pouvait plus la garder. Elle avait formé ce dessein dès l'âge de vingt ans, & l'avait laissé meurir sept années. Cette résolution si supérieure aux idées vulgaires, & si longtems méditée, devait fermer la bouche à ceux qui lui reprochérent de la legéreté & une abdication involontaire. L'un de ces deux reproches détruisait l'autre : mais il faut toûjours que ce qui est grand soit attaqué par les petits esprits.

Pour connaître le génie unique de cette reine, on n'a qu'à lire ses lettres. Elle

dit dans celle qu'elle écrivit à Chanut, autrefois ambassadeur de france auprès d'elle : » J'ai possédé sans faste : je quitte avec facilité. Après cela, ne craignez pas pour » moi : mon bien n'est pas au pouvoir » de la fortune. « Elle écrivit au prince de Condé : » Je me tiens autant honorée » par votre estime, que par la couronne » que j'ai portée. Si après l'avoir quittée, » vous m'en jugez moins digne, j'avouerai » que le repos que j'ai tant souhaité me » coûte cher ; mais je ne me repentirai pourtant point de l'avoir acheté au prix d'une » couronne, & je ne noircirai jamais une » action qui m'a semblé si belle, par un lâche repentir ; & s'il arrive que vous condanniez cette action, je vous dirai pour » toute excuse, que je n'aurais pas quitté » les biens que la fortune m'a donnés, si » je les eûsse cru nécessaires à ma félicité ; » & que j'aurais prétendu à l'empire du » monde, si j'eusse été aussi assurée d'y réussir, ou de mourir, que le serait le grand » Condé. «

Telle était l'ame de cette personne si singulière : tel était son stile dans notre langue, qu'elle avait parlée rarement. Elle savait huit langues : elle avait été disciple & amie de Descartes, qui mourut à Stockolm

ckolm dans son palais, après n'avoir pû obtenir seulement une pension en france, où ses ouvrages furent même proscrits pour les seules bonnes choses qui y fûssent. Elle avait attiré en suéde tous ceux qui pouvaient l'éclairer. Le chagrin de n'en trouver aucun parmi ses sujets, l'avait dégoûtée de régner sur un peuple qui n'était que soldat. Elle crut qu'il valait mieux vivre avec des hommes qui pensent, que de commander à des hommes sans lettres & sans génie. Elle avait cultivé tous les arts dans un climat où ils étaient alors inconnus. Son dessein était d'aller se retirer au milieu d'eux en italie. Elle ne vint en france que pour y passer, parce que ces arts ne commençaient qu'à y naître. Son goût la fixait à rome. Dans cette vuë elle avait quitté la religion luthérienne pour la catholique. Indifférente pour l'une & pour l'autre, elle ne fit point scrupule de se conformer en apparence aux sentimens du peuple chez lequel elle voulut passer sa vie. Elle avait quitté son roiaume en 1654, & fait publiquement à inspruk la cérémonie de son abjuration. Elle plut à la cour de france, quoiqu'il ne s'y trouvât pas une femme dont le génie pût atteindre au sien. Le roi la vit, & lui fit de grands

grands honneurs, mais il lui parla à peine: élevé dans l'ignorance, le bon ſens avec lequel il était né le rendait timide.

La plûpart des femmes & des courtiſans n'obſervérent autre choſe dans cette reine philoſophe, ſinon qu'elle n'était pas coëffée à la françaiſe, & qu'elle danſait mal. Les ſages ne condamnérent dans elle que le meurtre de Monaldeſchi ſon écuier, qu'elle fit aſſaſſiner à fontainebleau dans un ſecond voiage. De quelque faute qu'il fût coupable envers elle, aiant renoncé à la roiauté, elle devait demander juſtice, & non ſe la faire. Ce n'était pas une reine qui puniſſait un ſujet; c'était une femme qui terminait une galanterie par un meurtre: c'était un italien qui en faiſait aſſaſſiner un autre par l'ordre d'une ſuédoiſe, dans un palais d'un roi de france. Nul ne doit être mis à mort que par les loix. Chriſtine en ſuéde n'aurait eû le droit de faire aſſaſſiner perſonne; & certes ce qui eût été un crime à ſtockholm, n'était pas permis à fontainebleau. Ceux qui ont juſtifié cette action, méritent de ſervir de pareils maîtres. Cette honte & cette cruauté ternirent la philoſophie de Chriſtine, qui lui avait fait quitter un trône. Elle eût été punie en an-

gleterre ; mais la france ferma les yeux à cet attentat contre l'autorité du roi, contre le droit des nations, & contre l'humanité.

Après la mort de Cromwel, & la déposition de son fils, l'angleterre resta un an dans la confusion de l'anarchie. Charles-Gustave, à qui la reine Christine avait donné le roiaume de suéde, se faisait redouter dans le nord & dans l'allemagne. L'empereur Ferdinand était mort en 1657 : son fils Léopold, âgé de 17 ans, déja roi de hongrie & de bohême, n'avait point été élu roi des romains du vivant de son pére. Mazarin voulut essaier de faire Louis XIV empereur. Ce dessein était chimérique ; il eût fallu ou forcer les électeurs, ou les séduire. La france n'était ni assez forte pour ravir l'empire, ni assez riche pour l'acheter ; aussi les premiéres ouvertures faites à francfort par le maréchal de Grammont & par Lionne, furent-elles abandonnées aussi-tôt que proposées. Léopold fut élu. Tout ce que put la politique de Mazarin, ce fut de faire une ligue avec les princes allemans, pour l'observation des traités de munster, & pour donner un août frein à l'autorité de l'empereur sur l'em- 1658. pire.

La

La france, après la bataille des dunes, était puissante au dehors, par la gloire de ses armes, & par l'état où étaient réduites les autres nations : mais le dedans souffrait ; il était épuisé d'argent ; on avait besoin de la paix.

Les nations, dans les monarchies chrétiennes, n'ont presque jamais d'intérêts aux guerres de leurs souverains. Des armées mercénaires levées par ordre d'un ministre, & conduites par un général qui obéit en aveugle à ce ministre, font plusieurs campagnes ruineuses, sans que les rois au nom desquels elles combattent, aient l'espérance ; ou même le dessein de ravir tout le patrimoine l'un de l'autre. Le peuple vainqueur ne profite jamais des dépouilles du peuple vaincu : il paie tout : il souffre dans la prospérité des armes, comme dans l'adversité ; & la paix lui est presque aussi nécessaire, après la plus grande victoire, que quand les ennemis ont pris ses places frontiéres.

Il fallait deux choses au cardinal, pour consommer heureusement son ministére : faire la paix, & assurer le repos de l'état par le mariage du roi. Ce prince avait été malade dangereusement, après la campagne de dunkerque : on avait tremblé pour sa

vie

vie : le cardinal, qui n'était pas aimé de monſieur frére du roi, avait ſongé dans ce péril à mettre à couvert ſes richeſſes immenſes, & à préparer ſa retraite. Toutes ces conſidérations le déterminérent à marier Louis XIV promptement. Deux partis ſe préſentaient, la fille du roi d'eſpagne, & la princeſſe de ſavoie. Le cœur du roi avait pris un autre engagement : il aimait éperdument mademoiſelle Mancini l'une des niéces du cardinal. Né avec un cœur tendre & de la fermeté dans ſes volontés, plein de paſſion & ſans expérience, il aurait pû ſe réſoudre à épouſer ſa maîtreſſe.

Madame de Motteville, favorite de la reine mére, dont les mémoires ont un grand air de vérité, prétend que Mazarin fut tenté de laiſſer agir l'amour du roi, & de mettre ſa niéce ſur le trône. Il avait déja marié une autre niéce au prince de Conti, une au duc de Mercœur : celle que Louis XIV aimait, avait été demandée en mariage par le roi d'angleterre. C'étaient autant de titres qui pouvaient juſtifier ſon ambition. Il preſſentit adroitement la reine mere : *je crains bien*, lui dit il, *que le roi ne veuille trop fortement épouſer ma niéce.* La reine qui connaiſſait le miniſtre, comprit qu'il ſouhaitait ce qu'il feignait de craindre. Elle

lui

lui répondit avec la hauteur d'une princesse du sang d'autriche, fille, femme, & mére des rois, & avec l'aigreur que lui inspirait depuis quelque tems un ministre qui affectait de ne plus dépendre d'elle. Elle lui dit : *si le roi était capable de cette indignité, je me mettrais avec mon second fils à la tête de toute la nation, contre le roi & contre vous.*

Mazarin ne pardonna jamais, dit-on, cette réponse à la reine : mais il prit le parti sage de penser comme elle : il se fit lui-même un honneur & un mérite de s'opposer à la passion de Louis XIV : son pouvoir n'avait pas besoin d'une reine de son sang pour appui. Il craignait même le caractére de sa niéce ; & il crut affermir encor la puissance de son ministére, en fuiant la gloire dangereuse d'élever trop sa maison.

Dès l'année 1656, il avait envoié Lionne en espagne, solliciter la paix & demander l'infante : mais dom Louis de Haro, persuadé que quelque faible que fût l'espagne, la france ne l'était pas moins, avait rejetté les offres du cardinal. L'infante, fille du premier lit était destinée au jeune Léopold. Le roi d'espagne n'avait alors de son second mariage qu'un fils, dont l'enfance malsaine faisait craindre pour sa vie. On voulait que l'infante, qui pouvait être héritiére de

de tant d'états, portât ses droits dans la maison d'autriche, & non dans une maison ennemie : mais enfin Philippe IV aiant eû un autre fils, dom Philippe Prosper, & sa femme étant encor enceinte, le danger de donner l'infante au roi de france lui parut moins grand, & la bataille des dunes lui rendit la paix nécessaire.

Les espagnols promirent l'infante, & demandérent une suspension d'armes. Mazarin & dom Louis se rendirent sur les frontiéres d'espagne & de france, dans l'île des faisans. Quoique le mariage d'un roi de france & la paix générale fussent l'objet de leurs conférences ; cependant plus d'un mois se passa à arranger les difficultés sur la préséance & à régler des cérémonies. Les cardinaux se disaient égaux aux rois, & supérieurs aux autres souverains. La france prétendait avec plus de justice la prééminence sur les autres puissances. Cependant dom Louis de Haro mit une égalité parfaite entre Mazarin & lui, entre la france & l'espagne. 1659.

Les conférences durérent quatre mois. Mazarin & dom Louis y déploiérent toute leur politique. Celle du cardinal était la finesse. Celle de dom Louis la lenteur. Celui-ci ne donnait presque jamais de paroles,

&

& celui-là en donnait toûjours d'équivoques. Le génie du ministre italien était de vouloir surprendre : celui de l'espagnol était de s'empêcher d'être surpris. On prétend qu'il disait du cardinal : *il a un grand défaut en politique, c'est qu'il veut toûjours tromper.*

Telle est la vicissitude des choses humaines, que de ce fameux traité des pirénées, il n'y a pas deux articles qui subsistent aujourd'hui. Le roi de france garda le roussillon, qu'il eût toûjours conservé sans cette paix : mais à l'égard de la flandre, la monarchie espagnole n'y a plus rien. Nous étions alors les amis nécessaires du portugal. Nous ne le sommes plus : tout est changé. Mais si dom Louis de Haro avait dit que le cardinal Mazarin savait tromper, on a dit depuis qu'il savait prévoir. Il méditait dès long-tems l'alliance de la france & de l'espagne. On cite cette fameuse lettre de lui, écrite pendant les négociations de munster : » si le roi très-chrétien pouvait avoir les » païs-bas & la franche-comté en dot, en » épousant l'infante : alors nous pourrions » aspirer à la succession d'espagne, quelque » renonciation qu'on fît faire à l'infante ; » & ce ne seroit pas une attente fort éloi- » gnée : puisqu'il n'y a que la vie du prince

» son

» son frére qui l'en pût exclure. « Ce prince était alors Balthasar, qui mourut en 1649.

Le cardinal se trompait évidemment, en pensant qu'on pourrait donner les païs bas & la franche-comté en mariage à l'infante. On ne stipula pas une seule ville pour sa dot. Au contraire on rendit à la monarchie espagnole des villes considérables qu'on avait conquises, comme saint-omer, ypres, menin, oudenarde & d'autres places. On en garda quelques-unes. Le cardinal ne se trompa pas en croiant que la renonciation serait un jour inutile : mais ceux qui lui font honneur de cette prédiction, lui font donc prévoir que le prince dom Balthasar mourrait en 1649 ; qu'ensuite les trois enfans du second mariage seraient enlevés au berceau ; que Charles, le cinquiéme de tous ces enfans mâles, mourrait sans postérité, & que ce roi autrichien ferait un jour un testament en faveur d'un petit-fils de Louis XIV. Mais enfin le cardinal Mazarin prévit ce que vaudraient des renonciations, en cas que la postérité mâle de Philippe IV s'éteignît ; & des événemens étranges l'ont justifié après plus de cinquante années.

Marie-Thérése pouvant avoir pour dot les villes que la france rendait, n'apporta par son contrat de mariage, que cinq

cens mille écus d'or au soleil : il en coûta davantage au roi pour l'aller recevoir sur la frontiere. Ces cinq cens mille écus, valant alors deux millions cinq cens mille livres, furent pourtant le sujet de beaucoup de contestations entre les deux ministres. Enfin la france n'en reçut jamais que cent mille francs.

Loin que ce mariage apportât aucun autre avantage présent & réel, que celui de la paix, l'infante renonça à tous les droits qu'elle pourrait jamais avoir sur aucune des terres de son pére ; & Louis XIV ratifia cette renonciation de la maniére la plus solemnelle, & la fit ensuite enregistrer au parlement.

Ces renonciations & ces cinq cens mille écus de dot semblaient être les clauses ordinaires des mariages des infantes d'espagne avec les rois de france. La reine Anne d'autriche, fille de Philippe III, avait été mariée à Louis XIII à ces mêmes conditions ; & quand on avait marié Isabelle, fille de Henri le grand, avec Philippe IV roi d'espagne, on n'avait pas stipulé plus de cinq cens mille écus d'or pour sa dot, dont même on ne lui paia jamais rien : desorte qu'il ne paraissait pas qu'il y eût alors aucun avantage dans ces grands mariages : on n'y voiait que des

des filles de rois mariées à des rois, aiant à peine un présent de nôces.

Le duc de lorraine Charles IV, de qui la france & l'espagne avaient beaucoup à se plaindre, ou plûtôt, qui avait beaucoup à se plaindre d'elles, fut compris dans le traité, mais en prince malheureux, qu'on punissait parce qu'il ne pouvait se faire craindre. La france lui rendit ses états en démollissant nanci, & en lui défendant d'avoir des troupes. Dom Louis de Haro obligea le cardinal Mazarin à faire recevoir en grace le prince de Condé, en menaçant de lui laisser en souveraineté rocroi, le câtelet & d'autres places dont il était en possession. Ainsi la france gagna à la fois ces villes & le grand Condé. Il perdit sa charge de grand-maître de la maison du roi, & ne revint presque qu'avec sa gloire.

Charles II, roi titulaire d'angleterre, plus malheureux alors que le duc de lorraine, vint près des pirénées, où l'on traitait cette paix. Il implora le secours de dom Louis & de Mazarin. Il se flattait que leurs rois, ses cousins germains réünis, oseraient enfin venger une cause commune à tous les souverains, puisque Cromwel n'était plus : il ne put seulement obtenir une entrevuë, ni avec Mazarin, ni avec dom

Louis

Louis. Lockhart, cet ambaſſadeur de Cromwel, était a ſaint jean de luz, il ſe faiſait reſpecter encor même après la mort du protecteur ; & les deux miniſtres, dans la crainte de choquer cet anglais, refuſérent de voir Charles II. Ils penſaient que ſon rétabliſſement était impoſſible, & que toutes les factions anglaiſes, quoique diviſées entre elles, conſpiraient également à ne jamais reconnaître de rois. Ils ſe trompérent tous deux : la fortune fit peu de mois après ce que ces deux miniſtres auraient pû avoir la gloire d'entreprendre. Charles fut rappellé dans ſes états par les anglais, ſans qu'un ſeul potentat de l'europe ſe fût jamais mis en devoir ni d'empêcher le meurtre du pére, ni de ſervir au rétabliſſement du fils. Il fut reçu dans les plaines de douvres, par vingt-mille citoiens, qui ſe jettérent à ge-
juin noux devant lui. Des vieillards, qui étaient
1660. de ce nombre, m'ont dit que preſque tout le monde fondait en larmes. Il n'y eut peut-être jamais de ſpectacle plus touchant, ni de révolution plus ſubite. Ce changement ſe fit en bien moins de tems, que le traité des pirénées ne fut conclu ; & Charles II était déja paiſible poſſeſſeur de l'angleterre, que Louis XIV n'était pas même encor marié par procureur.

Enfin

Enfin le cardinal Mazarin ramena le roi août 1660.
& la nouvelle reine à paris. Un pére qui aurait marié son fils sans lui donner l'administration de son bien, n'en eût pas usé autrement que Mazarin : il revint plus puissant & plus jaloux de sa puissance & même de ses honneurs, que jamais. Il éxigea & il obtint que le parlement vînt le haranguer par députés. C'était une chose sans exemple dans la monarchie, mais ce n'était pas une trop grande réparation du mal que le parlement lui avait fait. Il ne donna plus la main aux princes du sang en lieu tiers, comme autrefois. Celui qui avait traité dom Louis de Haro en égal, voulut traiter le grand Condé en inférieur. Il marchait alors avec un faste roial, aiant outre ses gardes, une compagnie de mousquetaires, qui est aujourd'hui la seconde compagnie des mousquetaires du roi. On n'eut plus auprès de lui un accès libre : si quelqu'un était assez mauvais courtisan pour demander une grace au roi, il était perdu. La reine mére, si longtems protectrice obstinée de Mazarin contre la france, resta sans crédit, dès qu'il n'eut plus besoin d'elle. Le roi son fils, élevé dans une soumission aveugle pour ce ministre, ne pouvait secouer le joug qu'elle lui avait imposé aussi bien qu'à elle-même : elle

elle respectait son ouvrage, & Louis XIV, n'osait pas encor régner du vivant de Mazarin.

Un ministre est excusable du mal qu'il fait, lorsque le gouvernail de l'état est forcé dans sa main par les tempêtes : mais dans le calme il est coupable de tout le bien qu'il ne fait pas. Mazarin ne fit de bien qu'à lui, & à sa famille par rapport à lui. Huit années de puissance absolue & tranquille depuis son dernier retour jusqu'à sa mort, ne furent marquées par aucun établissement glorieux ou utile : car le collége des quatre nations ne fut que l'effet de son testament. Il gouvernait les finances comme l'intendant d'un seigneur obéré.

Le roi demanda quelquefois de l'argent à Fouquet, qui lui répondait : *Sire, il n'y a rien dans les coffres de votre majesté ; mais monsieur le cardinal vous en prêtera.* Mazarin était riche d'environ deux-cens millions, à compter comme on fait aujourd'hui. Plusieurs mémoires disent, qu'il en amassa une partie par des moiens trop au-dessous de la grandeur de sa place. Ils rapportent qu'il partageait avec les armateurs les profits de leurs courses : c'est ce qui ne fut jamais prouvé ; mais les hollandais

landais l'en soupçonnérent, & ils n'auraient pas soupçonné le cardinal de Richelieu.

On dit qu'en mourant il eut des scrupules, quoiqu'au dehors il montrât du courage. Du moins il craignit pour ses biens, & il en fit au roi une donation entiére, croiant que le roi les lui rendrait. Il ne se trompa point; le roi lui remit la donation au bout de trois jours. Enfin il mourut; & il n'y eut que le roi qui semblât le regretter, car ce prince savait déja dissimuler. Le joug commençait à lui peser: il était impatient de régner. Cependant il voulut paraître sensible à une mort qui le mettait en possession de son trône.

Louis XIV. & la cour portérent le deuil du cardinal Mazarin, honneur peu ordinaire, & que Henri IV avait fait à la mémoire de Gabrielle d'Etrées. On n'entreprendra pas ici d'examiner si le cardinal Mazarin a été un grand ministre ou non: c'est à ses actions de parler, & à la postérité de juger. Le vulgaire suppose quelquefois une étendue d'esprit prodigieuse, & un génie presque divin dans ceux qui ont gouverné des empires avec quelque succès. Ce n'est point une pénétration supérieure, qui fait les hommes d'état; c'est leur caractére. Les hommes, pour peu

qu'ils aient de bon sens, voient tous à peu-près leurs intérêts. Un bourgeois d'amsterdam ou de berne en sait sur ce point, autant que Séjan, Ximenés, Boukingham, Richelieu, ou Mazarin : mais notre conduite & nos entreprises dépendent uniquement de la trempe de notre ame, & nos succès dépendent de la fortune.

Par exemple : si un génie, tel que le pape Alexandre VI, ou Borgia son fils, avait eû la rochelle à prendre, il aurait invité dans son camp les principaux chefs sous un serment sacré, & se feroit défait d'eux. Mazarin serait entré dans la ville deux ou trois ans plus tard, en gagnant & en divisant les bourgeois. Dom Louis de Haro n'eût pas hazardé l'entreprise. Richelieu fit une digue sur la mer à l'exemple d'Alexandre, & entra dans la rochelle en conquérant : mais une marée un peu forte, ou un peu plus de diligence de la part des anglais, délivraient la rochelle, & faisaient passer Richelieu pour un téméraire.

On peut juger du caractére des hommes par leurs entreprises. On peut bien assurer que l'ame de Richelieu respirait la hauteur & la vengeance; que Mazarin était sage, souple & avide de biens. Mais pour connaître

naître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il a écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état, ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans : celui qui a le plus d'esprit échoue, & celui qui a dans le caractére plus de patience, de force, de souplesse & de suite, réussit.

En lisant les lettres du cardinal Mazarin & les mémoires du cardinal de Rets, on voit aisément que Rets était le génie supérieur. Cependant Mazarin fut tout-puissant, & Rets fut accablé. Enfin il est très-vrai, que pour faire un puissant ministre, il ne faut souvent qu'un esprit médiocre, du bon sens & de la fortune : mais pour être un bon ministre, il faut avoir pour passion dominante, l'amour du bien public. Le grand homme d'état est celui dont il reste de grands monumens utiles à la patrie.

Le monument qui immortalise le cardinal Mazarin est l'acquisition de l'alsace. Il donna cette province à la france dans le tems que la france était déchaînée contre lui ; & par une fatalité singuliére il fit plus de bien au roiaume lorsqu'il y était persécuté, que dans la tranquillité d'une puissance absolue.

CHAPITRE SIXIEME.

LOUIS XIV gouverne par lui-même. Il force la branche d'autriche espagnole à lui céder par-tout la préséance, & la cour de rome à lui faire satisfaction. Il achette dunkerque. Il donne des secours à l'empereur, au portugal, aux états généraux, & rend son roiaume florissant & redoutable.

JAmais il n'y eut dans une cour plus d'intrigues & d'espérances, que durant l'agonie du cardinal Mazarin. Les femmes qui prétendaient à la beauté, se flattaient de gouverner un prince de vingt-deux ans, que l'amour avait déja séduit jusqu'à lui faire offrir sa couronne à sa maîtresse. Les jeunes courtisans croiaient renouveller le régne des favoris. Chaque ministre espérait la premiére place. Aucun d'eux ne pensait qu'un roi élevé dans l'éloignement des affaires, osât prendre sur lui le fardeau du gouvernement. Mazarin avait prolongé l'enfance de ce monarque autant qu'il l'avait pû. Il ne l'instruisait que

que depuis fort peu de tems, & parce que le roi avait voulu être instruit.

On était si loin d'espérer d'être gouverné par son souverain, que de tous ceux qui avaient travaillé jusqu'alors avec le premier ministre, il n'y en eut aucun qui demandât au roi quand il voudrait les entendre. Ils lui demandérent tous : *à qui nous adresserons-nous ?* & Louis XIV leur répondit : *à moi.* On fut encor plus surpris de le voir persévérer. Il y avait quelque tems qu'il consultait ses forces, & qu'il essaiait en secret son génie pour régner. Sa résolution prise une fois, il la maintint jusqu'au dernier moment de sa vie. Il fixa à chacun de ses ministres les bornes de son pouvoir, se faisant rendre compte de tout par eux à des heures réglées, leur donnant la confiance qu'il fallait pour accréditer leur ministére, & veillant sur eux pour les empêcher d'en trop abuser. Il commença par mettre de l'ordre dans les finances, dérangées par un long brigandage.

La discipline fut rétablie dans les troupes, comme l'ordre dans les finances. La magnificence & la décence embellirent sa cour. Les plaisirs même eurent de l'éclat & de la grandeur. Tous les arts furent en-

couragés, & tous emploiés à la gloire du roi & de la france.

Ce n'eſt pas ici le lieu de le repréſenter dans ſa vie privée, ni dans l'intérieur de ſon gouvernement : c'eſt ce que nous ferons à part. Il ſuffit de dire que ſes peuples, qui depuis la mort de Henri le grand n'avaient point vû de véritable roi, & qui déteſtaient l'empire d'un premier miniſtre, furent remplis d'admiration & d'eſpérance, quand ils virent Louis XIV faire à vingt-deux ans, ce que Henri avait fait à cinquante. Si Henri IV avait eû un premier miniſtre, il eût été perdu, parce que la haine contre un particulier eût ranimé vingt factions trop puiſſantes. Si Louis XIII n'en avait pas eû, ce prince, dont un corps faible & malade énervait l'ame, eût ſuccombé ſous le poids. Louis XIV pouvait, ſans péril, avoir ou n'avoir pas de premier miniſtre. Il ne reſtait pas la moindre trace des anciennes factions : il n'y avait plus en france qu'un maître & des ſujets. Il montra d'abord qu'il ambitionnait toute ſorte de gloire, & qu'il voulait être auſſi conſidéré au dehors qu'abſolu au-dedans.

Les anciens rois de l'europe prétendent entre eux une entiére égalité, ce qui eſt très-naturel ; mais les rois de france ont

toûjours

toûjours réclamé la préséance que mérite l'antiquité de leur race & de leur roiaume; & s'ils ont cédé aux empereurs, c'est parce que les hommes ne sont presque jamais assez hardis pour renverser un long usage. Le chef de la république d'allemagne, prince électif & peu puissant par lui-même, a le pas sans contredit sur tous les souverains, à cause de ce titre de césar & d'héritier de Charlemagne. Sa chancellerie allemande ne traitait pas même alors les autres rois de majesté. Les rois de france pouvaient disputer la préséance aux empereurs, puisque la france avait fondé le véritable empire d'occident, dont le nom seul subsiste en allemagne. Ils avaient pour eux, non seulement la supériorité d'une couronne héréditaire sur une dignité élective, mais l'avantage d'être issus par une suite non interrompue, de souverains qui régnaient sur une grande monarchie plusieurs siécles avant que dans le monde entier aucune des maisons qui possedent aujourd'hui des couronnes, fût parvenue à quelque élévation. Ils voulaient au moins précéder les autres puissances de l'europe. On alléguait en leur faveur le nom de très-chrétien. Les rois d'espagne opposaient le titre de catholique; & de-

puis que Charles-quint avait eû un roi de france prisonnier à madrid, la fierté espagnole était bien loin de céder ce rang. Les anglais & les suédois qui n'alléguent aujourd'hui aucun de ces surnoms, reconnaissent, le moins qu'ils peuvent, cette supériorité.

C'était à rome que ces prétentions étaient autrefois débattuës : les papes, qui donnaient les états avec une bulle, se croiaient à plus forte raison en droit de décider du rang entre les couronnes. Cette cour, où tout se passe en cérémonies, était le tribunal où se jugeaient ces vanités de la grandeur. La france y avait eû toûjours la supériorité, quand elle était plus puissante que l'espagne : mais depuis le régne de Charles-quint, l'espagne n'avait négligé aucune occasion de se donner l'égalité. La dispute restait indécise : un pas de plus ou de moins dans une procession, un fauteuil placé près d'un autel, ou vis-à-vis la chaire d'un prédicateur, étaient des triomphes, & établissaient des titres pour cette prééminence. La chimére du point d'honneur était extrême alors sur cet article entre les couronnes, comme les duels entre les particuliers.

Il arriva qu'à l'entrée d'un ambassadeur de

de ſuéde à londres, le comte d'Eſtrade ambaſſadeur de france, & le baron de Vatteville ambaſſadeur d'eſpagne, ſe diſputérent le pas. L'eſpagnol, avec plus d'argent & une plus nombreuſe ſuite, avait gagné la populace anglaiſe : il fait d'abord tuer les chevaux des carroſſes français, & bien-tôt les gens du comte d'eſtrade, bleſſés & diſperſés, laiſſérent les eſpagnols marcher l'épée nuë comme en triomphe. 1661.

Louis XIV, informé de cette inſulte, rappella l'ambaſſadeur qu'il avait à madrid, fit ſortir de france celui d'eſpagne, rompit les conférences qui ſe tenaient encor en flandre au ſujet des limites, & fit dire au roi Philippe IV ſon beau-pére que s'il ne reconnaiſſait la ſupériorité de la couronne de france, & ne réparait cet affront par une ſatisfaction ſolennelle, la guerre allait recommencer. Philippe IV ne voulut pas replonger ſon roiaume dans une guerre nouvelle, pour la préſéance d'un ambaſſadeur : il envoia le comte de Fuentes déclarer au roi à fontainebleau, en préſence de tous les miniſtres étrangers, qui étaient en france : *que les miniſtres eſpagnols ne concourraient plus dorénavant avec ceux de france.* Ce n'en était pas aſſez pour reconnaître nettement la prééminence du roi : mais c'en était 24 mars 1662.

assez pour un aveu authentique de la faiblesse espagnole. Cette cour encor fiére, murmura long tems de son humiliation. Depuis, plusieurs ministres espagnols ont renouvellé leurs anciennes prétentions : ils ont obtenu l'égalité à nimégue ; mais Louis XIV acquit alors, par sa fermeté, une supériorité réelle dans l'europe, en faisant voir combien il était à craindre.

A peine sorti de cette petite affaire avec tant de grandeur, il en marqua encor davantage dans une occasion où sa gloire semblait moins intéressée. Les jeunes français, dans les guerres faites depuis long-tems en italie contre l'espagne, avaient donné aux italiens circonspects & jaloux, l'idée d'une nation impétueuse. L'italie regardait toutes les nations, dont elle était inondée, comme des barbares, & les français comme des barbares plus gais que les autres, mais plus dangereux, qui portaient dans toutes les maisons les plaisirs avec le mépris, & la débauche avec l'insulte. Ils étaient craints partout, & surtout à rome.

Le duc de Créqui, ambassadeur auprès du pape, avait révolté les romains par sa hauteur : ses domestiques, gens qui poussent toûjours à l'extrémité les défauts de leur maître, commettaient dans rome les mêmes

mêmes désordres que la jeunesse indisciplinable de paris, qui se faisait alors un honneur d'attaquer toutes les nuits le guet qui veille à la garde de la ville.

Quelques laquais du duc de Créqui s'avisérent de charger l'épée à la main une escouade de corses (ce sont des gardes du pape qui appuient les exécutions de la justice.) Ils les mirent aisément en fuite. Tout le corps des corses, offensé & secrettement animé par dom Mario Chigi frére du pape Alexandre VII, qui haïssait le duc de Créqui, vint en armes assiéger la maison de l'ambassadeur. Ils tirérent sur le carrosse de l'ambassadrice qui rentrait alors dans son palais : ils lui tuérent un page, & blessérent plusieurs domestiques. Le duc de Créqui sortit de rome, accusant les parens du pape & le pape lui-même, d'avoir favorisé cet assassinat. Le pape différa tant qu'il put la réparation, persuadé qu'avec les français il n'y a qu'à temporiser, & que tout s'oublie. Il fit pendre un corse & un sbire au bout de quatre mois, & il fit sortir de rome le gouverneur, soupçonné d'avoir autorisé l'attentat : mais il fut consterné d'apprendre que le roi menaçait de faire assiéger rome ; qu'il faisait déja passer des troupes en italie, & que le maréchal du Plessis-

Pralin

Pralin était nommé pour les commander. L'affaire était devenue une querelle de nation à nation, & le roi voulait faire respecter la sienne. Le pape, avant de faire la satisfaction qu'on demandait, implora la médiation de tous les princes catholiques; il fit ce qu'il put pour les animer contre Louis XIV, mais les circonstances n'étaient pas favorables au pape. L'empire était attaqué par les turcs : l'espagne était embarrassée dans une guerre peu heureuse contre le portugal.

La cour romaine ne fit qu'irriter le roi sans pouvoir lui nuire. Le parlement de provence cita le pape, & fit saisir le comtat d'avignon. Dans d'autres tems les excommunications de rome auraient suivi ces outrages, mais c'était des armes usées & devenues ridicules : il fallut que le pape pliât : il fut forcé d'exiler de rome son propre frere, d'envoier son neveu le cardinal Chigi, en qualité de légat *à latere*, faire satisfaction au roi, de casser la garde corse, & d'élever dans rome une piramide, avec une inscription qui contenait l'injure & la réparation. Le cardinal Chigi fut le premier légat de la cour romaine, qui fût jamais envoié pour demander pardon. Les légats auparavant venaient don-

ner

ner des loix & imposer des décimes. Le roi ne s'en tint pas à faire réparer un outrage par des cérémonies passagéres, & par des monumens qui le sont aussi (car il permit quelques années après la destruction de la piramide ;) mais il força la cour de rome à rendre castro & ronciglione au duc de parme, à dédommager le duc de Modéne de ses droits sur comacchio ; & il tira ainsi d'une insulte, l'honneur solide d'être le protecteur des princes d'italie.

En soûtenant ainsi sa dignité, il n'oubliait pas d'augmenter son pouvoir. Ses finances bien administrées par Colbert, le mirent en état d'acheter dunkerque & mardik du roi d'angleterre, pour cinq millions de livres, à vingt-six livres dix sols le marc. Charles II prodigue & pauvre, eut la honte de vendre le prix du sang des anglais. Son chancelier Hide, accusé d'avoir 27 oct. ou conseillé ou souffert cette faiblesse, fut 1662. banni depuis par le parlement d'angleterre, qui punit souvent les fautes des favoris, & qui quelquefois même juge ses rois.

Louis fit travailler trente-mille hommes 1663. à fortifier dunkerque du côté de la terre & de la mer. On creusa, entre la ville & la citadelle, un bassin capable de contenir trente

trente vaiſſeaux de guerre, de ſorte qu'à peine les anglais eûrent vendu cette ville, qu'elle devint l'objet de leur terreur.

30 août 1663. Quelque tems après, le roi força le duc de lorraine à lui donner la forte ville de marſal. Ce malheureux Charles IV, guerrier aſſez illuſtre, mais prince faible, inconſtant & imprudent, venait de faire un traité, par lequel il donnait la lorraine à la france après ſa mort, à condition que le roi lui permettrait de lever un million ſur l'état qu'il abandonnait, & que les princes du ſang de lorraine feraient réputés princes du ſang de france. Ce traité, vainement vérifié au parlement de paris, ne ſervit qu'à produire de nouvelles inconſtances dans le duc de lorraine; trop heureux enſuite de donner marſal, & de ſe remettre à la clémence du roi.

Louis augmentait ſes états même pendant la paix, & ſe tenait toûjours prêt pour la guerre, faiſant fortifier ſes frontiéres, tenant ſes troupes dans la diſcipline, augmentant leur nombre, faiſant des revues fréquentes.

Les turcs étaient alors très-redoutables en europe : ils attaquaient à la fois l'empereur d'allemagne & les vénitiens. La politique des rois de france a toûjours été,

depuis

depuis François premier, d'être alliés des empereurs turcs, non seulement pour les avantages du commerce, mais pour empêcher la maison d'autriche de trop prévaloir. Cependant un roi chrétien ne pouvait refuser du secours à l'empereur trop en danger, & l'intérêt de la france était bien, que les turcs inquiétassent la hongrie, mais non pas qu'ils l'envahissent : enfin ses traités avec l'empire lui faisaient un devoir de cette démarche honorable. Il envoia donc six-mille hommes en hongrie, sous les ordres du comte de Coligni, seul reste de la maison de ce Coligni autrefois si célébre dans nos guerres civiles, & qui mérite peut-être une aussi grande renommée que cet amiral, par son courage & par sa vertu. L'amitié l'avait attaché au grand Condé, & toutes les offres du cardinal Mazarin n'avaient jamais pû l'engager à manquer à son ami. Il mena avec lui l'élite de la noblesse de france, & entre autres le jeune de la Feuillade, homme entreprenant, & avide de gloire & de fortune. Ces français allérent août servir en hongrie sous le général Monté- 1664. cuculi, qui tenait tête alors au grand-visir Kiuperli, & qui depuis en servant contre la france, balança la réputation de Turenne

ne. Il y eut un grand combat à saint-gothar au bord du raab, entre les turcs & l'armée de l'empereur. Les français y firent des prodiges de valeur : les allemans même, qui ne les aimaient point, furent obligés de leur rendre justice. Mais ce n'est pas la rendre aux allemans, de dire, comme on a fait dans tant de livres, que les français eûrent seuls l'honneur de la victoire.

Le roi, en mettant sa grandeur à secourir ouvertement l'empereur, & à donner de l'éclat aux armes françaises, mettait sa politique à soûtenir secrettement le portugal contre l'espagne. Le cardinal Mazarin avait abandonné formellement les portugais par le traité des pirénées ; mais l'espagnol avait fait plusieurs petites infractions tacites à la paix. Le français en fit une hardie & décisive : le maréchal de Schomberg, étranger & huguenot, passa en portugal avec quatre-mille soldats français, qu'il paiait de l'argent de Louis XIV, & qu'il feignait de soudoier au nom du roi de portugal. Ces quatre-mille soldats français, joints aux troupes portugaises, remportérent à villaviciosa une victoire complette, qui affermit le trône dans la maison de bragance. Ainsi Louis XIV passait déja pour un prince guerrier & politique,

&

& l'europe le redoutait même avant qu'il eût encor fait la guerre.

Ce fut par cette politique, qu'il évita malgré ses promesses, de joindre le peu de vaisseaux qu'il avait alors, aux flottes hollandaises. Il s'était allié avec la hollande en 1662. Cette république, environ ce tems-là, recommença la guerre contre l'angleterre, au sujet du vain & bizarre honneur du pavillon, & du droit réel de son commerce dans les indes. Louis voiait avec plaisir ces deux puissances maritimes, mettre en mer tous les ans, l'une contre l'autre, des flottes de plus de cent vaisseaux, & se détruire mutuellement par les batailles les plus opiniâtres qui se soient jamais données, dont tout le fruit était l'affaiblissement des deux partis. Il s'en donna une qui dura trois jours entiers. Ce fut dans ces combats que le hollandais Ruiter acquit la réputation du plus grand homme de mer qu'on eût vu encor. Ce fut lui qui alla brûler les plus beaux vaisseaux d'angleterre jusques dans ses ports à quatre lieues de londres. Il fit triompher la hollande sur les mers, dont les anglais avaient toûjours eû l'empire, & où Louis XIV n'était rien encor.

27 juin 1665.

11, 12 & 13 juin 1666.

La domination de l'océan était partagée depuis

depuis quelque tems entre ces deux nations. L'art de conſtruire les vaiſſeaux, & de s'en ſervir pour le commerce & pour la guerre, n'était bien connu que d'elles. La france, ſous le miniſtére de Richelieu, ſe croiait puiſſante ſur mer, parce que d'environ ſoixante vaiſſeaux ronds que l'on comptait dans ſes ports, elle pouvait en mettre en mer environ trente, dont un ſeul portait ſoixante & dix canons. Sous Mazarin, on acheta des hollandais le peu de vaiſſeaux que l'on avait. On manquait de matelots, d'officiers, de manufacture pour la conſtruction & pour l'équipement. Le roi entreprit de réparer les ruines de la marine, & de donner à la france tout ce qui lui manquait avec une diligence incroiable: mais en 1664 & 1665, tandis que les anglais & les hollandais couvraient l'océan de près de trois-cens gros vaiſſeaux de guerre, il n'en avait encor que quinze ou ſeize du dernier rang, que le duc de Beaufort occupait contre les pirates de barbarie; & lorſque les états-généraux preſſérent Louis XIV de joindre ſa flotte à la leur, il ne ſe trouva dans le port de breſt qu'un ſeul brûlot, qu'on eut honte de faire partir, & qu'il fallut pourtant leur envoier ſur leurs inſtances réitérées. Ce fut une honte

honte que Louis XIV s'empressa bien vîte 1665.
d'effacer.

Il donna aux états un secours de ses forces de terre, plus essentiel & plus honorable. Il leur envoia six-mille français pour les défendre contre l'évêque de munster, Christophe-Bernard de Gaalen, prélat guerrier & ennemi implacable, soudoié par l'angleterre pour désoler la hollande. Mais il leur fit paier chérement son secours, & les traita comme un homme puissant, qui vend sa protection à des marchands opulens. Colbert mit sur leur compte, non-seulement la solde de ces troupes, mais jusqu'aux frais d'une ambassade envoiée en angleterre, pour conclure leur paix avec Charles II. Jamais secours ne fut donné de si mauvaise grace, ni reçu avec moins de reconnaissance.

Le roi aiant ainsi aguerri ses troupes & formé de nouveaux officiers en hongrie, en hollande, en portugal, respecté & vengé dans rome, ne voiait pas un seul potentat qu'il dût craindre. L'angleterre ravagée par la peste; londres réduite en cendres par un incendie attribué injustement aux catholiques; la prodigalité & l'indigence continuelle de Charles second, aussi dangereuse pour ses affaires, que la contagion

tagion & l'incendie, mettaient la france en ſureté du côté des anglais. L'empereur réparait à peine l'épuiſement d'une guerre contre les turcs. Le roi d'eſpagne Philippe IV mourant, & ſa monarchie auſſi faible que lui, laiſſaient Louis XIV le ſeul puiſſant & le ſeul redoutable. Il était jeune, riche, bien ſervi, obéi aveuglément, & marquait l'impatience de ſe ſignaler & d'être conquérant.



CHAPITRE

CHAPITRE SEPTIEME.

Conquête de la flandre.

L'Occasion se présenta bientôt à un roi qui la cherchait. Philippe IV son beau-pere mourut : il avait eû de sa premiére femme, sœur de Louis XIII, cette princesse Marie-Thérése mariée à son cousin Louis XIV; mariage, par lequel la monarchie espagnole est enfin tombée dans la maison de Bourbon, si long tems son ennemie. De son second mariage avec Marie-Anne d'autriche, il avait eû Charles second, enfant faible & malsain, héritier de sa couronne, & seul reste de trois enfans mâles, dont deux étaient morts en bas âge. Louis XIV prétendit que la flandre & la franche-comté, provinces du roiaume d'espagne, devaient, selon la jurisprudence de ces provinces, revenir à sa femme, malgré sa renonciation. Si les causes des rois pouvaient se juger par les loix des nations à un tribunal désintéressé, l'affaire eût été un peu douteuse.

Louis

Louis fit examiner ses droits par son conseil & par des théologiens, qui les jugérent inconteſtables; mais le conseil & le confeſſeur de la veuve de Philippe IV les trouvaient bien mauvais. Elle avait pour elle une puiſſante raiſon, la loi expreſſe de Charles-quint; mais les loix de Charles-quint n'étaient guéres ſuivies par la cour de france.

Un des prétextes que prenait le conſeil du roi, était, que les cinq-cens-mille écus donnés en dot à ſa femme, n'avaient point été paiés; mais on oubliait, que la dot de la fille de Henri IV ne l'avait pas été davantage. La france & l'eſpagne combattirent d'abord par des écrits, où l'on étala des calculs de banquier & des raiſons d'avocat: mais la ſeule raiſon d'état était écoutée.

1667. Le roi, comptant encor plus ſur ſes forces que ſur ſes raiſons, marcha en flandre à des conquêtes aſſurées. Il était à la tête de trente cinq mille hommes: un autre corps de huit-mille fut envoié vers dunkerque: un de quatre mille vers luxembourg. Turenne était ſous lui le général de cette armée. Colbert avait multiplié les reſſources de l'état pour fournir à ces dépenſes. Louvois, nouveau miniſ-

tre

tre de la guerre, avait fait des préparatifs immenſes pour la campagne. Des magazins de toute eſpéce étaient diſtribués ſur la frontiére. Il introduiſit le premier cette méthode avantageuſe, que la faibleſſe du gouvernement avait juſqu'alors renduë impratiquable, de faire ſubſiſter les armées par magazins : quelque ſiége que le roi voulût faire, de quelque côté qu'il tournât ſes armes, les ſecours en tout genre étaient prêts, les logemens des troupes marqués, leurs marches réglées. La diſcipline, renduë plus ſévere de jour en jour par l'auſtérité inflèxible du miniſtre, enchaînait tous les officiers à leur devoir. La préſence d'un jeune roi, l'idole de ſon armée, leur rendait la dureté de ce devoir aiſée & chere. Le grade militaire commença dès-lors à être un droit beaucoup au-deſſus de celui de la naiſſance. Les ſervices, & non les aieux, furent comptés, ce qui ne s'était guerre vu encor. Par-là l'officier de la plus médiocre naiſſance fut encouragé, ſans que ceux de la plus haute euſſent à ſe plaindre. L'infanterie ſur qui tombait tout le poids de la guerre depuis l'inutilité reconnuë des lances, partagea les récompenſes, dont la cavalerie était en poſſeſſion. Des maximes nouvelles dans le gouverne-

ment inſpiraient un nouveau courage.

Le roi, entre un chef & un miniſtre également habiles, tous deux jaloux l'un de l'autre, & cependant ne l'en ſervant que mieux, ſuivi des meilleures troupes de l'europe; enfin ligué de nouveau avec le portugal, attaquait avec tous ces avantages une province mal défenduë d'un roiaume ruiné & déchiré. Il n'avait à faire qu'à ſa bellemére, femme faible, dont le gouvernement malheureux laiſſait la monarchie eſpagnole ſans défenſe. La veuve de Philippe IV avait pris pour ſon premier miniſtre, un jéſuite allemand ſon confeſſeur, nommé le pére Nitard, homme auſſi capable de dominer ſur ſa pénitente, qu'incapable de gouverner un état, n'aiant rien d'un miniſtre & d'un prêtre, que la hauteur & l'ambition. Il oſa dire un jour au duc de Lerme, même avant de gouverner : *C'eſt vous qui me devez du reſpect, puiſque j'ai tous les jours votre Dieu dans mes mains, & votre reine à mes pieds.* Avec cette fierté ſi contraire à la vraie grandeur d'eſprit, il laiſſait le tréſor ſans argent, les places de toute la monarchie en ruine, les ports ſans vaiſſeaux, les armées ſans diſcipline; deſtituées de chefs, mal paiées, & plus mal conduites devant un ennemi qui avait

tout

tout ce qui manquait à l'espagne.

L'art d'attaquer les places comme aujourd'hui, n'était pas encor perfectionné, parce que celui de les bien fortifier & de les bien défendre était plus ignoré. Les frontiéres de la flandre espagnole étaient presque sans fortifications & sans garnisons.

Louis n'eut qu'à se présenter devant elles. Il entra dans charleroi, comme dans paris : ath, tournai, furent prises en deux jours : furnes, armentiéres, courtrai, ne tinrent pas davantage. Il descendit dans la tranchée devant douai, & elle se rendit le lendemain. Lille, la plus florissante ville de ces païs, la seule bien fortifiée, & qui avait une garnison de six-mille hommes, capitula après neuf jours de siége. Les espagnols n'avaient que huit-mille hommes à opposer à l'armée victorieuse : encor l'arriére-garde de cette petite armée fut-elle taillée en piéces par le marquis, depuis maréchal de Créqui. Le reste se cacha sous bruxelles & sous mons, laissant le roi vaincre sans combattre.

6 juillet

27 août 1667.

27 août.

31 août.

Cette campagne, faite au milieu de la plus grande abondance, parmi des succès si faciles, parut le voiage d'une cour. La bonne chére, le luxe & les plaisirs s'in-

troduisirent alors dans nos armées, dans le tems même que la discipline s'affermissait. Les officiers faisaient le devoir militaire beaucoup plus éxactement, mais avec des commodités plus recherchées. Le maréchal de Turenne n'avait eû long-tems que des assiettes de fer en campagne. Le marquis d'Humiéres fut le premier, au siége d'arras en 1658, qui se fit servir en vaisselle d'argent à la tranchée, & qui y fit manger des ragoûts & des entremets. Mais dans cette campagne de 1667, où un jeune roi aimant la magnificence, étalait celle de sa cour dans les fatigues de la guerre, tout le monde se piqua de somptuosité & de goût dans la bonne chére, dans les habits, dans les équipages. Ce luxe, la marque certaine de la richesse d'un grand état, & souvent la cause de la décadence d'un petit, était cependant encor très-peu de chose, auprès de celui qu'on a vû depuis. Le roi, ses généraux & ses ministres allaient au rendez-vous de l'armée à cheval, au lieu qu'aujourd'hui il n'y a point de capitaine de cavalerie, ni de secrétaire d'un officier général, qui ne fasse ce voiage en chaise de poste avec des glaces & des ressorts, plus commodément & plus tranquillement, qu'on ne faisait

alors

alors une visite dans paris d'un quartier à un autre.

La délicatesse des officiers ne les empêchait point alors d'aller à la tranchée avec le pot en tête & la cuirasse sur le dos. Le roi en donnait l'éxemple ; il alla ainsi à la tranchée devant douai & devant lille. Cette conduite sage conserva plus d'un grand homme. Elle a été trop négligée depuis par des jeunes-gens peu robustes, pleins de valeur, mais de mollesse, & qui semblent plus craindre la fatigue que le danger.

La rapidité de ces conquêtes remplit d'allarmes bruxelles : les citoiens transportaient déja leurs effets dans anvers. La conquête de la flandre entiére pouvait être l'ouvrage d'une campagne. Il ne manquait au roi que des troupes assez nombreuses, pour garder les places, prêtes à s'ouvrir à ses armes. Louvois lui conseilla de mettre de grosses garnisons dans les villes prises, & de les fortifier. Vauban, l'un de ces grands hommes & de ces génies qui parurent dans ce siécle pour le service de Louis XIV, fut chargé de ces fortifications. Il les fit suivant sa méthode nouvelle, devenue aujourd'hui la régle de tous les bons ingénieurs. On fut étonné de ne plus voir

les places revêtues, que d'ouvrages presque au niveau de la campagne. Les fortifications hautes & menaçantes n'en étaient que plus exposées à être foudroiées par l'artillerie : plus il les rendit razantes, moins elles étaient en prise. Il construisit
1668. la citadelle de lille sur ces principes. On n'avait point encor en france détaché le gouvernement d'une ville de celui de la forteresse. L'éxemple commença en faveur de Vauban : il fut le premier gouverneur d'une citadelle. On peut encor observer, que le premier de ces plans en relief qu'on voit dans la galerie du louvre, fut celui des fortifications de lille.

Le roi se hâta de venir jouir des acclamations des peuples, des adorations de ses courtisans & de ses maîtresses, & des fêtes qu'il donna à sa cour.



CHAPITRE

CHAPITRE HUITIEME.

Conquête de la franche-comté : paix d'aix la chapelle.

ON était plongé dans les divertissemens à saint-germain, lorsqu'au cœur de l'hiver, au mois de janvier, on 1668. fut étonné de voir des troupes marcher de tous côtés, aller & revenir sur les chemins de la champagne, dans les trois évêchés : des trains d'artillerie, des chariots de munitions, s'arrêtaient sous divers prétextes, dans la route qui méne de champagne en bourgogne. Cette partie de la france était remplie de mouvemens dont on ignorait la cause. Les étrangers par intérêt, & les courtisans par curiosité, s'épuisaient en conjectures : l'allemagne était allarmée : l'objet de ces préparatifs & de ces démarches irréguliéres, était inconnu à tout le monde. Le secret dans les conspirations n'a jamais été mieux gardé, qu'il le fut dans cette entreprise de Louis XIV. Enfin le 2 de février il part de saint-germain, avec le jeune duc d'Enguien fils du

grand Condé, & quelques courtisans : les autres officiers étaient au rendez-vous des troupes. Il va à cheval à grandes journées, & arrive à dijon. Vingt-mille hommes, assemblés de vingt routes différentes, se trouvent le même jour en franche-comté, à quelques lieues de besançon ; & le grand Condé paraît à leur tête, aiant pour son principal lieutenant-général, Bouteville-Montmorenci son ami, devenu duc de Luxembourg, toûjours attaché à lui dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Luxembourg était l'éléve de Condé dans l'art de la guerre ; & il obligea à force de mérite, le roi qui ne l'aimait pas, à l'emploier.

Des intrigues eurent part à cette entreprise imprévue : le prince de Condé était jaloux de la gloire de Turenne, & Louvois de la faveur du maître : Condé était jaloux en héros, & Louvois en ministre. Le prince, gouverneur de la bourgogne qui touche à la franche-comté, avait formé le dessein de s'en rendre maître en hiver, en moins de tems que Turenne n'en avait mis l'été dernier à conquérir la flandre française. Il communiqua d'abord son projet à Louvois, qui l'embrassa avidement, pour éloigner & rendre inutile Turenne,

& pour servir en même-tems son maître.

Cette province assez pauvre alors en argent, mais très-fertile, bien peuplée, étendue en long de quarante lieues, & large de vingt, avait le nom de franche, & l'était en effet. Les rois d'espagne en étaient plûtôt les protecteurs que les maîtres. Quoique ce païs fût du gouvernement de la flandre, il n'en dépendait que peu. Toute l'administration était partagée & disputée entre le parlement & le gouverneur de la franche-comté. Le peuple jouissait de grands priviléges, toûjours respectés par la cour de madrid, qui ménageait une province jalouse de ses droits, & voisine de la france. Jamais peuple ne vécut sous un gouvernement plus doux, & ne fut si attaché à ses souverains. Leur amour pour la maison d'autriche s'est conservé pendant deux générations; mais cet amour était au fond celui de leur liberté.

Enfin la franche-comté était heureuse, mais pauvre; & puisqu'elle était une espéce de république, il y avait des factions. Quoi qu'en dise Pélisson, on ne se borna pas à emploier la force.

On gagna d'abord quelques citoiens par des présens & des espérances. On s'assura de l'abbé Jean de Vatteville, frére de celui

qui aiant insulté à londres l'ambassadeur de france, avait procuré par cet outrage, l'humiliation de la branche d'autriche espagnole. Cet abbé, autrefois officier, puis chartreux, puis long tems musulman chez les turcs, & enfin ecclésiastique, eut parole d'être grand-doien & d'avoir d'autres bénéfices. On corrompit le comte de Saint-Amour neveu du gouverneur; & le gouverneur lui-même, à la fin, ne fut pas infléxible. Quelques conseillers de ce parlement furent achetés peu cher. Ces intrigues secrettes, à peine commencées, furent soutenues par vingt-mille hommes. Besançon, la capitale de la province, est investie par le prince de Condé : Luxembourg court à salins : le lendemain besançon & salins se rendirent. Besançon ne demanda pour capitulation, que la conservation d'un saint suaire fort révéré dans cette ville; ce qu'on leur accorda très aisément. Le roi arrivait à dijon. Louvois, qui avait volé sur la frontiére pour diriger toutes ces marches, vient lui apprendre que ces deux villes sont assiégées & prises. Le roi courut aussitôt se montrer à la fortune, qui faisait tout pour lui.

Il alla assiéger dole en personne. Cette place était réputée forte : elle avait pour com-

commandant le comte de Montrevelle, homme de grand courage, fidéle par grandeur d'ame aux espagnols qu'il haïssait, & au parlement qu'il méprisait. Il n'avait pour garnison que quatre-cens soldats & les citoiens, & il osa se défendre. La tranchée ne fut point poussée dans les formes. A peine l'eut-on ouverte, qu'une foule de jeunes volontaires, qui suivaient le roi, courut attaquer la contrescarpe & s'y logea. Le prince de Condé, à qui l'âge & l'expérience avaient donné un courage tranquille, les fit soûtenir à propos, & partagea leur péril, pour les en tirer. Ce prince était par tout avec son fils, & venait ensuite rendre compte de tout au roi, comme un officier qui aurait eû sa fortune à faire. Le roi, dans son quartier, montrait plûtôt la dignité d'un monarque dans sa cour, qu'une ardeur impétueuse, qui n'était pas néceſſaire. Tout le cérémonial de saint-germain était observé. Il avait son petit coucher, ses grandes, ses petites entrées, une sale des audiences dans sa tente. Il ne tempérait le faste du trône qu'en faisant manger à sa table ses officiers-généraux & ses aides de camp. On ne lui voiait point dans les travaux de la guerre, ce courage emporté de François

premier & de Henri IV, qui cherchaient toutes les espéces de dangers. Il se contentait de ne les pas craindre, & d'engager tout le monde à s'y précipiter pour
14 févr. 1668. lui avec ardeur. Il entra dans dole au bout de quatre jours de siége, douze jours après son départ de saint-germain; & enfin en moins de trois semaines toute la franche-comté lui fut soûmise. Le conseil d'espagne, étonné & indigné du peu de résistance, écrivit au gouverneur : « que le » roi de france aurait dû envoier ses la» quais, prendre possession de ce païs, au » lieu d'y aller en personne. »

Tant de fortune & tant d'ambition réveillérent l'europe assoupie : l'empire commença à se remuer, & l'empereur à lever des troupes. Les suisses, voisins des francs-comtois, & qui n'ont de bien que leur liberté, tremblérent pour elle. Le reste de la flandre pouvait être envahi au printems prochain. Les hollandais, à qui il avait toûjours importé d'avoir les français pour amis, frémissaient de les avoir pour voisins. L'espagne alors eut recours à ces mêmes hollandais, & fut en effet protégée par cette petite nation, qui ne lui paraissait auparavant que méprisable & rebelle.

La hollande était gouvernée par Jean de

de With, qui dès l'âge de vingt-cinq ans avait été élu grand-pensionnaire ; homme amoureux de la liberté de son païs, autant que de sa grandeur personnelle : assujetti à la frugalité & à la modestie de sa république, il n'avait qu'un laquais & une servante, & allait à pied dans la haie, tandis que dans les négociations de l'europe, son nom était compté avec les noms des plus puissans rois : homme infatigable dans le travail, plein d'ordre, de sagesse, d'industrie dans les affaires, excellent citoien, grand politique, & qui cependant fut depuis très-malheureux.

Il avait contracté avec le chevalier Temple, ambassadeur d'angleterre à la haie, une amitié bien rare entre des ministres. Temple était un philosophe qui joignait les lettres aux affaires ; homme de bien, malgré les reproches que l'évêque Burnet lui a faits d'athéisme ; né avec le génie d'un sage républicain, aimant la hollande comme son propre païs, parce qu'elle était libre, & aussi jaloux de cette liberté que le grand pensionnaire lui-même. Ces deux citoiens s'unirent avec le comte de Dhona ambassadeur de suéde, pour arrêter les progrès du roi de france.

Ce tems était marqué pour les événemens.

mens rapides. La flandre, qu'on nomme *flandre françaiſe*, avait été priſe en trois mois; la franche-comté en trois ſemaines. Le traité entre la hollande, l'angleterre & la ſuéde, pour tenir la balance de l'europe & réprimer l'ambition de Louis XIV, fut propoſé & conclu en cinq jours.

Louis XIV fut indigné qu'un petit état, tel que la hollande, conçût l'idée de borner ſes conquêtes & d'être l'arbitre des rois, & plus encor qu'elle en fût capable. Cette entrepriſe des provinces-unies lui fut un outrage ſenſible, qu'il fallut dévorer, & dont il médita dès-lors la vengeance.

Tout ambitieux, tout-puiſſant, & tout irrité qu'il était, il détourna l'orage qui allait s'élever de tous les côtés de l'europe. Il propoſa lui-même la paix. La france & l'eſpagne choiſirent aix la chapelle pour le lieu des conférences, & le nouveau pape Roſpiglioſi, Clément neuf, pour médiateur.

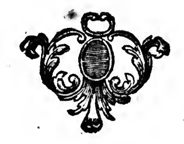
La cour de rome, pour décorer ſa faibleſſe d'un crédit apparent, rechercha par toutes ſortes de moiens l'honneur d'être l'arbitre entre les couronnes. Elle n'avait pu l'obtenir au traité des pirénées: elle parut l'avoir au moins à la paix d'aix la cha-

chapelle. Un nonce fut envoié à ce congrès, pour être un fantôme d'arbitre, entre des fantômes de plénipotentiaires. Les hollandais, déja jaloux de la gloire, ne voulurent point partager celle de conclure ce qu'ils avaient commencé. Tout se traitait en effet à saint-germain, par le ministére de leur ambassadeur Van Beuning. Ce qui avait été accordé en secret par lui, était envoié à aix la chapelle, pour être signé avec appareil par les ministres assemblés au congrès. Qui eût dit trente ans auparavant, qu'un bourgeois de hollande, obligerait la france & l'espagne à recevoir sa médiation ?

Ce Van-Beuning, bourguemestre d'Amsterdam, avait la vivacité d'un français & la fierté d'un espagnol. Il se plaisait à choquer dans toutes les occasions, la hauteur impérieuse du roi ; & opposait une inflexibilité républicaine, au ton de supériorité que les ministres de france commençaient à prendre. *Ne vous fiez-vous pas à la parole du roi?* lui disait monsieur de Lionne dans une conférence. *J'ignore ce que veut le roi*, dit Van-Beuning ; *je considére ce qu'il peut.* Enfin à la cour du plus superbe monarque du monde, un bourguemestre conclut avec autorité une paix, par laquelle

2 mai 1668.

quelle le roi fut obligé de rendre la franche-comté. Les hollandais eussent bien mieux aimé qu'il eût rendu la flandre, & être délivrés d'un voisin si redoutable. Mais toutes les nations trouvérent que le roi marquait assez de modération, en se privant de la franche-comté. Cependant il gagnait davantage, en retenant les villes de flandre; & il s'ouvrait les portes de la hollande, qu'il songeait à détruire dans le tems qu'il lui cédait.



CHAPITRE NEUVIEME.

Magnificence de LOUIS XIV. Conquête de la hollande.

LOuis XIV, forcé de rester quelque tems en paix, continua comme il avait commencé, à régler, à fortifier & embellir son roiaume. Il fit voir qu'un roi absolu, qui veut le bien, vient à bout de tout sans peine. Il n'avait qu'à commander; & les succès dans l'administration étaient aussi rapides, que l'avaient été ses conquêtes. C'était une chose véritablement admirable, de voir les ports de mer, auparavant déserts & ruinés, maintenant entourés d'ouvrages, qui faisaient leur ornement & leur défense, couverts de navires & de matelots, & contenant déja près de soixante grands vaisseaux, qu'il pouvait armer en guerre. De nouvelles colonies, protégées par son pavillon, partaient de tous côtés pour l'amérique, pour les indes orientales, pour les côtés de l'afrique. Cependant en france, & sous ses yeux, des édifices immenses occupaient des mil-

liers d'hommes, avec tous les arts que l'architectute entraîne après elle; & dans l'intérieur de sa cour & de sa capitale, des arts plus nobles & plus ingénieux donnaient à la france des plaisirs & une gloire, dont les siécles précédens n'avaient pas eû même l'idée. Les lettres florissaient. Le bon goût & la raison pénétraient dans les écoles de la barbarie. Tous ces détails de la gloire & de la félicité de la nation, trouveront leur véritable place dans cette histoire; il ne s'agit ici que des affaires générales & militaires.

Le portugal donnait en ce tems un spectacle étrange à l'europe. Dom Alphonse, fils indigne de l'heureux dom Jean de Bragance, y régnait. Il était furieux &
nov. 1667. imbécile. Sa femme, fille du duc de Nemours, amoureuse de dom Pédre frére d'Alphonse, osa concevoir le projet de détrôner son mari & d'épouser son amant. L'abrutissement de son mari justifia l'audace de la reine. Il était d'une force de corps au-dessus de l'ordinaire. Il avait eû publiquement d'une courtisane, un enfant qu'il avait reconnu. Enfin il avait couché très-long-tems avec la reine. Malgré tout cela, elle l'accusa d'impuissance; & aiant acquis dans le roiaume par son habileté,

l'autorité que son mari avait perdue par ses fureurs, elle le fit enfermer. Elle obtint bientôt de rome une bulle pour épouser son beau-frére. Il n'est pas étonnant que rome ait accordé cette bulle; mais il l'est, que des personnes toutes-puissantes en aient besoin. Cet événement, qui ne fut une révolution que dans la famille roiale & non dans le roiaume de portugal, n'aiant rien changé aux affaires de l'europe, ne mérite d'attention que par sa singularité.

La france reçut bientôt après un roi qui descendait du trône d'une autre maniére. Jean Casimir roi de pologne renouvella l'exemple de la reine Christine. Fatigué des embaras du gouvernement, & voulant vivre heureux, il choisit sa retraite à paris, dans l'abbaie de saint-germain dont il fut abbé. Paris, devenu depuis quelques années le séjour de tous les arts, était une demeure délicieuse pour un roi qui cherchait les douceurs de la société, & qui aimait les lettres. Il avait été jésuite & cardinal avant d'être roi; & dégouté également de la roiauté & de l'église, il ne cherchait qu'à vivre en particulier & en sage, & ne voulut jamais souffrir qu'on lui donnât à paris le titre de majesté. sept. 1668.

Mais une affaire plus intéressante tenait

tous

tous les princes chrétiens attentifs.

Les turcs, moins formidables à la vérité que du tems des Mahomets, des Sélims & des Solimans, mais dangereux encor & forts de nos divisions, assiégeaient depuis deux ans candie, avec toutes les forces de leur empire.

On ne sait s'il était plus étonnant que les vénitiens se fussent défendus si longtems, ou que les rois de l'europe les eussent abandonnés.

Les tems étaient bien changés. Autrefois lorsque l'europe chrétienne était barbare, un pape, ou même un moine, envoiait des millions de chrétiens combattre les mahométans dans leur empire : nos états s'épuisaient d'hommes & d'argent pour aller conquérir la misérable & stérile province de judée; & maintenant que l'île de candie, réputée le boulevard de la chrétienté, était inondée de soixante-mille turcs, les rois chrétiens regardaient cette perte avec indifférence. Quelques galeres de malte & du pape étaient le seul secours qui défendait cette république contre l'empire ottoman. Le sénat de venise, aussi impuissant que sage, ne pouvait, avec ses soldats mercenaires & des secours si faibles, résister au grand-visir Kiuperli, bon mi-

ministre, meilleur général, maître de l'empire de turquie, suivi de troupes formidables, & qui même avait de bons ingénieurs.

Le roi donna inutilement aux autres princes l'exemple de secourir candie. Ses galéres, & les vaisseaux nouvellement construits dans le port de toulon, y portérent sept mille hommes, commandés par le duc de Beaufort; secours devenu trop faible dans un si grand danger, parce que la générosité française ne fut imitée de personne.

La Feuillade, simple gentilhomme français, fit une action qui n'a d'exemple que dans les anciens tems de la chevalerie. Il mena près des trois cens gentilshommes à candie, à ses dépens, quoiqu'il ne fût pas riche. Si quelqu'autre nation avait fait pour les vénitiens à proportion de la Feuillade, il est à croire que candie eût été délivrée. Ce secours ne servit qu'à retarder la prise de quelques jours, & à verser du sang inutilement. Le duc de Beaufort périt dans une sortie; & Kiuperli entra enfin par capitulation dans cette 16. sept.
ville, qui n'était plus qu'un monceau de 1669.
ruines.

Les turcs dans ce siége s'étaient mon-

trés supérieurs aux chrétiens mêmes dans la connoissance de l'art militaire. Les plus gros canons qu'on eût vus encor en europe, furent fondus dans leur camp. Ils firent pour la premiere fois des lignes paralléles dans les tranchées. C'est d'eux que nous avons appris cet usage ; mais ils ne le tinrent que d'un ingénieur italien. Il est certain que des vainqueurs, tels que les turcs, avec de l'expérience, du courage, des richesses, & cette constance dans le travail qui faisait alors leur caractére, devaient conquérir l'italie & prendre rome en bien peu de tems. Mais les lâches empereurs qu'ils ont eus depuis, leurs mauvais généraux, & le vice de leur gouvernement, ont été le salut de la chrétienté.

Le roi, peu touché de ces événemens éloignés, laissait meurir son grand dessein de conquérir tous les païs-bas, & de commencer par la hollande. L'occasion devenait tous les jours plus favorable. Cette petite république dominait sur les mers ; mais sur la terre rien n'était plus faible. Liée avec l'espagne & avec l'angleterre, en paix avec la france, elle se reposait avec trop de sécurité sur les traités & sur les avantages d'un commerce immense. Au-

tant

tant que ses armées navales étaient disciplinées & invincibles, autant ses troupes de terre étaient mal tenues & méprisables. Leur cavalerie n'était composée que de bourgeois qui ne sortaient jamais de leurs maisons, & qui paiaient des gens de la lie du peuple pour faire le service en leur place. L'infanterie était à peu près sur le même pied : les officiers, les commandans même des places de guerre, étaient les enfans ou les parens des bourguemestres ; nourris dans l'inexpérience & dans l'oisiveté, regardant leurs emplois comme des prêtres regardent leurs bénéfices. Le pensionnaire Jean de With avait voulu corriger cet abus ; mais il ne l'avait pas assez voulu, & ce fut une des grandes fautes de ce républicain.

Il fallait d'abord détacher l'angleterre de la hollande. Cet appui venant à manquer aux provinces-unies, leur ruine paraissait inévitable. Il ne fut pas difficile à Louis XIV d'engager Charles dans ses desseins. Le monarque anglais n'était pas à la vérité fort sensible à la honte que son régne & sa nation avaient reçue, lorsque ses vaisseaux furent brûlés jusques dans la riviere de la tamise par la flotte hollandaise. Il ne respirait ni la vengeance ni les

les conquêtes. Il voulait vivre dans les plaisirs, & régner avec un pouvoir moins gêné : c'est par-là qu'on le pouvait séduire. Louis, qui n'avait qu'à parler alors pour avoir de l'argent, en promit beaucoup au roi Charles, qui n'en pouvait avoir
1670. sans son parlement. Cette liaison secrette entre les deux rois ne fut confiée en france qu'à *Madame*, sœur de Charles second, & épouse de *Monsieur* frére unique du roi, à Turenne & à Louvois.

Une princesse de vingt-six ans fut le plénipotentiaire qui devait consommer ce traité avec le roi Charles. On prit pour prétexte du passage de Madame en angleterre, un voyage que le roi voulut faire dans ses conquêtes nouvelles vers dunkerque & vers Lille. La pompe & la grandeur des anciens rois de l'asie n'approchaient pas de l'éclat de ce voyage. Trente mille hommes précédérent ou suivirent la marche du roi : les uns destinés à renforcer les garnisons du pais conquis, les autres à travailler aux fortifications, quelques-uns à applanir les chemins. Le roi menait avec lui la reine sa femme, toutes les princesses & les plus belles femmes de sa cour. Madame brillait au milieu d'elles, & goûtait dans le fond de son cœur le plaisir

&

& la gloire de tout cet appareil qui couvrait ſon voiage. Ce fut une fête continuelle depuis ſaint-germain juſqu'à lille.

Le roi qui voulait gagner les cœurs de ſes nouveaux ſujets, & éblouir ſes voiſins, répandit par-tout ſes libéralités avec profuſion : l'or & les pierreries étaient prodigués à quiconque avait le moindre prétexte pour lui parler. La princeſſe Henriette s'embarqua à calais, pour voir ſon frére qui s'était avancé juſqu'à cantorberi. Charles, ſéduit par l'amitié qu'il avait pour ſa ſœur & par l'argent de la france, ſigna tout ce que Louis XIV voulait, & prépara la ruine de la hollande au milieu des plaiſirs & des fêtes.

La perte de Madame, morte à ſon retour d'une maniére ſoudaine & affreuſe, jetta des ſoupçons ſur Monſieur, & ne changea rien aux réſolutions des deux rois. Les dépouilles de la république qu'on devait détruire, étaient déja partagées par le traité ſecret entre les cours de france & d'angleterre, comme en 1635 on avait partagé la flandre avec les hollandais. Ainſi on change de vues, d'alliés & d'ennemis, & on eſt ſouvent trompé dans tous ſes projets. Les bruits de cette entrepriſe prochaine commençaient à ſe répandre, mais

l'europe les écoutait en silence. L'empereur occupé des séditions de la hongrie, la suéde endormie par des négociations, l'espagne toûjours faible, toûjours irrésolue & toûjours lente, laissaient une libre carriére à l'ambition de Louis XIV.

La hollande, pour comble de malheur, était divisée en deux factions : l'une des républicains rigides, à qui toute ombre d'autorité despotique semblait un monstre contraire aux loix de l'humanité : l'autre, des républicains mitigés, qui voulaient établir dans les charges de ses ancêtres le jeune prince d'Orange, si célébre depuis sous le nom de Guillaume trois. Le grand-pensionnaire Jean de With, & Corneille son frére, étaient à la tête des partisans austéres de la liberté : mais le parti du jeune prince commençait à prévaloir. La république, plus occupée de ses dissensions domestiques que de son danger, contribuait elle-même à sa ruine.

Louis avait non-seulement acheté le roi d'angleterre, il gagna encor l'électeur de cologne, & ce van Gaalen, évêque de munster, avide de guerres & de butin, ennemi naturel des hollandais. Il les avait secourus contre cet évêque, & maintenant il s'unissait à lui pour les perdre. La suéde,

après

après s'être unie aux hollandais pour arrêter en 1668 des progrès qui ne les menaçaient pas, les abandonna quand ils furent menacés de leur ruine, & rentra avec la france dans ses anciennes liaisons, moiennant les anciens subsides.

Il est singulier & digne de remarque, que de tous les ennemis qui allaient fondre sur ce petit état, il n'y en eut pas un qui pût alléger un prétexte de guerre. C'était une entreprise à-peu-près semblable à cette ligue de Louis douze, de l'empereur Maximilien, & du roi d'espagne, qui avaient autrefois conjuré la perte de la république de venise, parce qu'elle était riche & fiére.

Les états-généraux consternés écrivirent au roi, lui demandant humblement si les préparatifs qu'il faisait, étaient en effet destinés contre eux, ses anciens & fidéles alliés; en quoi ils l'avaient offensé; quelle réparation il éxigeait. Il répondit « qu'il » ferait de ses troupes l'usage que deman» derait sa dignité, dont il ne devait comp» te à personne. » Ses ministres alléguaient pour toute raison, que le gazetier de hollande avait été trop insolent, & qu'on disait que van Beuning avait fait frapper une médaille injurieuse à Louis XIV.

Le goût des devises régnait alors en france. On avait donné à Louis XIV la devise du soleil avec cette légende, *nec pluribus impar.* On prétendait que van-Beuning s'était fait représenter avec un soleil, & ces mots pour ame, *in conspectu meo stetit sol; à mon aspect le soleil s'est arrêté.* * Cette médaille n'éxista jamais. Il est vrai que les états avaient fait frapper une médaille, dans laquelle ils avaient exprimé tout ce que la république avait fait de glorieux : *assertis legibus, emendatis sacris, adjutis, defensis, conciliatis regibus, vindicata marium libertate, stabilita orbis europæ quiete. Les loix affermies, la religion épurée, les rois secourus, défendus & réunis, la liberté des mers vengée, l'europe pacifiée.*

* Il est vrai que depuis on a frappé en hollande une médaille qu'on a cru être celle de van Beuning : mais elle ne porte point de date. Elle représente un combat avec un soleil qui culmine sur la tête des combattans. La légende est, *stetit sol in medio cœli.* Cette médaille que des particuliers ont fabriquée, n'a été faite que pour la bataille d'hocsted en 1709, à l'occasion de ces deux vers qui coururent alors :

Alter in egregio nuper certamine Josue
Clamavit, sol sta gallice; solque stetit.

Or van-Beuning ne s'appellait pas *Josué.*

Ils ne se vantaient en effet de rien qu'ils n'eussent fait : cependant ils firent briser le coin de cette médaille pour appaiser Louis XIV.

Le roi d'angleterre de son côté leur reprochait que leur flotte n'avait pas baissé son pavillon devant un batteau anglais, & alléguait encor un certain tableau où Corneille de With, frére du pensionnaire, était peint avec les attributs d'un vainqueur. On voiait des vaisseaux pris & brûlés dans le fond du tableau. Ce Corneille de With, qui en effet avait eû beaucoup de part aux exploits maritimes contre l'angleterre, avait souffert ce faible monument de sa gloire : mais ce tableau presque ignoré était dans une chambre où l'on n'entrait presque jamais. Les ministres anglais, qui mirent par écrit les griefs de leur roi contre la hollande, y spécifiérent des tableaux injurieux, *abusives pictures*. Les états qui traduisaient toûjours les mémoires des ministres en français, aiant traduit *abusive*, par le mot *fautifs*, *trompeurs*, répondirent qu'ils ne savaient ce que c'était que *ces tableaux trompeurs*. En effet ils ne devinérent jamais qu'il était question de ce portrait d'un de leurs concitoiens, & ils ne purent imaginer ce prétexte de la guerre.

Tout ce que les efforts de l'ambition & de la prudence humaine peuvent préparer pour détruire une nation, Louis XIV l'avait fait. Il n'y a pas chez les hommes d'éxemple d'une petite entreprise formée avec des préparatifs plus formidables. De tous les conquérans qui ont envahi une partie du monde, il n'y en a pas un qui ait commencé ses conquêtes avec autant de troupes reglées, & autant d'argent, que Louis en emploia pour subjuguer le petit état des provinces unies. Cinquante millions, qui en feraient aujourd'hui quatre-vingt-dixsept, furent consommés à cet apppareil. Trente vaisseaux de cinquante piéces de canon joignirent la flote anglaise forte de cent voiles. Le roi avec son frére alla sur les frontieres de la flandre espagnole & de la hollande, vers mastricht & charleroi, avec plus de cent douze mille hommes. L'évêque de munster & l'électeur de cologne en avaient environ vingt mille. Les généraux de l'armée du roi étaient Condé & Turenne. Luxembourg commandait sous eux. Vauban devait conduire les siéges. Louvois était par-tout avec sa vigilance ordinaire. Jamais on n'avait vu une armée si magnifique, & en même-tems mieux disciplinée. C'était sur-tout un spectacle admi-

mi-

mirable que la maison du roi nouvellement réformée : on y voiait quatre compagnies des gardes du corps, chacune composée de trois cens gentilshommes, entre lesquels il y avait beaucoup de jeunes *cadets* sans paie, assujettis comme les autres à la régularité du service ; deux cens gendarmes de la garde, deux cens chevaux-légers, cinq cens mousquetaires, tous gentishommes choisis, parés de leur jeunesse & de leur bonne mine ; douze compagnies de la gendarmerie, depuis augmentée jusqu'au nombre de seize : les cent-suisses même accompagnaient le roi, & ses régimens des gardes-françaises & suisses montaient la garde devant sa maison ou devant sa tente. Ces troupes, pour la plûpart couvertes d'or & d'argent, étaient en même tems un objet de terreur & d'admiration, pour des peuples chez qui toute espece de magnificence était inconnue. Une discipline devenue encore plus éxacte, avoit mis dans l'armée un nouvel ordre. Il n'y avait point encor d'inspecteurs de cavalerie & d'infanterie, comme nous en avons vu depuis. Mais deux hommes uniques en leur genre en faisaient les fonctions. Martinet mettait alors l'infanterie sur le pied de discipline où elle est aujourd'hui. Le chevalier

de Fourilles faisait la même charge dans la cavalerie. Il y avait un an que Martinet avait mis la baionete en usage dans quelques régimens : avant lui on ne s'en servait pas d'une maniére constante & uniforme. Ce dernier effort peut-être de ce que l'art militaire a inventé de plus terrible, était connu, mais peu pratiqué, parce que les piques prévalaient. Il avait imaginé des bateaux de cuivre, qu'on portait aisément sur des charrettes ou à dos de mulet. Le roi avec tant d'avantages, sûr de sa fortune & de sa gloire, menait avec lui un historien qui devait écrire ses victoires : c'était Pélisson, homme dont il sera parlé dans l'article des beaux arts, plus capable de bien écrire que de ne pas flatter.

Ce qui avançait encor la chûte des hollandais, c'est que le marquis de Louvois avait fait acheter chez eux une grande partie des munitions qui allaient servir à les détruire ; & avait ainsi dégarni beaucoup leurs magasins. Il n'est point du tout étonnant que des marchands eussent vendu ces provisions avant la déclaration de la guerre, eux qui en vendent tous les jours à leurs ennemis pendant les plus vives campagnes. On sait qu'un négociant de ce païs avait autrefois répondu au prince

Maurice qui le réprimandait sur un tel négoce : *monseigneur, si on pouvait par mer faire quelque commerce avantageux avec l'enfer, je hazarderais d'y aller brûler mes voiles.* Mais ce qui est surprenant, c'est qu'on a imprimé que le marquis de Louvois alla lui-même, déguisé, conclure ces marchés en hollande. Comment peut-on avoir imaginé une avanture si déplacée, si dangereuse & si inutile ?

Contre Turenne, Condé, Luxembourg, Vauban, cent-trente-mille combattans, une artillerie prodigieuse, & de l'argent avec lequel on attaquait encor la fidélité des commandans des places ennemies ; la hollande n'avait à opposer qu'un jeune prince d'une constitution faible, qui n'avait vu ni siéges, ni combats, & environ vingt cinq mille mauvais soldats, en quoi consistait alors toute la garde du païs. Le prince Guillaume d'Orange, âgée de 22 ans, venait d'être élu capitaine général des forces de terre, par les vœux de la nation : Jean de With y avait consenti par nécessité. Ce prince nourrissait sous le flegme hollandais, une ardeur d'ambition & de gloire, qui éclata toûjours depuis dans sa conduite, sans s'échapper jamais dans ses discours. Son humeur était froide

& févére, fon génie actif & perçant : fon courage, qui ne fe rebutait jamaïs, fit fupporter à fon corps faible & languiffant, des fatigues au-deffus de fes forces. Il était valeureux fans oftentation, ambitieux, mais ennemi du fafte, né avec une opiniâtreté flegmatique faite pour combattre l'adverfité, aimant les affaires & la guerre, ne connaiffant ni les plaifirs attachés à la grandeur, ni ceux de l'humanité, énfin prefque en tout l'oppofé de Louis XIV.

Il ne put d'abord arrêter le torrent qui fe débordait fur fa patrie. Ses forces étaient trop peu de chofe; fon pouvoir même était limité par les états. Les armes françaifes venaient fondre tout à coup fur la hollande que rien ne fecourait. L'imprudent duc de lorraine, qui avait voulu lever des troupes pour joindre fa fortune à celle de cette république, venait de voir toute la lorraine faifie par les troupes françaifes, avec la même facilité qu'on s'empare d'avignon, quand on eft mécontent du pape.

Cependant le roi faifait avancer fes armées vers le rhin, dans ces païs qui confinent à la hollande, à cologne & à la flandre. Il faifait diftribuer de l'argent

dans

dans tous les villages, pour paier le dommage que ses troupes y pouvaient faire. Si quelque gentilhomme des environs vénait se plaindre, il était sûr d'avoir un présent. Un envoié du gouverneur des païs-bas, étant venu faire une représentation au roi sur quelques dégâts commis par les troupes, reçut de la main du roi son portrait enrichi de diamans, estimé plus de douze-mille francs. Cette conduite attirait l'admiration des peuples, & augmentait la crainte de sa puissance.

Le roi était à la tête de sa maison; & de ses plus belles troupes, qui composaient trente-mille hommes. Turenne les commandait sous lui. Le prince de Condé avait une armée aussi forte. Les autres corps, conduits tantôt par Luxembourg, tantôt par Chamilli, faisaient dans l'occasion des armées séparées, ou se rejoignaient selon le besoin. On commença par assiéger à la fois quatre villes, dont le nom ne mérite de place dans l'histoire que par cet événement: rhinberg, orsoi, wesel, burick. Elles furent prises presque aussitôt qu'elles furent investies. Celle de rhinberg, que le roi voulut assiéger en personne, n'essuia pas un coup de canon; & pour assurer encor mieux sa prise, on eut soin de corrompre le lieu-

tenant de la place, irlandais de nation, nommé Dosseri, qui eut la lâcheté de se vendre, & l'imprudence de se retirer ensuite à mastricht, où le prince d'Orange le fit punir de mort.

Toutes les places qui bordent le rhin & l'issel, se rendirent. Quelques gouverneurs envoiérent leurs clés, dès qu'ils virent seulement passer de loin un ou deux escadrons français : plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire : la consternation était générale. Le prince d'Orange n'avait point encor assez de troupes pour paraître en campagne. Toute la hollande s'attendait à passer sous le joug, dès que le roi serait au-delà du rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve ; & après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les français voudraient faire un pont de bateaux, & de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux de cuivre inventés par Martinet.

Des gens du païs informérent alors le prince de Condé, que la sécheresse de la

saison

saison avait formé un gué sur un bras du rhin, auprès d'une vieille tourelle qui sert de bureau de péage, qu'on nomme *toll-huis, la maison du péage*, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, à ce que dit dans ses lettres Pélisson témoin oculaire. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très-peu rapide. L'abord était aisé : il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq-cens cavaliers, & deux faibles régimens d'infanterie, sans canon. L'artillerie française les foudroiait en flanc. Tandis que la maison du roi & les meilleures troupes de cavalerie passérent sans risque au nombre d'environ quinze-mille hommes, le prince de Condé les côtoiait dans un bateau de cuivre. A peine quelques cavaliers hollandais entrérent dans la riviére pour faire semblant de combattre. Ils s'enfuirent l'instant d'après, devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes, & demanda la vie. On ne 12
perdit dans le passage que le comte de juin
Nogent & quelques cavaliers qui s'étant 1672.
écartés du gué se noiérent ; & il n'y aurait eû

eû perſonne de tué dans cette journée, ſans l'imprudence du jeune duc de Longueville. On dit qu'aiant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de piſtolet ſur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant, *point de quartier pour cette canaille*. Il tua du coup, un de leurs officiers. L'infanterie hollandaiſe déſeſpérée reprit à l'inſtant ſes armes, & fit une décharge, dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Oſſembrouck, qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé, qui montait alors à cheval en ſortant de la riviére, & lui appuie ſon piſtolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup, qui lui fracaſſa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette bleſſure dans toutes ſes campagnes. Les français irrités firent main-baſſe ſur cette infanterie, qui ſe mit à fuir de tous côtés. Louis XIV paſſa ſur un pont de bateaux avec l'infanterie après avoir dirigé lui-même toute la marche.

Tel fut ce paſſage du rhin, action éclatante & unique, célébrée alors comme un des grands événemens qui duſſent occuper la mémoire des hommes. Cet air de grandeur; dont le roi relevait toutes ſes actions

tions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son régne, l'idolatrie de ses courtisans; enfin le goût que les peuples, & surtout les parisiens, ont pour l'exagération, joint à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes: tout cela fit regarder à paris le passage du rhin comme un prodige qu'on exagérait encor. L'opinion commune était que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, & malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appellée le *tholus*. Il était très-vrai que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage: & que s'ils avaient eû un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très-périlleuse.

Dès qu'on eut passé le rhin, on prit doesbourg, zutphen, arnheim, nosembourg, nimégue, skenk, bommel, crevecœur, &c. Il n'y avait guères d'heures dans la journée, où le roi ne reçût la nouvelle de quelque conquête. Un officier, nommé Mazel, mandait à monsieur de Turenne: « si vous voulez m'envoier cin-
» quante chevaux, je pourrai prendre avec
» cela deux ou trois places. »

Utrecht envoia ses clés, & capitula avec toute

20 juin 1672. toute la province qui porte son nom. Louis fit son entrée triomphale dans cette ville, menant avec lui son grand aumônier, son confesseur, & l'évêque titulaire d'utrecht. On rendit avec solemnité la grande église aux catholiques. L'évêque, qui n'en portait que le vain nom, fut pour quelque tems établi dans une dignité réelle. La religion de Louis XIV faisait des conquêtes comme ses armes. C'était un droit qu'il acquérait sur la hollande, dans l'esprit des catholiques.

Les provinces d'utrecht, d'overissel, de gueldres, étaient soumises : amsterdam n'attendait plus que le moment de son esclavage ou de sa ruine. Les juifs, qui y sont établis, s'empressérent d'offrir à Gourville, intendant & ami du prince de Condé, deux millions de florins, pour se racheter du pillage.

Déja naerden, voisine d'amsterdam, était prise. Quatre cavaliers, allant à la maraude, s'avancérent jusqu'aux portes de muiden, où sont les écluses qui peuvent inonder le païs, & qui n'est qu'à une lieue d'amsterdam. Les magistrats de muiden, éperdus de fraieur, vinrent présenter leurs clés à ces quatre soldats; mais enfin voiant que les troupes ne s'avançaient

point

point, ils reprirent leurs clés & fermérent les portes. Un instant de diligence eût mis amsterdam entre les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non-seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, & bientôt la terre même de ce païs allait disparaître. Les plus riches familles, les plus ardentes pour la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, & à s'embarquer pour batavia. On fit le dénombrement de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voiage, & le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva, que 50 mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La hollande n'eût plus éxisté qu'au bout des indes orientales : ces provinces d'europe, qui n'achetent leur bled qu'avec leurs richesses d'asie, qui ne vivent que de leur commerce, & si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout-à-coup ruinées & dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt & le magazin de l'europe, où trois-cens-mille hommes cultivent le commerce & les arts, serait devenue bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses & des milliers d'hommes pour élever leurs digues : elles eûssent probablement à la fois manqué d'ha-
bi-

bitans comme de richesses, & auraient été enfin submergées, ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier & le plus beau monument de l'industrie humaine.

La désolation de l'état était augmentée par les divisions ordinaires aux malheureux, qui s'imputent les uns aux autrres les calamités publiques. Le grand pensionnaire de With ne croiait pouvoir sauver ce qui restait de sa patrie, qu'en demandant la paix au vainqueur. Son esprit, à la fois tout républicain & jaloux de son autorité particuliere, craignait toûjours l'élévation du prince d'Orange encor plus que les conquêtes du roi de france; il avait fait jurer à ce prince même l'observation d'un édit perpétuel, par lequel le prince était exclus de la charge de stathouder. L'honneur, l'autorité, l'esprit de parti, l'intérêt, liérent de With à ce serment. Il aimait mieux voir sa république subjuguée par un roi vainqueur, que soumise à un stathouder.

Le prince d'Orange de son côté plus ambitieux que de With, aussi attaché à sa patrie, plus patient dans les malheurs publics, attendant tout du tems & de l'opiniâtreté de sa constance, briguait le stathoudérat, & s'opposait à la paix avec la même

ardeur. Les états résolurent, qu'on demanderait la paix malgré le prince ; mais le prince fut élevé au stathoudérat malgré les de With.

Quatre députés vinrent au camp du roi, implorer sa clémence au nom d'une république, qui six mois auparavant se croiait l'arbitre des rois. Les députés ne furent point reçus des ministres de Louis XIV avec cette politesse française qui mêle la douceur de la civilité aux rigueurs même du gouvernement. Louvois dur & altier, né pour bien servir, plutôt que pour faire aimer son maître, reçut les supplians avec hauteur, & même avec l'insulte de la raillerie. On les obligea de revenir plusieurs fois. Enfin le roi leur fit déclarer ses volontés. Il voulait que les états lui cédassent tout ce qu'ils avaient au-delà du rhin, nimégue, des villes & des forts dans le sein de leur païs ; qu'on lui paiât vingt-millions ; que les français fussent les maîtres de tous les grands chemins de la hollande par terre & par eau, sans qu'ils paiassent jamais aucun droit ; que la religion catholique fût par-tout rétablie ; que la république lui envoiât tous les ans une ambassade extraordinaire, avec une médaille d'or sur laquelle il fût gravé, qu'ils tenaient leur liberté de 1672.

Louis

Louis XIV ; enfin qu'à ces satisfactions ils joignissent celle qu'ils devaient au roi d'angleterre & aux princes de l'empire, tels que ceux de cologne & de munster, par qui la hollande était encor désolée.

Ces conditions d'une paix qui tenait tant de la servitude, parurent intolérables ; & la fierté du vainqueur inspira un courage de désespoir aux vaincus. On résolut de périr les armes à la main. Tous les cœurs & toutes les espérances se tournérent vers le prince d'Orange. Le peuple en fureur éclata contre le grand-pensionnaire, qui avait demandé la paix. A ces séditions se joignit la politique du prince & l'animosité de son parti. On attente d'abord à la vie du grand-pensionnaire Jean de With. Ensuite on accuse Corneille son frére d'avoir attenté à celle du prince. Corneille est appliqué à la question. Il récita dans les tourmens le commencement de cette ode d'Horace, *justum & tenacem*, convenable à son état & à son courage, & qu'on peut traduire ainsi pour ceux qui ignorent le latin :

Les torrens impétueux,
La mer qui gronde & s'élance,
La fureur & l'insolence
D'un peuple tumultueux,

Des

Des fiers tirans la vengeance
N'ébranlent pas la constance
D'un cœur ferme & vertueux.

Enfin la populace effrénée massacra dans la haie les deux fréres de With; l'un qui avait gouverné l'état pendant dix-neuf ans avec vertu; & l'autre qui l'avait servi de son épée. On exerça sur leurs corps sanglans toutes les fureurs dont le peuple est capable : horreurs communes à toutes les nations, & que les Français avaient fait éprouver au maréchal d'Encre, à l'amiral Coligni, &c. car la populace est presque par-tout la même. On poursuivit les amis du pensionnaire. Ruiter même, l'amiral de la république, qui seul combattait alors pour elle avec succès, se vit environné d'assassins dans amsterdam. 20 août 1672.

Au milieu de ces désordres & de ces désolations, les magistrats montrérent des vertus que l'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque, coururent en foule à la banque d'amsterdam : on craignait que l'on eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire paier du peu d'argent qu'on croiait qui pouvait y être encor. Les magistrats firent ouvrir les

caves

caves où ce trésor se conserve : on le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même était encor noirci de l'impression du feu qui avait quelques années auparavant consumé l'hôtel de ville. Les billets de banque s'étaient toûjours négociés jusqu'à ce tems, sans que jamais on eût touché au trésor. On paia alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi & tant de ressources étaient d'autant plus admirables, que Charles second roi d'angleterre, pour avoir dequoi faire la guerre aux hollandais & fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la france, venait de faire banqueroute à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'amsterdam de la garder, dans un tems où il semblait permis d-y manquer.

A cette vertu républicaine, ils joignirent ce courage d'esprit qui prend les partis extrêmes dans les maux sans reméde. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer. Les maisons de campagne, qui sont innombrables autour d'amsterdam, les villages, les villes voisines, leide, delft, furent inondées. Le paisan

ne

ne murmura pas de voir ses troupeaux noiés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette fut grande chez ces peuples : ils manquérent surtout d'eau douce ; elle se vendit six sous la pinte : mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage. C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la hollande ainsi accablée sur terre, & n'étant plus un état, demeurât encor redoutable sur la mer. C'était l'élément véritable de ces peuples.

Tandis que Louis XIV passait le rhin & prenait trois provinces, l'amiral Ruiter avec environ cent vaisseaux de guerre & plus de cinquante brûlots, alla chercher près des côtes d'angleterre les flotes des deux rois. Leur puissance réunie n'avait pu mettre en mer une armée navale plus forte que celle de la république. Les anglais & les hollandais combattirent comme des nations accoûtumées à se disputer l'empire de l'océan. Cette bataille, qu'on nomme de *solbaie*, dura un jour entier. Ruiter, qui en donna le signal, attaqua le vaisseau amiral d'angleterre, où était le duc d'Yorck frére du roi. La gloire de ce

7 juin 1672.

ce combat particulier demeura à Ruiter. Le duc d'Yorck obligé de changer de vaisseau, ne parut plus devant l'amiral hollandais. Les trente vaisseaux français eurent peu de part à l'action. Et tel fut le sort de cette journée, que les côtes de la hollande furent en sureté.

Après cette bataille Ruiter, malgré les craintes & les contradictions de ses compatriotes, fit entrer la flote marchande des indes dans le texel; défendant ainsi & enrichissant sa patrie d'un côté, lorsqu'elle périssait de l'autre. Le commerce même des hollandais se soûtenait : on ne voiait que leurs pavillons dans les mers des indes. Un jour qu'un consul de france disait au roi de perse que Louis XIV avait conquis presque toute la hollande : *comment cela peut-il être*, répondit le monarque persan, *puisqu'il y a toûjours au port d'ormus vingt vaisseaux hollandais pour un français ?*

Le prince d'Orange cependant avait l'ambition d'être bon citoien. Il offrit à l'état le revenu de ses charges & tout son bien pour soûtenir la liberté. Il couvrit d'inondations les passages par où les français pouvaient pénétrer dans le reste du païs. Ses négociations promptes & secrettes

réveillérent

réveillèrent de leur assoupissement l'empereur, l'empire, le conseil d'espagne, le gouverneur de flandre. Il disposa même l'angleterre à la paix. Enfin le roi était entré au mois de mai en hollande, & dès le mois de juillet l'europe commençait à être conjurée contre lui.

Monterey, gouverneur de flandre, fit passer secrettement quelques régimens au secours des provinces-unies. Le conseil de l'empereur Léopold envoia Montecuculi à la tête de près de vingt-mille hommes. L'électeur de Brandeboug, qui avait à sa solde ving-cinq mille soldats, se mit en marche.

Alors le roi quitta son armée. Il n'y avait plus de conquêtes à faire dans un païs inondé. La garde des provinces conquises devenait difficile. Louis voulait une gloire sûre. Satisfait d'avoir pris tant de villes en deux mois, il revint à saint-germain au milieu de l'été : laissant Turenne & Luxembourg achever la guerre, il jouit du triomphe. On éleva des monumens de sa conquête, tandis que les puissances de l'europe travaillaient à la lui ravir. juillet 1672.

CHAPITRE DIXIEME.

Evacuation de la hollande. Seconde conquête de la franche-comté.

ON croit néceſſaire de dire à ceux qui pourront lire cet ouvrage, qu'ils doivent ſe ſouvenir que ce n'eſt point ici une ſimple relation de campagnes, mais plûtôt une hiſtoire des mœurs des hommes. Aſſez de livres ſont pleins de toutes les minuties des actions de guerres, & de ces détails de la fureur & de la miſére humaine. Le deſſein de cet eſſai eſt de peindre les principaux caractères de ces révolutions, & d'écarter la multitude des petits faits, pour laiſſer voir les ſeuls conſidérables, & (s'il ſe peut) l'eſprit qui les a conduits.

La france fut alors au comble de ſa gloire. Le nom de ſes généraux imprimait la vénération. Ses miniſtres étaient regardés comme des génies ſupérieurs aux conſeillers des autres princes; & Louis était en europe comme le ſeul roi. En effet l'empereur Léopold ne paraiſſait pas dans ſes armées.

mées. Charles second, roi d'espagne, fils de Philippe IV, sortait à peine de l'enfance. Celui d'angleterre ne mettait d'activité dans sa vie que celle des plaisirs.

Tous ces princes & leurs ministres firent de grandes fautes. L'angleterre agit contre les principes de la raison d'état, en s'unissant avec la france pour élever une puissance que son intérêt était d'affaiblir. L'empereur, l'empire, le conseil espagnol, firent encor plus mal de ne pas s'opposer d'abord à ce torrent. Enfin Louis lui-même commit une aussi grande faute qu'eux tous, en ne poursuivant pas avec assez de rapidité des conquêtes si faciles. Condé & Turenne voulaient qu'on démolît la plûpart des places hollandaises. Ils disaient que ce n'était point avec des garnisons que l'on prend des états, mais avec des armées, & qu'en conservant une ou deux places de guerre pour la retraite, on devait marcher rapidement à la conquête entiére. Louvois au contraire voulait que tout fût place & garnison. C'était-là son génie, & c'était aussi le goût du roi. Louvois avait par-là plus d'emplois à sa disposition : il étendait le pouvoir de son ministére : il s'applaudissait de contredire les deux plus grands capitaines du siécle.

Louis le crut, & se trompa, comme il l'avoua depuis : il manqua le moment d'entrer dans la capitale de la hollande : il affaiblit son armée en la divisant dans trop de places : il laissa à son ennemi le tems de respirer. L'histoire des plus grands princes est souvent le récit des fautes des hommes.

Après le départ du roi les affaires changérent de face. Turenne fut obligé de marcher vers la westphalie, pour s'opposer aux impériaux. Le gouverneur de flandre, Monterey, sans être avoué du conseil timide d'espagne, renforça la petite armée du prince d'Orange d'environ dix-mille hommes. Alors ce prince fit tête aux français jusqu'à l'hiver. C'était déja beaucoup de balancer la fortune. Enfin l'hiver vint. Les glaces couvrirent les inondations de la hollande. Luxembourg qui commandait dans utrecht, fit un nouveau genre de guerre inconnu aux français, & mit la hollande dans un nouveau danger aussi terrible que les précédens.

Il assemble une nuit près de douze mille fantassins tirés des garnisons voisines. On arma leurs souliers de crampons. Il se met à leur tête, & marche sur la glace vers leide & vers la haie. Un dégel survint. La

haie

haie fut sauvée. Son armée entourée d'eau n'aiant plus de chemin ni de vivres, était prête à périr. Il fallait pour s'en retourner à utrecht, marcher sur une digue étroite & fangeuse, où l'on pouvait à peine se traîner quatre de front. On ne pouvait arriver à cette digue qu'en attaquant un fort, qui semblait imprenable sans artillerie. Quand ce fort n'eût arrêté l'armée qu'un seul jour, elle serait morte de faim & de fatigue. Luxembourg était sans ressource. Mais la fortune qui avait sauvé la haie, sauva son armée, par la lâcheté du commandant du fort, qui abandonna son poste sans aucune raison. Il y a mille événemens dans la guerre, comme dans la vie civile, qui sont incompréhensibles : celui-là est de ce nombre. Tout le fruit de cette entreprise fut une cruauté, qui acheva de rendre le nom français odieux dans ce païs. Bodegrave & suvamerdam, deux bourgs considérables, riches & bien peuplés, semblables à nos villes de la grandeur médiocre, furent abandonnés au pillage des soldats pour le prix de leur fatigue. Ils mirent le feu à ces deux villes; & à la lueur des flammes ils se livrérent à la débauche & à la cruauté. Il est étonnant que le soldat français soit si bar-

bare, étant commandé par ce prodigieux nombre d'officiers, qui ont avec justice la réputation d'être aussi humains que courageux. Ce pillage fut si exagéré, que plus de quarante ans après, j'ai vu les livres hollandais dans lesquels on apprenait à lire aux enfans, retracer cette avanture, & inspirer la haine contre les français à des générations nouvelles.

1673. Cependant le roi agitait les cabinets de tous les princes par ses négociations. Il gagna le duc de hanovre. L'électeur de brandebourg en commençant la guerre fit un traité, mais qui fut bientôt rompu. Il n'y avait pas une cour en allemagne où Louis n'eût des pensionnaires. Ses émissaires fomentaient en hongrie les troubles de cette province, sévérement traitée par le conseil de vienne. L'argent fut prodigué au roi d'angleterre, pour faire encor la guerre à la hollande, malgré les cris de toute la nation anglaise, indignée de servir les grandeurs de Louis XIV, qu'elle eût voulu réprimer. L'europe était troublée par les armes & par les négociations de Louis. Enfin il ne put empêcher que l'empereur, l'empire & l'espagne ne s'alliassent avec la hollande, & ne lui déclarassent solennellement la guerre. Il avait tellement

changé

changé le cours des choses, que les hollandais, ses alliés naturels, étaient devenus les amis de la maison d'autriche. L'empereur Léopold envoiait des secours lents, mais il montrait une grande animosité. Il est rapporté qu'allant à égra voir les troupes qu'il y rassemblait, il communia en chemin; & qu'après la communion il prit en main un crucifix, & appella Dieu à témoin de la justice de sa cause. Cette action eût été à sa place du tems des croisades; & la prière de Léopold n'empêcha pas le progrès des armes du roi de france.

Il parut d'abord combien sa marine était déja perfectionnée. Au lieu de trente vaisseaux qu'on avait joints l'année d'auparavant à la flote anglaise, on en joignit quarante sans compter les brûlots. Les officiers avaient appris les manœuvres savantes des anglais, avec lesquels ils avaient combattu celles des hollandais leurs ennemis. C'était le duc d'Yorck, depuis Jacques second, qui avait inventé l'art de faire entendre les ordres sur mer par les mouvemens divers des pavillons. Avant ce tems les français ne savaient pas ranger une armée en bataille. Leur expérience consistait à faire battre un vaisseau contre un vaisseau, non à en faire mouvoir plu-

sieurs de concert, & à imiter sur la mer les évolutions des armées de terre, dont les corps séparés se soûtiennent & se secourent mutuellement. Ils firent à peu près comme les romains, qui en une année apprirent des carthaginois l'art de combattre sur mer, & égalérent leurs maîtres.

Le vice-amiral d'Etrée & son lieutenant Martel, firent honneur à l'industrie militaire de la nation française, dans trois batailles navales consécutives, qui se donnérent au mois de juin entre la flote hollandaise & celle de france & d'angleterre.
les 7, 14&21 juin 1673. L'amiral Ruiter fut plus admiré que jamais dans ces trois actions. D'Etrée écrivit à Colbert : « Je voudrais avoir paié de » ma vie la gloire que Ruiter vient d'ac» quérir. » D'Etrée méritait que Ruiter eût ainsi parlé de lui. La valeur & la conduite furent si égales de tous côtés, que la victoire resta toûjours indécise.

Louis aiant fait des hommes de mer de ses français par les soins de Colbert, perfectionna encor l'art de la guerre sur terre par l'industrie de Vauban. Il vint en personne assiéger mastricht dans le même tems que ces trois batailles navales se donnaient. Mastricht était pour lui une

clé

clé des païs-bas & des provinces-unies : c'était une place forte, défendue par un gouverneur intrépide nommé Farjaux, né français, qui avait passé au service d'espagne, & depuis à celui de hollande. La garnison était de cinq mille hommes. Vauban, qui conduisit ce siége, se servit pour la première fois des paralleles, inventées par des ingénieurs italiens au service des turcs devant candie. Il ajoûta les places d'armes, que l'on fait dans les tranchées, pour y mettre les troupes en bataille & pour les mieux rallier en cas de sorties. Louis se montra dans ce siége plus exact & plus laborieux qu'il ne l'avait été encor. Il accoûtumait, par son exemple, à la patience dans le travail, sa nation accusée jusqu'alors de n'avoir qu'un courage bouillant, que la fatigue épuise bientôt. Mastricht se rendit au bout de huit jours. 29 juin 1673.

Pour mieux affermir encor la discipline militaire, il usa d'une sévérité qui parut même trop grande. Le prince d'Orange, qui n'avait eu, pour opposer à ces conquêtes rapides, que des officiers sans émulation & des soldats sans courage, les avait formés à force de rigueurs, en faisant passer par la main du bourreau, ceux

14 sept. 1673. qui avaient abandonné leur poste. Le roi employa aussi les châtimens, la premiére fois qu'il perdit une place. Un très-brave officier, nommé Du-pas, rendit naerden au prince d'Orange. Il ne tint à la vérité que quatre jours : mais il ne remit sa ville qu'après un combat de cinq heures, donné sur de mauvais ouvrages, & pour éviter un assaut général, qu'une garnison faible & rebutée n'aurait point soûtenu. Le roi, irrité du premier affront que recevaient ses armes, fit condamner Du-pas à être traîné dans utreoht une pelle à la main, & son épée fut rompue : ignominie inutile pour les officiers français, qui sont assez sensibles à la gloire, pour qu'on ne les gouverne pas par la crainte de la honte. Il faut savoir qu'à la vérité les provisions des commandans des places les obligent à soûtenir trois assauts : mais ce sont de ces loix qui ne sont jamais exécutées.

Du-pas se fit tuer un an après au siége de la petite ville de grave, où il servit volontaire. Son courage & sa mort dûrent laisser des regrets au marquis de Louvois qui l'avait fait punir si durement. La puissance souveraine peut maltraiter un brave homme, mais non pas le deshonorer.

Les

Les soins du roi, le génie de Vauban, la vigilance sévére de Louvois, l'expérience & le grand art de Turenne, l'active intrépidité du prince de Condé; tout cela ne put réparer la faute qu'on avait faite de garder trop de places, d'affaiblir l'armée, & de manquer amsterdam.

Le prince de Condé voulut en vain percer dans le cœur de la hollande inondée. Turenne ne put, ni mettre obstacle à la jonction de Montécuculi & du prince d'Orange, ni empêcher le prince d'Orange de prendre bonn. L'évêque de munster, qui avait juré la ruine des états-généraux, fut attaqué lui-même par les hollandais. nov. 1673.

Le parlement d'angleterre força son roi d'entrer sérieusement dans des négociations de paix, & de cesser d'être l'instrument mercenaire de la grandeur de la france. Alors il fallut abandonner les trois provinces hollandaises, avec autant de promptitude qu'on les avait conquises. Ce ne fut pas sans les avoir rançonnées; l'intendant Robert tira de la seule province d'utrecht en un an seize-cens-soixante & huit-mille florins. On était si

preſſé d'évacuer le païs qu'on avait pris avec tant de rapidité, que vingt-huit-mille priſonniers hollandais furent rendus pour un écu par ſoldat. L'arc de triomphe de la porte ſaint-denis, & les autres monumens de la conquête, étaient à peine achevés, que la conquête était déja abandonnée. Les hollandais, dans le cours de cette invaſion, eurent la gloire de diſputer l'empire de la mer & l'adreſſe de tranſporter ſur terre le théâtre de la guerre hors de leur païs. Louis XIV paſſa dans l'europe pour avoir joui avec trop de précipitation & trop de fierté, de l'éclat d'un triomphe paſſager. Le fruit de cette entrepriſe fut d'avoir une guerre ſanglante à ſoûtenir contre l'eſpagne, l'empire & la hollande réunis, d'être abandonné de l'angleterre, & enfin de munſter, de cologne même, & de laiſſer dans les païs qu'il avait envahis & quittés, plus de haine que d'admiration pour lui.

Le roi tint ſeul contre tous les ennemis qu'il s'était faits. La prévoiance de ſon gouvernement & la force de ſon état, parurent bien davantage encor, lorſqu'il fallut ſe défendre contre tant de puiſſances liguées & contre de grands généraux

riaux, que quand il avait pris en voiageant la flandre française, la franche-comté, & la moitié de la hollande, sur des ennemis sans défense.

On vit sur-tout quel avantage un roi absolu, dont les finances sont bien administrées, a sur les autres rois : il fournit à la fois une armée d'environ vingt-trois-mille hommes à Turenne contre les impériaux, une de quarante-mille à Condé contre le prince d'Orange : un corps de troupes était sur la frontiére du roussillon : une flote chargée de soldats alla porter la guerre aux espagnols jusques dans messine : lui-même marcha pour se rendre maître une seconde fois de la franche-comté. Il se défendait, & il attaquait partout en même-tems.

D'abord, dans son entreprise sur la franche-comté, la supériorité de son gouvernement parut tout entiére. Il s'agissait de mettre dans son parti, ou du moins d'endormir les suisses, nation aussi redoutable que pauvre, toûjours armée, toûjours jalouse à l'excès de sa liberté, invincible sur ses frontiéres, murmurant déja & s'effarouchant de voir Louis XIV une seconde fois dans leur voisinage.

L'em-

L'empereur & l'espagne sollicitaient les treize cantons, de permettre au moins un passage libre à leurs troupes, pour secourir la franche-comté, demeurée sans défense par la négligence du ministére espagnol. Le roi de son côté pressait les suisses de refuser ce passage : mais l'empire & l'espagne ne prodiguaient que des raisons & des priéres. Le roi, avec de l'argent comptant, détermina les suisses à ce qu'il voulut. Le passage fut refusé. Louis, accompagné de son frére & du fils du grand Condé, assiégea besançon. Il aimait la guerre de siéges, & l'entendait aussi bien que les Condé & les Turenne; & tout jaloux qu'il était de sa gloire, il avouait que ces deux grands hommes entendaient mieux que lui la guerre de campagne. D'ailleurs il n'assiégea jamais une ville, sans être moralement sûr de la prendre. Louvois faisait si bien les préparatifs; les troupes étaient si bien fournies; Vauban, qui conduisit presque tous les siéges, était un si grand maître dans l'art de prendre les villes, que la gloire du roi était en sureté. Vauban dirigea les attaques de besançon : elle fut prise en neuf jours; & au bout

15 mai 674. de

de six semaines, toute la franche-comté fut soumise au roi. Elle est restée à la france, & semble y être pour jamais annéxée : monument de la faiblesse du ministére autrichien-espagnol, & de la force de celui de Louis XIV.



CHAPITRE

CHAPITRE ONZIEME.

Belle campagne, & mort du maréchal de Turenne.

TAndis que le roi prenait rapidement la franche-comté, avec cette facilité & cet éclat attaché encor à sa destinée; Turenne, qui ne faisait que défendre les frontiéres du côté du rhin, déploiait ce que l'art de la guerre a de plus grand & de plus consommé. L'estime des hommes se mesure par les difficultés surmontées; & c'est ce qui a donné une si grande réputation à cette campagne de Turenne.

juin 1674. D'abord il fait une marche longue & vive, passe le rhin à philisbourg, marche toute la nuit à sintzheim, force cette ville, & en même-tems il attaque & met en fuite Caprara général de l'empereur, & le vieux duc de lorraine Charles IV, ce prince qui passa toute sa vie à perdre ses états & à lever des troupes, & qui venait de réunir sa petite armée avec une partie

juillet 1674. de celle de l'empereur. Turenne, après l'avoir battu, le poursuit & bat encor

sa

sa cavalerie à ladimbourg : de-là, il court à un autre général des impériaux le prince de Bournonville, qui n'attendait que de nouvelles troupes pour s'ouvrir le chemin de l'alsace : il prévient la jonction de ces troupes, l'attaque & lui fait quitter le champ de bataille. oct. 1674.

L'empire rassemble contre lui toutes ses forces : soixante & dix-mille allemans sont dans l'alsace : brisac & philisbourg étaient bloqués par eux. Turenne n'avait plus que vingt-mille hommes effectifs tout au plus. Le prince de Condé lui envoia de flandre quelque secours de cavalerie : alors il traverse des montagnes pleines de neige, par tanne & par bedfort : il se trouve tout d'un coup dans la haute alsace, au milieu des quartiers des ennemis, qui le croiaient en repos en lorraine, & qui pensaient que la campagne était finie. Il bat à mulhausen les quartiers qui résistent : il en fait deux prisonniers. Il marche à colmar, où l'électeur de brandebourg, qu'on appelle le grand électeur, alors général des armées de l'empire, avait son quartier. Il arriva dans le tems que ces princes & les autres généraux se mettaient à table : ils n'eurent que le tems de s'échapper : la campagne était couverte de fuiards. déc. 1674.

Tu-

Turenne, croiant n'avoir rien fait tant qu'il restait quelque chose à faire, attend encor auprès de turckheim une partie de
5 janv. 1675. l'infanterie ennemie. L'avantage du poste qu'il avait choisi, rendait sa victoire sûre : il défait cette infanterie. Enfin une armée de soixante & dix mille hommes se trouve vaincue & dispersée presque sans grand combat. L'alsace reste au roi, & les généraux de l'empire sont obligés de repasser le rhin.

Toutes ces actions consécutives, conduites avec tant d'art, si patiemment digérées, exécutées avec tant de promptitude, furent également admirées des français & des ennemis. La gloire de Turenne reçut un nouvel accroissement, quand on sut que tout ce qu'il avait fait dans cette campagne, il l'avait fait malgré la cour, & malgré les ordres réitérés de Louvois, donnés au nom du roi. Résister à Louvois tout-puissant, & se charger de l'événement, malgré les cris de la cour, les ordres du maître & la haine du ministre, ne fut pas la moindre marque du courage de Turenne, ni le moindre exploit de la campagne.

Il faut avouer que ceux qui ont plus d'humanité, que d'estime pour les exploits

de guerre, gémirent de cette campagne si glorieuse. Elle fut célébre par les malheurs des peuples, autant que par les expéditions de Turenne. Après la bataille de sintzheim, il mit à feu & à sang le palatinat, païs uni & fertile, couvert de villes & de bourgs opulens. L'électeur palatin vit du haut de son château de manheim, deux villes & ving-cinq villages embrasés. Ce prince désespéré défia Turenne à un combat singulier, par une lettre pleine de reproches. Turenne, aiant envoié la lettre au roi qui lui défendit d'accepter le cartel, ne répondit aux plaintes & au défi de l'électeur, que par un compliment vague & qui ne signifiait rien. C'était assez le stile & l'usage de Turenne; de s'exprimer toûjours avec modération & ambiguité.

Il brula, avec le même sang froid, les fours & une partie des campagnes de l'alsace, pour empêcher les ennemis de subsister. Il permit ensuite à sa cavalerie de ravager la lorraine. On y fit tant de désordre, que l'intendant, qui de son côté désolait la lorraine avec sa plume, lui écrivit & lui parla souvent, pour arrêter ces excès. Il répondait froidement; *je le ferai dire à l'ordre.* Il aimait mieux être appellé le

péro

pére des soldats qui lui étaient confiés, que des peuples, qui selon les loix de la guerre, sont toûjours sacrifiés. Tout le mal qu'il faisait, paraissait nécessaire : sa gloire couvrait tout ; & d'ailleurs, les soixante & dix-mille allemans qu'il empêcha de pénétrer en france, y auraient fait beaucoup plus de mal, qu'il n'en fit à l'alsace, à la lorraine & au palatinat.

Le prince de Condé, de son côté, donnait en flandre une bataille beaucoup plus sanglante que toutes ces actions du vicomte de Turenne, mais moins heureuse & moins décisive, soit que les circonstances des lieux lui fussent moins favorables, soit qu'il eût pris des mesures moins justes, soit plûtôt qu'il eût des généraux plus habiles & de meilleures troupes à combattre. Cette bataille fut celle de senef. Le marquis de Feuquiéres veut qu'on ne lui donne que le nom de combat, parce que l'action ne se passa pas entre deux armées rangées, & que tous les corps n'agirent point : mais il paraît qu'on s'accorde à nommer *bataille* cette journée si vive & si meurtriere. Le choc de trois mille hommes rangés, dont tous les petits corps agiraient, ne serait qu'un combat. C'est toûjours l'importance qui décide du nom.

Le prince de Condé avait à tenir la campagne avec environ quarante-cinq mille hommes contre le prince d'Orange, qui en avait soixante-mille. Il attendit que l'armée ennemie passât un défilé à senef près de mons. Il attaqua une partie de l'arriere-garde composée d'espagnols, & y eut un grand avantage. On blâma le prince 15 août 1674.
d'Orange de n'avoir pas pris assez de précautions dans le passage du défilé; mais on admira la maniere dont il rétablit le désordre, & on n'approuva pas que Condé voulût ensuite recommencer le combat contre des ennemis trop bien retranchés. On se battit à trois reprises. Les deux généraux, dans ce mélange de fautes & de grandes actions, signalérent également leur présence d'esprit & leur courage. De tous les combats que donna le grand Condé, ce fut celui où il prodigua le plus sa vie & celle de ses soldats. Il eut trois chevaux tués sous lui. Il voulait, après trois attaques meurtrieres, en hazarder encor une quatriéme. Il parut, dit un officier qui y était, qu'il n'y avait plus que le prince de Condé qui eût envie de se battre. Ce que cette action eut de plus singulier, c'est que les troupes de part & d'autre, après les mêlées les plus sanglantes & les plus acharnées

nées, prirent la fuite le ſoir, par une terreur panique. Le lendemain les deux armées ſe retirérent chacune de ſon côté, aucune n'aiant ni le champ de bataille, ni la victoire, toutes deux plûtôt également affaiblies & vaincues. Il y eut près de ſept-mille morts, & cinq-mille priſonniers du côté des français; les ennemis firent une perte égale. Tant de ſang inutilement répandu empêcha l'une & l'autre armée de rien entreprendre de conſidérable. Il importe tant de donner de la réputation à ſes armes, que le prince d'Orange, pour faire croire qu'il avait eû la victoire, aſſiégea oudenarde; mais le prince de Condé prouva qu'il n'avait pas perdu la bataille, en faiſant auſſi-tôt lever le ſiége, & en pourſuivant le prince d'Orange.

On obſerva également en france & chez les alliés, la vaine cérémonie de rendre graces à Dieu d'une victoire qu'on n'avait pas remportée: uſage établi pour encourager les peuples, qu'il faut toûjours tromper.

Turenne en allemagne, avec une petite armée, continua des progrès qui étaient le fruit de ſon génie. Le conſeil de vienne, n'oſant plus confier la fortune de l'empire à des princes qui l'avaient mal défendu, remit

remit à la tête de ses armées le général Montécuculi, celui qui avait vaincu les turcs à la journée de saint-gothard, & qui malgré Turenne & Condé, avait joint le prince d'Orange, & avait arrêté la fortune de Louis XIV, après la conquête de trois provinces de hollande.

On a remarqué que les plus grands généraux de l'empire ont souvent été tirés d'italie. Ce païs, dans sa décadence & dans son esclavage, porte encor des hommes, qui font souvenir de ce qu'il était autrefois. Montécuculi était seul digne d'être opposé à Turenne. Tous deux avaient réduit la guerre en art. Ils passérent quatre mois à se suivre, à s'observer dans des marches & dans des campemens, plus estimés que des victoires par les officiers allemans & français. L'un & l'autre jugeait de ce que son adversaire allait tenter, par les démarches que lui-même eût voulu faire à sa place, & ils ne se trompérent jamais. Ils opposaient l'un à l'autre la patience, la ruse & l'activité : enfin ils étaient près d'en venir aux mains, & de commettre leur réputation au sort d'une bataille auprès du village de saltzbach, lorsque Turenne en allant choisir une place pour dresser une batterie, fut tué d'un coup de canon. Il n'y a per-

17 juillet 1675.

personne qui ne sache les circonstances de cette mort; mais on ne peut se défendre d'en retracer les principales, par le même esprit qui fait qu'on en parle encor tous les jours. Il semble qu'on ne puisse trop redire, que le même boulet qui le tua, aiant emporté le bras de Saint Hilaire lieutenant-général de l'artillerie, son fils se jettant en larmes auprès de lui: *Ce n'est pas moi*, lui dit Saint-Hilaire, *c'est ce grand homme qu'il faut pleurer* : paroles comparables à tout ce que l'histoire a consacré de plus héroïque, & le plus digne éloge de Turenne. Il est très-rare que sous un gouvernement despotique, où les hommes ne sont occupés que de leur intérêt particulier, ceux qui ont servi la patrie meurent regrettés du public. Cependant Turenne fut pleuré des soldats & des peuples. Louvois fut le seul qui se réjouit de sa mort. On sait les honneurs que le roi fit rendre à sa mémoire, & qu'il fut enterré à saint-denis comme le connétable du Guesclin, au-dessus duquel la voix publique l'éléve autant que le siécle de Turenne est supérieur au siécle du connétable.

Turenne n'avait pas eû toûjours des succès heureux à la guerre : il avait été battu à mariendal, à rétel, à cambrai: aussi

aussi disait-il, qu'il avait fait des fautes, & il était assez grand homme pour l'avouer. Il ne fit jamais de conquêtes éclatantes, & ne donna point de ces grandes batailles rangées, dont la décision rend une nation maîtresse de l'autre; mais aiant toujours réparé ses défaites, & fait beaucoup avec peu, il passa pour le plus habile capitaine de l'europe, dans un tems où l'art de la guerre était plus approfondi que jamais. De même, quoiqu'on lui eût reproché sa défection dans les guerres de la fronde; quoiqu'à l'âge de près de soixante ans, l'amour lui eût fait révéler le secret de l'état; quoiqu'il eût exercé dans le palatinat des cruautés qui ne semblaient pas nécessaires, il conserva la réputation d'un homme de bien, sage & modéré, parce que ses vertus & ses grands talens, qui n'étaient qu'à lui, devaient faire oublier des faiblesses & des fautes, qui lui étaient communes avec tant d'autres hommes. Si on pouvait le comparer à quelqu'un, on oserait dire, que de tous les généraux des siécles passés, Gonsalve de Cordoue surnommé le grand capitaine, est celui auquel il ressemblait davantage.

Né calviniste, il s'était fait catholique l'an 1668. Aucun protestant & même au-

cun philoſophe ne penſa que la perſuaſion ſeule eût fait changement dans un homme de guerre, dans un politique âgé de cinquante années, qui avait encor des maîtreſſes. On ſavait que Louis XIV en le créant maréchal général de ſes armées, lui avait dit ces propres paroles rapportées dans les lettres de Péliſſon & ailleurs, *je voudrais que vous m'obligeaſſiez à faire quelque choſe de plus pour vous.* Ces paroles (ſelon eux) pouvaient avec le tems opérer une converſion. La place de connétable pouvait tenter un cœur ambitieux. Il était poſſible auſſi que cette converſion fût ſincére. Le cœur humain raſſemble ſouvent la politique, l'ambition, les faibleſſes de l'amour, les ſentimens de la religion. Mais les catholiques qui triomphérent de ce changement, ne crurent pas la grande ame de Turenne capable de feindre.

Ce qui arriva en alſace immédiatement après la mort de Turenne, rendit ſa perte encor plus ſenſible. Montécuculi, retenu par l'habileté du général français trois mois entiers au-delà du rhin, paſſa ce fleuve dès qu'il ſut qu'il n'avait plus Turenne à craindre. Il tomba ſur une partie de l'armée, qui demeurait éperdue entre les mains de Lorges & de Vaubrun, deux lieutenans gé-

néraux désunis & incertains. Cette armée, se défendant avec courage, ne put empêcher les impériaux de pénétrer dans l'alsace, dont Turenne les avait tenus écartés. Elle avait non-seulement besoin d'un chef pour la conduire, mais pour réparer la défaite récente du maréchal de Créqui, homme d'un courage entreprenant, capable des actions les plus belles & les plus téméraires, dangereux à sa patrie autant qu'aux ennemis. Il venait d'être vaincu par sa faute à consarbruck. Un corps de vingt mille allemans, qui assiégeait tréves, tailla en piéces & mit en fuite la petite armée de Créqui. Il échappe à peine lui quatriéme. Il court à travers de nouveaux périls, se jetter dans tréves, qu'il aurait dû secourir avec prudence, & qu'il défendit avec courage. Il voulait s'ensevelir sous les ruines de la place: la bréche était praticable, il s'obstine à tenir encor. La garnison murmure. Le capitaine Bois-Jourdan, à la tête des séditieux, va capituler sur la bréche. On n'a point vû commettre une lâcheté avec tant d'audace. Il menace le maréchal de le tuer, s'il ne signe. Créqui se retire, avec quelques officiers fidéles, dans une église; & il aima mieux être pris à discrétion, que de capituler.

11 août 1675.

Pour remplacer les hommes que la france avait perdus dans tant de siéges & de combats, Louis XIV fut conseillé de ne se point tenir aux recrues de milice comme à l'ordinaire, mais de faire marcher le ban & l'arriére-ban.

Par une ancienne coutume aujourd'hui hors d'usage, les possesseurs des fiefs étaient dans l'obligation d'aller à leurs dépens à la guerre pour le service de leur seigneur suzerain, & de rester armés un certain nombre de jours. Ce service composait la plus grande partie des loix de nos nations barbares. Tout est changé aujourd'hui en europe; il n'y a aucun état qui ne leve des soldats, qu'on retient toujours sous le drapeau, & qui forment des corps disciplinés.

Louis XIII convoqua une fois la noblesse de son roiaume. Louis XIV suivit alors cet exemple. Le corps de la noblesse marcha, sous les ordres du marquis depuis maréchal de Rochefort sur les frontiéres de flandre, & après sur celles d'allemagne; mais ce corps ne fut ni considérable ni utile, & ne pouvait l'être. Les gentils-hommes, aimant la guerre & capables de bien servir, étaient officiers dans les troupes; ceux que l'âge ou le mécontentement tenaient renfermés, ne sortirent point de chez eux; les

autres

autres qui s'occupaient à cultiver leurs héritages, vinrent avec répugnance au nombre d'environ quatre mille. Rien ne ressemblait moins à une troupe guerriére. Tous montés & armés inégalement, sans expérience & sans exercice, ne pouvant ni ne voulant un service singulier, ils ne causérent que de l'embarras, & on fut dégoûté d'eux pour jamais. Ce fut la derniére trace dans nos armées réglées, qu'on ait vue de l'ancienne chevalerie, qui composait autrefois ces armées, & qui avec le courage naturel à la nation, ne fit jamais bien la guerre.

Turenne mort, Créqui battu & prisonnier, tréves prise, Montecuculi faisant contribuer l'alsace, le roi crut que le prince de Condé pouvait seul ranimer la confiance des troupes, que décourageait la mort de Turenne. Condé laissa le maréchal de Luxembourg soûtenir en flandre la fortune de la france, & alla arrêter les progrès de Montécuculi. Autant il venait de montrer d'impétuosité à senef, autant il eut alors de patience. Son génie, qui se pliait à tout, déploia le même art que Turenne. Deux seuls campemens arrêtérent les progrès de l'armée allemande, & firent lever à Montécuculi les siéges d'haguenau & de

saverne

saverne. Après cette campagne, moins éclatante que celle de senef & plus estimée, ce prince cessa de paraître à la guerre. Il eût voulu que son fils commandât; il offrait de lui servir de conseil : mais le roi ne voulait pour généraux, ni de jeunes-gens ni de princes; c'était avec quelque peine, qu'il s'était servi même du prince de Condé. La jalousie de Louvois contre Turenne avait contribué, autant que le nom de Condé, à le mettre à la tête des armées.

Ce prince se retira à chantilli, d'où il vint très-rarement à versailles voir sa gloire éclipsée, dans un lieu, où le courtisan ne considére que la faveur. Il passa le reste de sa vie tourmenté de la goutte, se consolant de ses douleurs & de sa retraite, dans la conversation des hommes de génie en tout genre, dont la france était alors remplie. Il était digne de les entendre, & n'était étranger dans aucune de ses sciences ni des arts où ils brillaient. Il fut admiré encor dans sa retraite : mais enfin ce feu dévorant qui en avait fait dans sa jeunesse un héros impétueux & plein de passion, aiant consumé les forces de son corps né plus agile que robuste, il éprouva la caducité avant le tems; & son esprit s'affaiblissant avec son corps, il ne resta rien du grand Condé les deux derniéres